ICAL ROOM
RAL LIBRARY
. OF MICH.
JUN 19 1936

REVUE DE PARIS

1er JUIN 1936

JULES ROMAINS.	*Lettres de Jallez et de Jerphanion.*	481
FRANÇOIS LEUWEN.	*Les Socialistes au Gouvernement* . .	518
BRUNO BREHM.	*C'est ainsi que cela commença.* — II.	528
M. MARTIN DU GARD.	*Caractères et Confidences*	563
PRINCESSE DE LIGNE.	*Une Ambassade à Londres en 1660.*	578
G. JEAN-AUBRY.	*Le Chevalier Huber.* — I	593
PHILIPPE AMIGUET.	*Les Solitaires de la Montagne* . . .	627
IGNOTUS.	*M. Vincent Auriol*	638
JACQUES LOSTE.	*Les Courses d'Automobiles*	652
A. ALBERT-PETIT.	*L'Histoire.*	682
HENRY BIDOU.	*Le Mouvement littéraire.*	695
ALBERT FLAMENT.	*Tableaux de ce Printemps.*	704

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

43e ANNÉE NUMÉRO 11

La REVUE DE PARIS il y a cent ans
(Première REVUE DE PARIS)

Dans la Revue de Paris *de juin 1836 parut un article de M. Victor Charlie intitulé* Un chemin de fer de Paris à Rouen. *Cet écrivain y relatait les épisod d'un voyage qu'il avait fait en compagnie de deux ingénieurs chargés d'établi le tracé de la ligne du chemin de fer qui devait unir Paris à la Normandie. Nou en extrayons les passages suivants :*

Au mois de septembre 1835, deux ingénieurs du corps des ponts e chaussées, qui s'étaient chargés, pour le compte d'une compagnie particulière de préparer les avant-projets d'une grande ligne de chemin de fer de Paris Rouen, au Havre et à Dieppe, m'invitèrent à prendre place auprès d'eux dan leur berline et à suivre, pour mon amusement, les études qu'ils allaient faire en voyageant à petites journées, et souvent à pied, sur la première partie de leur ligne générale, sur tout le terrain compris entre Paris et Rouen, dan la vallée de la Seine.

... Pour quiconque a l'habitude de suivre les opérations des travaux en France depuis quelques années, j'ai bien assez clairement désigné les deux ingénieurs avec lesquels j'ai fait le voyage que je m'en vais vous raconter. Mais l'un d'eux sera, pour tout le monde, comme si je l'avais nommé, lorsque j'aurai dit simplement que c'est le grand artiste, qui, après avoir eu sa part, une part glorieuse, dans l'établissement de la route du Simplon, après avoir creusé la gare de Saint-Ouen, après avoir jeté sur la Seine, à Maisons, devant le parc du maréchal Lannes et de M. Laffitte, un élégant pont de fer digne de cette élégante demeure, est venu enfin, dans Paris même, sous les regards de vous tous, ô Athéniens, si difficiles et si tristement blasés sur toutes les merveilles de l'art, poser avec une légèreté, une hardiesse et une originalité admirables, un pont de fer, auquel les uns donnent le nom des Saints-Pères, les autres celui du Carrousel, et que le plus grand nombre finira par décorer plus justement du nom de l'ingénieur lui-même.

... En cheminant sur les simples voies pavées qui suffirent aux communications lentes et modestes des siècles précédents, je reconnais volontiers la supériorité des routes en fer qu'il est question d'inaugurer dans toutes les parties de notre territoire, pour la vélocité extrême des échanges entre les produits, les personnes et les idées; mais je me disais aussi : « Quand la vie physique circulera plus abondante et plus active dans tous les membres, et, en quelque sorte, sous l'épiderme de cette société que nous avons sous les yeux, est-il bien certain que le cœur restera aussi sain et aussi robuste qu'il était autrefois, alors qu'il n'était pas forcé de répondre à tant de mouvements convulsifs et d'agitations tumultueuses? Où trouvera-t-on la moralité assez forte pour faire le contrepoids d'une telle effervescence matérielle?

... Jusqu'à quel point les chemins de fer, les seuls procédés de communication dont l'attention publique soit vivement préoccupée aujourd'hui, auront-ils avantage à se rapprocher de la ligne droite, et quelle est la raison qui pourra les y déterminer? Il est clair que c'est surtout la considération de la vitesse possible qui devra influer sur la rigidité du tracé de ces voies qui sont principalement imaginées pour aller vite. Si, comme plusieurs feuilles publiques se sont amusées récemment à le confier à leurs lecteurs bénévoles, il y avait réellement espoir d'atteindre un jour à une vitesse de vingt ou vingt-quatre lieues à l'heure, sans crainte d'une dislocation générale des *rails* et des machines et sans danger pour les voyageurs, il faudrait dès ce moment prendre nos précautions, et subir volontairement toutes les dépenses de premier établissement nécessaires pour installer des *railways* aussi rapprochés que possible de la ligne droite et du plan horizontal...

LETTRES
DE JALLEZ ET DE JERPHANION

Ces lettres ont été échangées, au cours des années 1911 et 1912, par Jallez et Jerphanion, les deux jeunes héros des « Hommes de bonne Volonté ».

Elles doivent trouver place dans les tomes XI et XII de la série, qui s'intituleront respectivement : *Recours à l'abîme* et *les Créateurs*.

Au moment où s'échangent les deux premières lettres, Jerphanion vient d'être appelé au régiment pour y accomplir, conformément à la loi militaire d'alors, sa seconde année de service militaire (il a fait la première avant son entrée à l'École Normale Supérieure).

A l'époque de la dernière lettre, Jerphanion vient d'être nommé professeur au lycée de la Rochelle.

I

LETTRE DE JERPHANION A JALLEZ. IMPRESSIONS DE CASERNE

Mon cher vieux,

Je suis très en retard avec toi, non avec ce que je te dois, car je ne te dois rien, puisque tu as royalement négligé de m'écrire, mais avec ce que je m'étais promis envers toi. La cause en est que si, déjà en temps ordinaire, j'ai beaucoup de peine à commencer une lettre (il est vrai qu'ensuite je ne m'arrête plus), ma vie actuelle achève de me faire du papier un épouvantail. Malgré mes balades des vacances, j'avais

Copyright 1936 *Revue de Paris*.

perdu beaucoup de mon entraînement physique. Je m'étais déshabitué de me lever tôt, et de m'agiter du matin au soir. Entre le moment où je sors de la caserne et le dîner, je suis tout juste bon à lire les journaux. Après le dîner, je tombe de sommeil. Prépare-toi aux balbutiements les plus informes, aux signes d'un abrutissement tout militaire.

Je croyais avoir réussi un coup de maître en me faisant affecter à Reims. Il y a évidemment la proximité de Paris, mais jusqu'ici je n'en ai guère profité. Pour diverses raisons, je n'y suis allé que deux fois. J'espérais bien t'y rencontrer. Mais la première fois, j'avais réellement trop de choses à faire. La seconde — dimanche dernier — je suis passé chez toi (avenue de la République). Ta concierge, ou plutôt ton ex-concierge m'a confié — te l'a-t-elle dit? — que « M. Pierre » n'habitait plus avec ses parents (le petit cochon); qu'il apparaissait souvent avenue de la République, mais qu'il avait son appartement en ville (je jure qu'elle a employé le mot pompeux d'appartement); que d'ailleurs elle ne savait point ton adresse (je n'en ai rien cru), mais qu'on pouvait t'écrire à ton ancien domicile; que « ça suivrait ». Ce qui t'explique que cette lettre-ci soit allée faire un détour dans le XIe, au lieu de gagner directement ton élégante garçonnière de Chaillot ou d'Auteuil. (N'oublie pas de me dire comment tu habilles ton valet de chambre; si le matin tu lui prescris le veston, ou le gilet rayé à longues manches, et à partir de quelle heure il endosse le smoking ou l'habit. Je puis avoir besoin de ces renseignements.)

Tu vois donc que mes informations sur toi, depuis le billet où tu m'annonçais laconiquement que tu n'avais pas rejoint ton poste, se réduisent à presque rien. Je te situe dans une région chimérique. Cela me permet de te prêter l'existence la plus glorieuse. Pour te donner une idée de mes visions, je t'imagine par exemple en léger costume d'intérieur, allongé sur un divan, une cigarette (parfumée) aux lèvres; tandis qu'auprès de toi quelque Jeanne de Saint-Papoul refait en hâte les ajustements dont son Lavardac de mari ne devra point soupçonner les récents désordres.

Tout cela figure un humiliant contraste avec mes bottes boueuses. Tu me diras que ce sont bottes de sous-lieutenant,

et qu'on a mauvaise grâce à faire l'envieux sous un uniforme qui doit vous valoir tant d'œillades, tant de suffrages. Ah! Quelle illusion! A Reims, des uniformes comme le mien ne frappent que peu les cœurs. Ils sont trop! — les uniformes — plus nombreux sûrement que les cœurs disponibles. Ajoutes-y que ma barbe, bien que rognée, me fait passer pour un territorial. Ainsi, n'ayant pas, au moins sur place, de soucis amoureux, je ne manquerais pas de temps pour réfléchir, ni d'occasions, s'il m'en restait la force. Mais je « pense » à peine plus qu'une langouste, ou qu'un adjudant rengagé. Dommage, car j'espérais bien remettre à jour certaines conclusions de jadis.

Le peu qui flotte de temps en temps sur ma cervelle est d'ailleurs assez inquiétant. Ce sont des constatations comme celles-ci, que je te cite pêle-mêle (leur grande innocence étant leur seule excuse) : « Il vaut mieux coucher dans une chambre en ville, seul, qu'à la chambrée entre un gros plein de soupe qui ronfle et un autre qui pète. » « Il est plus agréable de commander que d'obéir. » « Il vaut encore mieux être embêté par les saluts à rendre, qu'inquiet pour ceux qu'il faut donner. » « Il est étonnant comme un peu de confort matériel — par exemple un pot d'eau tiède et deux serviettes éponges pour se laver le matin — est de nature à modifier notre vue d'ensemble sur le problème des armées permanentes. » « Quand on entre dans un bureau de tabac inconnu, il est amusant d'être tout de suite « mon lieutenant » pour la petite buraliste; et l'on se dit qu'on trouverait parfois bien commode une société où l'on serait, n'importe où et tout de suite, « M. le Professeur Agrégé », ou « M. le Savant Éminent ». « Tel commandant qui, si vous étiez simple soldat, vous apparaîtrait comme un monstrueux imbécile, vous apparaît peut-être encore, quand vous êtes officier, comme un imbécile, mais d'une autre façon, et avec des nuances. » « On se voit assez bien, simple soldat, mettant la crosse en l'air avec les camarades pour saboter la guerre et empêcher la mobilisation. Mais, officier, on ne penserait qu'une chose : Pourvu que mes hommes ne fassent pas de blagues!.. », etc.

Il y a dans tout ça à boire et à manger. Et je souligne expressément : ne pas y chercher des jugements auxquels j'adhère-

rais. Ce ne sont que pensées flottantes, dont je suis aussi peu responsable que d'un élancement au pied. Tu me connais : tout ce qui est authentique a droit à ma considération; je ne l'adopte pas pour autant, mais j'en tiens compte.

Si j'avais un peu moins la cervelle en feutre mouillé, ou si un camarade qui s'appellerait le sous-lieutenant Jallez était auprès de moi pour m'aider de sa lucidité « indéfectible » (comme la laïcité du président Fallières), nous arriverions peut-être à tirer de ce magma quelques idées utilisables.

Par exemple, que nous ne soyons pas indignés au même degré par l'existence d'un caporal illettré, vidangeur dans le civil, selon que nous, Normalien, et agrégé, sommes un « bonhomme » de son escouade, et qu'il engueule, ou son lieutenant, dont il tâche d'être bien vu, ce n'est pas forcément enfantin ou idiot. Une organisation quelconque nous révolte d'autant plus, et à meilleur droit, qu'elle contient plus d'injustice. L'armée doit déjà se faire pardonner, par un esprit libre, sa dure hiérarchie. Si, par surcroît, elle l'établit en dépit du bon sens, si elle trouve amusant qu'un garçon réputé « intelligent et instruit » soit commandé et brimé pendant des mois, parfois pendant deux ou trois ans, sans raison « militaire » valable, et contrairement aux intérêts du service, par une brute ignorante, elle devient un monde à l'envers, une espèce de saturnales, où les valeurs de la société civile sont tournées en dérision, mais des saturnales qui s'éternisent. Que ce soit nous le garçon « intelligent et instruit » n'enlève rien au grief. Et s'il se fait une revanche de l'ordre, même sur un seul point et qui nous concerne, c'est toujours ça, et il n'y a aucune mesquinerie égoïste à s'en féliciter.

Cette autre constatation : que la discipline nous est moins odieuse, lorsqu'au lieu de s'exercer entièrement sur nous, elle tend plutôt à s'exercer à travers nous; que la hiérarchie nous exaspère moins, lorsqu'au lieu de faire litière de nous, elle daigne nous accorder un rang, même inférieur à ce que nous croyons être nos mérites... Mon Dieu! c'est peut-être de la physique. Il se peut que l'homme ait besoin de transmettre les pressions qu'il reçoit, et que, lorsqu'il ne peut plus les transmettre, parce qu'il est tout à fait *en bas*, lorsqu'il doit les absorber intégralement, il subisse des déformations internes

d'autant plus pénibles, intolérables, explosives, qu'il a conscience de posséder plus d'énergie propre, ou d'être plus qualifié pour le rôle de transmetteur. Donc rien de plus naturel que le soulagement qu'on éprouve à ne plus être de la couche d'en bas.

Malheureusement, ce n'est pas cela qui élimine la question de la *couche d'en bas*. Et elle ne cessera pas de si tôt de se poser. Toute société se ramène à un problème de hiérarchie, même quand elle évite de s'en apercevoir, comme la société « libérale » du XIXe siècle, (ce qui permet aux hiérarchies *inavouables* de s'installer impunément); ou même quand elle se flatte de le supprimer comme la cité socialiste telle que la rêvent certains, qui se méprennent selon moi sur l'essence de la doctrine. Si peu qu'il doive s'y établir de hiérarchie, il y aura nécessairement la couche d'en bas, et si raisonnable et apaisante que doive être la distribution des pressions, la couche d'en bas est destinée à les recevoir finalement, à les absorber sans les transmettre. Situation inhumaine, que les hommes — sauf les esclaves-nés — ont toujours supportés malgré eux (zut pour Nietzsche, qui prétend que les esclaves-nés sont la masse). Tu vois la portée de la question? Tu t'en fous? Mettons que tu ne t'en fous pas. Eh bien — sous les réserves qu'impose mon actuelle débilité mentale — il me semble qu'on ne peut entrevoir la solution que dans deux sens :

Ou s'arranger pour que la couche d'en bas soit ventilée, soit faite d'éléments mobiles, qui y entrent et en sortent, qui n'y ont, si tu veux, qu'un tour de présence, grâce à la diversité des fonctions et activités qu'un même homme, de plus en plus, peut assumer dans la vie moderne (il obéira comme manœuvre d'usine, mais commandera comme chef de fanfare ou capitaine de football; — s'il le mérite, bien entendu, et non pour le plaisir de mettre les choses cul par-dessus tête; rien de commun avec le cas du caporal-vidangeur). — Donc, possibilité de compensation intime; satisfaction du besoin qu'a le plus humble de se croire une supériorité; disparition pour tout le monde du sentiment horrible de faire partie, par destination et sans recours, des « derniers des hommes »; sauf une poignée de minus que leur déchéance même préserve de l'amertume. Et peut-être, en s'ingéniant, trouvera-t-on encore

moyen de les faire briller. Il y a si peu de minus — comme de génies — qui soient vraiment « universels »;

Ou s'arranger pour que la couche d'en bas, prise comme telle, renvoie une partie des pressions qu'elle subit; les renvoie aux couches supérieures sous forme de contrôle démocratique : le principe démocratique étendu à tout; l'ouvrier d'usine appelé à donner son avis, suivant des modalités prudentes, sur la gestion de l'usine, qu'il contrôlera encore d'une autre façon, beaucoup plus indirecte, il est vrai, comme citoyen, l'industrie ayant cessé d'être affaire privée. Étendre la méthode même à l'armée? Bigre. Ce n'est pas que je ne me voie pas expliquant à mes hommes au début de chaque semaine le pourquoi de ce qu'on leur demandera de faire au cours de la semaine, et sollicitant au besoin leurs remarques. (Je suis très bien avec ceux que je commande ici. Je ne laisse rien passer de grave. Mais je tâche de faire toujours appel à leur raison, et je les traite en camarades. Je crois leur être sympathique.) Mais je reconnais qu'en règle générale ce serait risqué. Quelle autorité personnelle cela exige! La plupart des jeunes officiers que je regarde faire, spécialement ceux de l'active, n'ont exactement que l'autorité que leur donnent la force de l'institution et l'obéissance passive des inférieurs. Et en temps de guerre, alors? Disons, pour nous en sortir, que ni l'armée ni la guerre ne sont des faits normaux. Les solutions normales ne leur conviennent donc pas nécessairement;

Ou, ce qui serait encore le mieux, faire une combinaison des deux systèmes.

Mon vieux, je voudrais te dire un mot de la cathédrale de Reims. La connais-tu? Qu'en penses-tu? Je crois me souvenir qu'un jour nous en avons parlé; mais je ne sais plus si de ta part c'était sur impressions personnelles. Elle m'épate beaucoup. Je l'aime plus que je ne l'approuve. Elle est précieuse et un tout petit peu délirante (comme une demi-folle de Shakespeare s'exprimant par concetti). Elle ressemble moins par les lignes, par le rôle et la place des ornements, à une œuvre d'architecte qu'à l'agrandissement d'un travail d'orfèvre (il est vrai qu'au moyen âge les travaux d'orfèvre étaient souvent la réduction d'œuvres d'architecte). Elle me touche moins loin que Notre-Dame de Paris; elle me met à peine dans un

état *personnellement* religieux; mais elle a l'avantage de faire penser à un moyen âge bien vivant, foisonnant et même allègre, à une civilisation complète et riche, qui a bourré les siècles dont elle disposait. Oui, c'est bien cela. Notre-Dame de Paris me concerne encore. A Reims, je suis un touriste dans l'histoire, qui s'émerveille et comprend avec d'autant plus de liberté d'esprit qu'il s'agit d'un monde devenu pour lui entièrement « historique » et inoffensif.

J'ai découvert Saint-Rémi, dont je n'avais guère entendu parler. (Et toi?) Je me fourre peut-être dedans, mais j'ai une très grande admiration pour Saint-Rémi. Je trouve cela bien plus architectural que Notre-Dame de Reims. Je serais désolé que celle-ci n'existât pas. Mais j'ai de la peine à ne pas y voir, relativement à l'étape représentée par Saint-Rémi, une décadence du génie architectural pur. Te rappelles-tu les topos de Brunetière, dont on a nourri notre enfance, sur l'opéra considéré comme une forme opulente et décadente de la tragédie? Je trouve que la cathédrale de Reims, avec toutes ses magnificences, fait un peu opéra.

Suis-je bête! Je me souviens tout à coup que, dans notre jeu des préférences, la fois de la balade de Saint-Denis — que c'était beau! tu te rappelles? — tu avais choisi comme « statue », le Sourire de Reims. Tu avais dû le voir sur place? En tout cas tu le connaissais très bien. Figure-toi même que l'autre jour, en le regardant, j'ai pensé à toi; je me suis dit : « Ça lui plairait! » Et j'en étais à te parler avec précautions, comme de choses pour toi inouïes. Hein? C'est déjà le gâtisme. Je retournerai exprès voir le *Sourire*, en ton honneur. Mais il est haut perché. Pour bien l'apprécier, il faut s'aider d'une photographie — ou, qui sait? d'une paire de jumelles.

Que te signaler encore? L'existence, chez les bistrots locaux — dont l'installation est d'ailleurs sinistre — d'un vin blanc du pays, qui est simplement du champagne tel qu'on le récolte, avant les mixtures et tripatouillages. Superbe! Bien qu'un peu corrosif à la longue.

Si je vais à Paris dimanche en huit, comme je l'espère, tâchons de déjeuner ensemble. (Rassure-toi, je serai en civil.) Écris-moi ici à temps pour me confirmer. Fixe le rendez-vous. Je te raconterai au sujet de M... des choses que je n'aime pas

beaucoup expliquer par lettre. Sache en attendant que c'est fini, sans avoir tout à fait vraiment commencé. Je crois que cela vaut mieux pour elle comme pour moi. J'ignore si elle est finie, sans avoir tout à fait vraiment commencé. Je crois que retournée du côté de Cl..., ce qui serait à mon sens la solution.

J'attends ta lettre. N'oublie pas d'y inclure, outre l'indication de notre rendez-vous, ton adresse vraie. Après t'avoir imaginé à loisir, je serais heureux de te situer.

Ton vieux,

J. J.

II

RÉPONSE DE JALLEZ A JERPHANION. — UNE FAMILLE

Mon cher vieux,

Tu aurais été content si tu avais vu ma joie en ouvrant ta lettre. Je me disais : « Enfin, ce cher Jerphanion m'apporte un peu de sa vitalité robuste, et de ses certitudes. » J'en avais besoin. Je traverse une période difficile. Je n'ai pas encore trouvé un équilibre. Oh! je suis bien persuadé que, si l'on ne veut pas être trop déçu par la vie, il ne faut pas se faire une idée trop exigeante de ce qu'on appelle l'équilibre. Je ne cesse de penser au caractère universellement acrobatique des choses; de me dire que tout ce qui n'est pas sombre ratage dans le monde, ou abandon — peut-être délicieux — au hasard, n'est que danse entre des œufs et marche sur la corde raide; que l'équilibre n'est jamais qu'une certaine vitesse d'effondrement. Mais voilà : le sentiment d'équilibre reste un bienfait, même s'il est illusoire. Et sans doute correspond-il à des pas bien placés sur la corde raide.

C'est cette illusion qui pour l'instant me manque. Je t'ai dit sans commentaire que j'avais refusé le poste de Digne. Cela s'est passé très gentiment. Pour ne pas avoir l'air, à mes propres yeux, de faire un coup de tête, et pour une raison encore plus précise, que je te dirai, je me suis imposé quarante-huit heures de réflexion. Je me suis tout de même renseigné sur Digne. Une plaisanterie. Six heures de train pour atteindre la première ville buvable. Quimper-Corentin réchauffé par le

voisinage des neiges éternelles. Le désert, moins la solitude. Une Trappe, avec des copies à corriger, et des parents d'élèves qui vous saluent. (Pas du tout de ton avis sur le charme d'être M. le Professeur agrégé pour la buraliste qui vous tend votre boîte d'allumettes.) Je suis allé voir Dupuy, qui a très bien compris. Il m'a dit qu'en me démenant tout de suite, je décrocherais peut-être quelque chose d'un peu mieux; qu'il m'aiderait. Il avait entendu parler d'Oran; et pour un garçon comme moi, une année ou deux d'Afrique du Nord ne lui semblait pas du tout une aventure sans intérêt ni profit intellectuel. Je ne le contestais pas. Et j'aurais tâché d'avoir Oran, si je n'avais pas eu mon idée de derrière la tête. J'ai expliqué à Dupuy que, si la chose ne lui semblait pas trop risquée à l'égard du ministère, je préférais prendre un congé d'un an, afin de rester à Paris, et d'y travailler, en faisant au besoin un peu de journalisme propre. Il m'a répondu qu'en temps ordinaire l'administration n'aimerait pas ça du tout, et me rappellerait que je reste redevable envers l'État de dix ans d'enseignement public; mais que, comme il y avait pénurie de postes, et que le ministère ne savait où placer tous les agrégés, au point d'en fourrer certains dans des collèges, ma demande de congé serait probablement la bienvenue.

Le problème n'aurait pas été résolu pour ça. Comme tu t'en doutes, j'entendais ne pas coûter un centime à mes parents. Et mes espérances journalistiques avaient un caractère des plus vagues. C'est ici qu'il faut que je te parle d'une intervention assez providentielle. Je crois t'avoir dit, en passant, que j'avais un frère beaucoup plus âgé que moi. Ce frère vit depuis de longues années chez un oncle, qui l'a adopté sinon légalement, du moins pratiquement. Gaillard peu sympathique d'ailleurs (le frère), et auquel je pense le moins possible. Cet été, il a causé à l'oncle un très gros ennui, et dans des conditions qui rendaient la chose pénible pour nous tous. Je m'en suis occupé, assez activement, point tant pour mon oncle, ni surtout pour mon frère, qu'à cause de mes parents que je voyais très affligés. J'ai obtenu un résultat. Et je n'y songeais plus. Mais l'oncle, qui m'avait montré jusque-là fort peu d'intérêt, m'a gardé de mon rôle une vive reconnaissance, a découvert que j'étais un garçon très bien qui honorait la

famille, et vers la fin des vacances, m'ayant convoqué — ce qui auparavant ne lui arrivait jamais — m'a tenu à peu près ce langage : « Il y a longtemps que je me proposais de te donner une marque d'amitié, pour l'époque où tu commencerais à voler de tes propres ailes. J'ai mis de côté une somme de cinq mille francs pour toi. Elle est à ta disposition. C'est peu de chose. Mais si tu as quelques frais à faire ces mois-ci, tu n'auras pas besoin de rogner sur ton traitement. » J'ai ressenti en l'écoutant une joie très vive, qui me faisait un peu honte, et que j'ai dissimulée de mon mieux. J'ai remercié d'un ton pénétré. A ce moment-là, je ne savais pas encore si on me nommerait à Digne ou ailleurs. Mais mon idée me tarabustait déjà, très en dessous, avec des chances très petites. Cette offre absolument inespérée lui donnait soudain une haute probabilité. Tu imagines ce coup au cœur! Je ne voulais pourtant pas laisser croire à mon oncle que ses cinq mille francs me jetaient dans des rêves de vie folle et oisive; ni davantage qu'il pût me reprocher plus tard de lui avoir caché mes plans. Je lui ai donc déclaré, d'un air de pondération extrême, que ce pécule me serait précieux, en toute éventualité, aussi bien si je prenais un poste en province que si je donnais suite à un autre projet que j'avais à l'étude. L'oncle n'a pas pipé. D'ailleurs je lui impose visiblement; par comparaison avec mon frère, je dois lui apparaître comme un puits de sagesse. Il m'a dit qu'avec moi il était tranquille; qu'il savait bien que « je ne lâcherais pas la proie pour l'ombre ».

Huit jours plus tard je touchais les cinq mille francs (mes quarante-huit heures de réflexion m'avaient servi aussi à attendre cette opération qui faisait preuve). Je les déposai, sous les yeux de mon oncle, dans la banque même d'où il venait de les extraire; ce qui fit très bonne impression. Je lui dis, en outre, que tout en me réjouissant de la sécurité qu'ils allaient être pour moi, je me promettais de les entamer le moins possible, et même de les lui rendre plus tard. Il protesta avec émotion. Je vis le moment où il luttait contre une larme. J'étais habile; mais j'étais sincère. Je sentis un mouvement d'affection et de justice pour cet homme. Il avait été bon pour un de ses neveux, qui l'avait depuis cruellement déçu. Il s'en vengeait en étant bon pour l'autre. « Ce bourgeois n'est pas si

mal, me disais-je. En ferais-tu autant à sa place? » Je me jurai qu'en tout cas il n'aurait pas de chagrin à cause de moi.

Donc mon projet a pris corps. J'ai voulu le régler avec minutie. Je décidai qu'en mettant les choses au pis je ne prélèverais jamais plus de deux cents francs par mois sur ma réserve; qu'ainsi elle me durerait deux ans au minimum. J'ai dû, hélas, presque aussitôt, violer, ou assouplir la règle. Comme je n'envisageais pas une seconde de demeurer chez mes parents, j'ai cherché un logis. Je me suis convaincu que la plus médiocre chambre garnie me coûterait quatre-vingts francs par mois, outre d'inappréciables tristesses; alors que pour cinq cents francs par an je trouvais à Montmartre un petit logement tout ruisselant de poésie. Mais il fallait le meubler tant soit peu, et payer un terme d'avance. Avec une ténacité d'Auvergnat ou de Juif (aucune allusion : je sais que tu n'es ni l'un ni l'autre), j'ai réussi à me constituer au prix de six cent vingt francs un mobilier, qui n'est même pas trop spartiate (il est vrai que ma mère m'a fait cadeau d'une literie complète). Six cent vingt, plus les cent vingt-cinq du terme, cela fit avec, d'autres menus frais inévitables, huit cents francs en chiffres ronds. Sérieuse saignée à mon trésor. Je t'épargne le détail du calcul à la Caulet que je me suis infligé pour déterminer en combien de mois je devais amortir ces dépenses de premier établissement.

Puis je me suis occupé sans retard de gagner quelque chose. J'ai fini par conclure un pacte, malheureusement trop élastique, avec *Paris-Journal*, tu sais? de Gérault-Richard. S'ils tiennent parole, la prose qu'ils me prendront (je reviendrai là-dessus, tout à l'heure, si j'ai le temps, ou à notre prochaine rencontre) me rapportera en moyenne deux cents francs par mois. Jusqu'ici ils ont tenu parole. Mes efforts de négociation ont porté bien moins sur mes gains, que sur l'indépendance et la propreté de mon travail, sur l'intérêt aussi que je veux qu'il garde pour moi.

Je pourrais donc me sentir heureux, et à peu près « en équilibre ». Hé bien, non. Je suis tourmenté et inquiet, encore plus qu'il ne m'est habituel. L'histoire avec mon oncle m'a laissé un malaise. Je réfléchis que ce n'était pas la peine d'afficher tant de sévérités sur les façons de gagner et de posséder

l'argent, si c'était pour construire ensuite mon existence sur le modèle « fils à papa ». Car ni la modestie, ni la précarité des subsides n'en changent le caractère. Il me semble que je donne aux traditions les plus vaseuses un gage que je ne pourrai plus leur reprendre. Même si je rembourse un jour mon oncle, j'aurais admis par le fait qu'un homme de mon âge peut accepter de vivre sur l'argent de la génération précédente, donc en parasite. D'autre part, j'ai peur du journalisme; je ne veux pas, même si j'en avais l'occasion, me mettre à écrire et à placer des articles à tour de bras. Je ne veux pas me noyer dans cette lavasse, comme je l'ai vu faire à tant d'autres. Mieux vaudrait cent fois Digne, ses neiges éternelles et ses copies à corriger. La dose non toxique de scribouillage alimentaire se dépasse très vite. Je suis donc condamné à gagner peu, moins que ne l'exigent des besoins pourtant réduits au minimum. Je ne vois pas d'issue à ce dilemme avant longtemps.

Mais mon inquiétude a encore, je le crains, des raisons moins nobles. Je n'arrive probablement pas à me rassurer tout au fond de moi sur l'audace que j'ai eue, ni à m'en absoudre. C'est bien humiliant. Il y a évidemment en moi un enfant de petits bourgeois paisibles, qui considérait depuis toujours que ce qu'il y a de plus désirable au monde, c'est « une place sûre avec retraite » (comme nous l'avons dit cent fois en plaisantant; comme me l'écrivait encore cet été un ... avisé montagnard de mes amis); et cet enfant a très mauvaise conscience, parce qu'il a l'impression qu'après avoir obtenu, au prix de beaucoup de temps, d'efforts, et de hasards heureux, l'une des plus enviables d'entre les places sûres, il l'a dédaignée et piétinée par un de ces mouvements d'orgueil absurde que la destinée nous fait payer tôt ou tard. Oui, en somme, j'ai une vague frousse. Je me dis que je vais être obligé d'improviser, à tout bout de champ, ma vie matérielle. Et je mentirais, certes, en prétendant que je ne suis aucunement débrouillard. Je puis l'être; mais je n'ai pas de goût à l'être; j'ai même horreur de l'être. Il me semble que je m'abaisse chaque fois que j'accepte de me battre ou débattre pour un intérêt, pour un avantage. (Sauf quand il s'agit d'acheter des meubles d'occasion. Mais là, c'est autre chose. J'ai conscience qu'en limitant ma dépense, je diminue la pression que la vie

matérielle exerce sur moi, je rends la tâche plus facile à mon désintéressement.) Bref, en ce moment, je me sens une espèce d'anarchiste, en rupture avec l'ordre, avec son milieu, et promis à un avenir, non regardable en face, de déclassé. Note que si, en ce même moment, je sortais du lycée de Digne, ma serviette sous le bras, salué par les parents d'élèves, escortés par les anges du Fonctionnarisme, du Budget et de la Caisse des Retraites (ce dernier un peu asthmatique), je n'aurais que sarcasmes intérieurs pour ma situation, je la verrais avec épouvante se prolonger dans l'avenir, en ligne droite, comme une allée sans surprise et sans espérance qui vers le bout devient allée de cimetière par transition naturelle. Et je me présenterais avec des bonds de nostalgie au cœur, une libre vie hasardeuse, des rues de Montmartre, des réunions de camarades écrivains et peintres, tous divorcés d'avec la sécurité; un logis moins confortable que celui que j'ai; et ma rêverie n'exigerait même pas comme caution un dépôt de cinq mille francs à la banque.

Par brassage de toutes ces humeurs contradictoires, j'en viens à penser qu'un certain nombre d'écrivains, d'artistes, de libres esprits, de la et des générations précédentes, n'avaient pas trouvé une solution si méprisable en se procurant à Paris une petite place de fonctionnaire, mal rétribuée, mais toute proche de la sinécure. Ils savaient bien que le haut exercice de l'esprit s'accommode mieux, tout compte fait, de quelques servitudes régulières et du manque d'imprévu que du harcèlement des soucis matériels ou que d'une vie plus brillante achetée par des besognes qui vident leur homme. Samain et Mallarmé s'étaient moins trompés, avaient mieux sauvé l'éternel qu'un Paul Adam, par exemple, qui se crève et se vulgarise à pisser des articles, sur n'importe quoi, pour avoir un appartement « de luxe », dans les « grands quartiers ». Oui, et puis, à côté de ça, je continue à trouver que Samain, Mallarmé, et d'autres, avaient tout de même vu trop peu de choses, approché trop peu de gens, fait trop peu d'expériences, bougé trop peu de leur petit coin. A une époque comme la nôtre! « Fuir, là-bas fuir, je sens que des oiseaux sont ivres... » ce cri magnifique, quand on réfléchit qu'il sort de la bouche d'un bien sage fonctionnaire, qui faisait son petit bonhomme de chemin de

la rue de Rome au lycée Condorcet, et se gardait comme de la peste de la moindre aventure, devient un rien ridicule. Il fait retour au sublime livresque, et il y ramène en la tirant par le pan de sa chemise toute la poésie de ce monsieur rangé. On se dit : Où est Rimbaud? Où est Verlaine? Où sont tant d'autres qui, chacun à leur façon, se sont colletés avec le destin, ou ont tenu à voir par eux-mêmes comment était fait le vaste monde? Car Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Voltaire n'étaient pas des enfants perdus... et leur vie pourtant paraît une prodigieuse suite d'aventures, à côté de ces existences de bibliothécaires, dont toutes les débauches ne se faisaient qu'en rêve ou sur le papier.

Que vivre est difficile! Si je ne craignais pas de paraître faire une insolente plaisanterie, je te dirais que tu as de la chance d'avoir encore un an à passer qui ne dépend pas de toi, dont tu ne seras pas responsable envers toi-même.

Je crois que mon logement te plairait. J'aurais été bien content de te le montrer dimanche en huit. Je ne serai malheureusement pas à Paris. Quelle déveine! Je pars avant neuf heures du matin pour Moret. Je passe la journée auprès d'un vieux savant, membre de l'Institut, nommé Tinchon, archicube d'ailleurs, qui fut dans sa jeunesse, m'assure-t-on, un mathématicien éminent, mais qui, depuis une quarantaine d'années, n'a plus rien fait, ou presque, que se laisser vivre et récolter quelques honneurs. Il paraît que le cas est assez fréquent. Le génie mathématique affectionnerait, comme le génie poétique, ces éclosions fulgurantes, où toute la sève d'une âme se précipite au sortir de la puberté. Ensuite le spectacle du monde étonne et dessèche ces fleurs de l'absolu. Elles n'ont rien à tirer de lui, et le Rimbaud de l'algèbre vieillit interminablement dans une redingote d'universitaire prébendier.

Ma visite au Tinchon fait partie d'une enquête un peu idiote que j'ai commencée dans *Paris-Journal*. Même si tu lis cette feuille, tu ne t'en es pas douté, car ton vieux frère, pour ne pas user dans ces besognes son nom encore tout neuf, signe : Charles Saint-Front (en souvenir du beau pays que tu lui as montré). J'avais intitulé mon enquête : « Les grandes vocations », tu saisis le truc? Le journal a changé froidement mon

titre en : « A quoi rêvent les futurs grands hommes? » Il faut que je m'y fasse. J'en verrai d'autres. Encore heureux que ce soit Charles Saint-Front qui écope.

Le bonhomme Tinchon est si excité par ma visite, qu'il veut me retenir près de lui toute la journée. Je ne rentrerai qu'après dîner, à je ne sais quelle heure. Tu seras sans doute reparti. Mais si tu peux être à Paris samedi soir, à une heure encore possible (c'est-à-dire avant cette heure-ci : une heure quinze du matin) avertis-moi. J'irai te cueillir à la gare, toute affaire cessante.

Mon logement a beaucoup de charme, bien que la maison elle-même soit une bâtisse récente des plus quelconques. Ma chambre donne sur une ruelle quasi-champêtre, et j'ai l'un des moulins de la Butte juste en face de moi, à cinquante pas. L'autre pièce, dont j'ai fait mon cabinet de travail, forme vis-à-vis avec la chambre; elle regarde du côté d'une avenue naissante, qui doit se développer sur les ruines de l'ancien maquis, et qui s'appelle l'avenue Junot. Je t'ai fait un plan pour que tu comprennes mieux. Comme tu vois, j'ai une antichambre et une cuisine.

L'entrée a lieu par la ruelle, sous un portail décrépit beaucoup plus ancien que la maison, vestige d'une demeure disparue. L'on descend quelques marches, l'on traverse un bout de cour, et l'on atteint le bâtiment lui-même. J'ai pour voisins des ateliers d'artistes, des masures bienveillantes. La lune, quand il y en a, se montre du côté du moulin. Les nuits sont silencieuses et soulevées, comme elles savent l'être sur la Butte. Les choses qu'on voit en rentrant à minuit sont engagées dans un nocturne où le bruit de votre pas est tout de suite accueilli. L'on dort avec une espèce de hâte, comme si l'on manquait des événements, des fêtes. Le matin, il m'arrive d'aller acheter deux sous de lait, et je rencontre dans la ruelle un sculpteur nu-tête, en sandales, qui revient déjà de chercher son vin.

Une fois de temps en temps, je vais dîner chez Tellière et Gentilcœur. Je suis séparé d'eux par le centre du village. J'apporte une bouteille de vin, un peu de charcuterie. Je vais chez d'autres.

Te rappelles-tu Chalmers, que je t'avais montré le soir du

Réveillon, à *la Closerie*. C'est loin, déjà, mon Dieu! Dans l'intervalle, comme dans un fossé où elle serait couchée, toute une époque de nous-mêmes, que je ne tiens pas à revivre, parce qu'il n'y a rien — rien d'un peu long — qu'on tienne vraiment à revivre, mais que je regrette de tout mon cœur. Donc tu dois te rappeler ce grand garçon, aux épaules un peu lourdes, à la tête poupine, avec une barbe légère, et des lunettes. Je t'ai reparlé de lui, à deux ou trois occasions. Depuis ce Réveillon-là, je l'ai revu assez souvent; nous avons eu des conversations longues et sérieuses, nous avons même fini par nous tutoyer, sans devenir réellement amis. Hier, nous nous étions rencontrés chez un camarade, avec d'autres. En sortant, il m'a dit : « Faisons un bout de chemin ensemble. » Il était de bonne humeur. Les propos s'accrochaient bien. Je l'aidais à parler beaucoup, ce qu'il ne déteste pas. Comme nous allions nous séparer : « Je vais dîner chez mes parents », me dit-il. « Si tu n'es pas retenu, veux-tu y venir avec moi? Leur table est déjà très nombreuse. Je t'assure qu'un couvert de plus ne fera pas de problème. D'ailleurs attends-toi à quelque chose de tout à fait simple. »

Il se peut, mon vieux Jerphanion, que toi, avec tes origines provinciales, tes attaches paysannes, tes retours périodiques dans ton pays, tu aies l'expérience plus que suffisante d'un phénomène dont je viens de me convaincre que je ne savais à peu près rien. Oui, j'ai des parents, j'ai même un frère et un oncle dont il était question il n'y a pas longtemps; et quelques autres accessoires de cet ordre, dispersés çà et là. Mais depuis hier, j'estime que je n'ai jamais été en contact avec ce qui s'appelle une famille.

Toi, évidemment, tu as dû assister à des veillées de campagne, que sais-je? à des repas d'enterrement; être invité chez un oncle chargé d'ascendants et d'enfants, ouvrir la porte, et barboter soudain dans quelque chose qui était plus ou moins ta tribu. Ça ne te dispenserait pas, je crois, de l'expérience Chalmers, qui est tout de même d'un autre style (à vous en hérisser le poil, à vous en donner la chair de poule), mais cela t'aidera à l'imaginer.

Donc imagine, au fond du quartier des Ternes, dans un immeuble d'il y a cinquante ans, une salle à manger assez

grande pour Paris, un rectangle sans complications ni ornements, avec des meubles modestes qui s'effacent, sauf la table, faite probablement sous la nappe de rajoutages divers, et qui a les dimensions d'une table de réfectoire.

Et là-dedans, accrochée à cette table, comme une seiche à son os, ou, mieux encore, comme une frange de matière vivante occupée à l'attaque d'un corps dur, une Famille, de peut-être quinze personnes. Je n'ai pas compté. Je ne sais pas non plus quels en sont au juste les éléments permanents et les éléments mobiles, ceux qui continuent sur place la formation mère, et les autres, les morceaux projetés au-dehors, qui avaient rejoint pour la circonstance, pour la reprise de l'attaque, sans doute périodique et rituelle, du corps dur. Mais il importe peu. Ils étaient tous étroitement amalgamés. (En cinq minutes mon Chalmers était reconquis, réadapté, indiscernable.) Rien dans les attitudes, dans l'exercice des droits, dans la « familiarité » envers les lieux et objets, dans l'absence d'interrogation à l'égard des nourritures, ne pouvait distinguer le membre fixe du membre à éclipses.

Ma présence, que je réduisais autant que possible, ne suffisait pas à compromettre le sentiment de sans-témoin et de sans-gêne chez le monstre, qui paraissait d'ailleurs robustement distrait, bruyamment occupé de lui-même, et peu enclin à se faire du souci pour de menues impressions nerveuses.

Il en résultait une intimité qui avait le caractère à la fois sain et parfaitement répugnant des secrétions naturelles, quand elles nous sont étrangères. La façon de se passer les plats, de prendre un morceau dans l'assiette du voisin ou de l'y remettre, les petites disputes autour d'un morceau de pain côté croûton, les interpellations d'un bout à l'autre de la table, les diminutifs de prénoms, ou les surnoms de Famille, lancés à toute voix, criaillés sur des tons câlins, impératifs ou revendicateurs, et tous plus bébêtes, plus indécents, plus gentil-trou-trou et pipi-caca les uns que les autres, sentant tous la chemise de nuit, la pantoufle chaude et le drap défait; les plaisanteries qui étaient toutes à clef, qui se rapportaient toutes — comme les scies pour initiés dont nous parlions un jour — à des thèmes convenus, à des traditions du lieu, mais

qui, à la différence de ces produits souvent exquis des vies inimitables, laissaient deviner, comme dessous, du comique pour classe enfantine, des histoires à faire rire les bonnes sœurs, des taquineries sur le chignon de tante Ursule; tout cela composait une espèce de sueur ou de suint, au partage duquel j'étais admis sans aucune hélas! des grâces d'état qui m'auraient rendu ces viscosités supportables. (Chalmers, qui me donnait par moment des marques d'attention très cordiales, ne semblait pas douter que je fusse pleinement à mon aise et même séduit.)

Mais ce premier aspect du monstre était bénin. A la longue se dégageait une expression plus inquiétante. Entre une redemande de sauce de ragoût et une facétie de patronage, se glissaient avec le même naturel des propos rompus, souvent réduits eux-mêmes à des allusions, et qui avaient trait aux soucis et intérêts quotidiens des membres de la Famille, à leur avancement dans la Société. Et l'on se convainquait peu à peu, non seulement que chacun d'eux était au courant de la partie engagée par tous les autres, en connaissait dans le détail la dernière péripétie, savait l'état du terrain et des chances, les influences à mettre en œuvre, l'obstacle ou le rival à écarter; mais que toute la Famille était en état de guet, de vigilance ombrageuse à l'égard de la Société. Et que la Société n'avait qu'à bien se tenir. La moindre dette ou promesse dont une puissance extérieure avait pu se lier envers l'un d'eux, la Famille l'enregistrait, la paraphait. La moindre querelle ou menace comportait l'inscription d'un nom du dehors sur la liste noire. Et la question ne se posait pas de savoir si ceci ou cela était en soi bien ou mal, juste ou injuste. Pas un mot, même irréfléchi, ne trahissait des préoccupations de ce genre. Que le droit pût être situé « côté dehors », cela confinait au pur non-sens. Si l'un des fils, qui est, je crois, placier en articles de cuir, avait annoncé que l'Armée Française venait de lui refuser une commande de ceinturons, sous prétexte qu'on en avait déjà trop, ou si Chalmers s'était plaint qu'un critique, en parlant de son second livre, l'eût mis un peu au-dessous d'Emerson, toute la famille d'emblée aurait poussé un sourd grognement, y compris ceux de ses membres qui ne savaient pas une minute plus tôt si Emerson

était un auteur ou un chauffe-bains. N'oublions pas qu'ils étaient une quinzaine comme ça, qu'il y avait là le père, d'autres fils, d'autres beaux-frères; que parmi les sœurs ou belles-sœurs deux au moins exerçaient un métier, ni que, d'après les bribes de propos que je pouvais saisir, l'un opérait dans la chirurgie dentaire, un autre dans les huiles et savons, un autre dans les affaires contentieuses, une autre dans la musique instrumentale...

Alors, quand on était comme moi quelqu'un du Dehors, quelqu'un du reste de la Société, ce grouillement allègre autour de la table, cette vigilance, cette unité et promptitude de réflexes vous donnaient un peu froid dans le dos — et quelque tremblement amical pour la Société. La Famille Chalmers, dans la salle à manger du fond des Ternes, vous faisait l'effet d'une pieuvre, petite évidemment, mais assez horrible tout de même, au creux de son rocher. Oui, certes, une pieuvre de la petite espèce. Une pieuvre de petite bourgeoisie. Ses dégâts ne pouvaient pas encore aller bien loin. Si gaillardement qu'elle lançât de divers côtés ses tentacules et suçoirs, ils n'étaient pas encore de taille à pousser des perforations bien profondes ni mortelles, à transformer en substance Chalmers des quantités inquiétantes de la substance commune. Mais ce petit exemplaire de l'espèce faisait penser aux grands. Et l'on s'apercevait soudain que l'on n'y pensait pas assez. Qui parle des Familles? On blague quelques cas de népotisme sporadique. Tu te rappelles que nous rigolions, à l'École, de tel professeur de Sorbonne fameux pour son adresse à caser fils, filles et gendres. Mais qui s'en préoccupe sérieusement? On se dit sans doute que l'époque n'est plus le règne des Familles, qu'elle est plutôt un âge d'individus et de groupes. Depuis hier, je songe qu'il y a sûrement, accrochées à des emplacements de premier ordre, des Familles Chalmers, dont on ne parle pas, et qui n'ont qu'à allonger un de leurs membres pour toucher un point vital de la Société, ou pour faire une effrayante ponction à la substance commune. Et voilà où je suis bien de mon temps, il me semble : homme des grandes villes modernes, homme de rues plus que de maison. Cette vitalité complice de toute une famille, cela pourrait me toucher, me paraître

beau en son genre (cela te touche peut-être, toi, à cause des références paysannes?) Eh bien, j'ai constaté hier que ma réaction spontanée, c'était le dégoût, comme en face d'une survivance monstrueuse. Les empiètements, les abus de puissance, l'excès de cohésion égoïste d'une collectivité du type moderne — syndicat d'ouvriers ou de patrons, groupe politique, coterie, bande quelconque — peuvent m'indigner, me mettre hors de moi. Mais ils ne m'obligent pas à lutter contre l'espèce d'écœurement physiologique que j'avais hier, et qui est dû peut-être à ce qu'il y a de dépassé, d'encore bestial, dans le spectacle de cette solidarité par la tripe.

Bah! C'est ma réaction actuelle. Elle ne durera peut-être pas. Ce qui m'intéressera en tout cas, ce sera de revoir Chalmers, maintenant. Pour moi, il ne sera plus jamais seul. Le polype d'hier restera toujours soudé à lui. Et quand il me reparlera de Nietzsche, comme il aime faire, ou de l'isolement tragique de l'individu, ou de son propre éloignement pour la foule, ou de son mépris pour la bassesse bourgeoise, j'éprouverai un sentiment bizarre. Tu connais cette expression du peuple : « Cause toujours ».

J'entends sonner je ne sais quelle cloche du côté du Sacré-Cœur. Bigre. Deux heures du matin. Et il fait froid, car ma petite salamandre tourne de l'œil. Je vais me coucher.

Tâche pour Samedi, hein? par tous les moyens.

Ton vieux frère,

PIERRE JALLEZ

III

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE JALLEZ A JERPHANION
LE MYSTÈRE ORTEGAL

J'ai passé la soirée d'hier chez Ortegal, rue Notre-Dame-des-Champs. Son amie actuelle, qui est une grande fille brune, bien en chair, débrouillarde, avait improvisé une espèce de dîner froid : un peu les mêmes matériaux que chez Tellière et Gentilcœur, mais enrichis et traités dans un autre mode; les charcuteries et rosbiferies usuelles, le pâté en croûte,

mais aussi de la volaille à la gelée, une vaste tarte campagnarde; et après les bourgognes blancs et rouges, du champagne sec. Ortegal gagne de l'argent, et n'en place, dit-on, qu'une partie. Outre ces munificences corsées, que mes amis de là-haut ne pratiquent guère, ce que le style de l'agape avait ici de particulier, c'était un je ne sais quoi de populaire, de débraillé et de confortable tout ensemble (qui venait d'Ortegal, de sa maîtresse, de ses invités), l'absence d'ironie, le désir de profiter de ces biens terrestres sérieusement, sans jouer avec eux; bref, quelque chose d'un contentement d'ouvriers qui ont tiré leur semaine et qui se régalent chez un copain, en parlant d'ailleurs beaucoup trop pour faire attention à leur plaisir comme ils voudraient. Je me hâte d'ajouter : rien là-dedans qui me soit antipathique.

C'est plutôt le lieu qui le serait. Imagine un extraordinaire local, inutilement vaste, beaucoup trop haut, au plan biscornu, à la charpente encombrante. Il ferait encore mieux comme remise à décors ou dépôt de planches que comme atelier d'artiste. Malgré un poêle énorme, il doit être impossible à chauffer en hiver. L'été, il y persiste une odeur poussiéreuse, torride, de hangar au soleil ou de vieux tramway. Hier heureusement la journée avait été fraîche. Aucune vue. Ortegal semble affectionner les endroits laids exprès, ceux qui font dire au visiteur : « Comment un homme pareil peut-il loger là. Quel charme mystérieux y trouve-t-il? » Quand je l'ai connu (vers l'époque où je te l'ai montré à *la Closerie*), il avait à Montmartre, où il est si facile de découvrir encore des habitations charmantes, un atelier certes moins agressif que celui-ci, mais d'un délabrement, d'un dénuement tels, que je me demande à la réflexion si ce n'était pas un peu étudié.

J'ai fait allusion tout à l'heure aux ressources d'Ortegal. Comme disent les bonnes femmes chez la crémière, « je n'ai pas compté avec lui », et je ne crois pas qu'il faille prendre au pied de la lettre ce qui se colporte à son sujet, mais j'estime que c'est un gaillard qui depuis 1910 doit vendre, bon an mal an, de vingt à trente mille francs de peinture. Hein? Je sais que le côté « économique » des choses t'intéresse, avec raison. C'est pourquoi je te donne ces détails. Et j'ai vaguement idée qu'en la circonstance ils ont une signification disons « sociolo-

gique » assez curieuse. Songe qu'Ortegal n'a que trente ou trente-deux ans, qu'il représente en peinture ce qu'il peut y avoir de plus avancé; donc, de plus imbuvable, voire de plus idiot, pour une clientèle qui se recrute forcément dans la bourgeoisie riche; et quand bien même nous supposerions à cette clientèle le maximum d'ouverture d'esprit dont elle est capable. Nous connaissons assez l'indifférence, l'incompréhension qu'elle manifeste par ailleurs à l'égard des tentatives nouvelles de l'art contemporain; le mal qu'on doit se donner pour lui faire acheter un livre, entendre une partition tant soit peu hardie. Songe qu'à l'âge d'Ortegal, un peintre, fût-il le plus adroit, le plus décidé à sacrifier à toutes les règles du succès, n'est aux yeux de ces gens-là qu'un débutant, n'est pas un nom, n'a pour l'amateur aucune valeur marchande, même si par hasard l'amateur « aime ça ». A plus forte raison, un peintre révolutionnaire. Il serait tristement normal qu'il crevât de faim. Comme ont commencé par crever de faim les impressionnistes, et la génération d'après. Il n'y a pas si longtemps que le public, les critiques, et les amateurs, ont réussi à admettre que la peinture impressionniste était autre chose qu'un barbouillage informe, une plaisanterie, ou une erreur délirante. Qu'au lendemain d'un si grand effort, ils soient prêts à le recommencer sur de nouveaux frais, à considérer l'impressionnisme comme de la peinture déjà beaucoup trop sage et traditionnelle, à favoriser des entreprises dix fois plus éberluantes, c'est ce qui me paraît invraisemblable. Or, je tiens de source tout à fait sûre que l'autre jour Ortegal a vendu un de ses tableaux quinze cents francs, à un monsieur très connu, appartenant à la région la plus pondérée, la mieux assise de la classe possédante; un tableau d'assez faibles dimensions, qu'il avait dû peindre en moins d'une semaine, en y travaillant peut-être deux petites heures par jour, non sans interruptions provoquées par des bourrages de pipe, ou des visites inopinées de camarades — on entre chez lui comme dans un moulin — un tableau au surplus rébarbatif, sommaire, abstrait, grisâtre; ayant tout ce qu'il faut pour choquer l'amateur dans les notions qu'il peut avoir du dessin et de la peinture, sans le flatter le moins du monde par un agrément sensuel. Quinze cents francs ne te paraissent pas un chiffre

astronomique? C'en est un, en l'espèce. Si tout se passait comme le veut la vraisemblance, il se serait peut-être rencontré un collectionneur excentrique, lequel, tout hésitant, tout rechignant, eût offert deux cents francs de cette toile, et encore eût-il laissé sentir au peintre qu'il s'agissait moins d'un achat que d'une charité, d'un geste d'encouragement à fonds perdus. Pour la même raison qui fait que Claudel — qui a dix ans de plus qu'Orgetal — ne vend pas cinq cents exemplaires de ses livres; ou — pour prendre un cas exactement dans la génération d'Ortegal — que Guillaume Apollinaire ne trouverait pas un journal ou une revue qui lui donnerait cent francs d'un de ses poèmes.

Comment faut-il interpréter cela? C'est très mystérieux. Est-ce l'indice, encore localisé, d'un éveil, chez les gens, de la hardiesse d'esprit, de la curiosité, de l'appétit révolutionnaire? Je le voudrais bien, quelle que soit l'opinion que je puisse avoir d'Ortegal en général, et de telle de ses toiles en particulier. Mais je garde un doute. J'aime, ou « sentir » les situations, ou me les expliquer. Or, je ne « sens » dans le public, spécialement dans le public cultivé et bourgeois, de qui, malgré qu'on en ait, toutes ces choses dépendent, rien qui annonce un frémissement d'ensemble, une générosité nouvelle du goût, une inquiétude, un remords de ses sottises passées. Il faut voir devant quelles salles mornes, poliment réprobatrices, se joue encore *Pelléas*! S'il n'y avait pas les secondes galeries pour applaudir! D'autre part, je ne m'explique pas à la faveur de quelles causes la peinture pourrait faire exception. C'est au contraire un des arts où le public français montre le moins de discernement spontané, où il se méprend le plus volontiers sur les buts de l'œuvre, sur les raisons qui en fondent la valeur; où il semble le moins impatient d'en finir avec les badernes officielles. Ne pensons même pas au grand public. Il m'arrive de rencontrer des gens, d'une culture esthétique au-dessus de la moyenne, après une visite étonnée qu'ils viennent de faire au Salon d'Automne, aux Indépendants, à une galerie. Ces mêmes gens te parleront en fort bons termes de Debussy; ceux d'entre eux qui le discutent trouvent légitime qu'on se passionne par ou contre lui; et ils sont prêts sinon à tout avaler des plus récents musiciens, ses successeurs, du moins à les

examiner de près, en sachant fort bien de quoi il retourne. Pour ces types-là, Ortegal et ses émules sont de pures énigmes. Lorsqu'ils s'abstiennent de s'en moquer, lors même qu'ils risquent une opinion évasive du genre : « C'est intéressant », on voit bien qu'ils le font par prudence, par respect humain. Ils ne voudraient point, à tout hasard, passer pour des imbéciles. Dans le cas le plus favorable, ils se disent que les amateurs qui soutiennent cette peinture doivent savoir ce qu'ils font. Eux-mêmes ne se sentent pas en mesure d'en discuter. Ils n'aperçoivent pas sur quoi porte le débat, quels problèmes sont en jeu. Toute cette histoire leur reste étrangère. Pas plus, me diras-tu, que ne pouvait l'être le Mallarmé des sonnets pour tant de lettrés d'il y a vingt ans? Mais d'abord Mallarmé ne gagnait pas le sou. Et puis je suis persuadé qu'il y avait malgré tout, dans l'élite des années 90, beaucoup plus de personnes en état de vous dire pourquoi elles aimaient Mallarmé, ou pourquoi sans l'aimer elles s'intéressaient à sa tentative, ou même pourquoi elles le détestaient.

Hier soir assistaient au dîner chez Ortegal une huitaine de types dont les noms pour la plupart ne te diraient rien : peintres encore obscurs, vagues critiques et théoriciens d'art. Le seul nom connu était Apollinaire. Tous ont parlé abondamment, parfois avec une extrême animation, et presque uniquement de peinture. Guillaume Apollinaire était charmant, délicieux, imprévu à son habitude. Mais ses propos ne visaient point à dominer le débat, ni à l'éclaircir. Il contait des anecdotes, citait des histoires étranges ramassées dans de vieux livres, faisait des allusions gentilles à ses mésaventures personnelles, portait sur tel ou tel des jugements elliptiques, où se manifestait le goût le plus déroutant, mais où les principes ne se laissaient pas reconnaître. Pourtant les gens à principes ne manquaient pas. Le plus éloquent et le plus sûr de lui était un nommé Gonzalez, qui collabore à *Paris-Journal*, où je l'évite. Il avait pour partenaire le plus direct et le plus acharné un certain Katchowsky, assez hâve, minablement vêtu, de qui je ne sais à peu près rien. (Lui seul évoquait là une bohême louche et famélique. Les autres étaient tous, chacun à leur façon, des compagnons solides, bien nourris.)

Je les ai écoutés tous, très attentivement. Je ne suis pas

incapable de suivre des idées abstraites. Ni le vocabulaire philosophique, ni celui des sciences ne me sont tout à fait lettre close. Eh bien! il m'a été impossible de saisir de quoi ces gaillards voulaient parler. Une des leçons les plus ardues du père Delbos sur la *Critique de la Raison Pure*, une explication dans le texte d'un des passages les plus abréviatifs de la *Physique* d'Aristote, me semblaient, quand j'interrogeais mes souvenirs, jeux d'enfants auprès de la contention d'esprit où je m'efforçais sans résultat. Note qu'il n'était point question un instant de tels aspects très techniques du métier de peindre, où j'eusse pu perdre pied, faute de compétence, faute simplement de savoir quoi de précis les mots désignent. Loin de là. Ces messieurs ne quittaient pas la zone de la sublimité générale. Espace, dimensions de l'espace, quatrième dimension, forme pure, forme absolue, objectivité, création, analyse, synthèse, perspective totale, plans absolus (l'absolu se porte beaucoup dans ce milieu), interférences, incurvations, déformations, compénétration, intégration et sphéricité, voilà ce qui ne cessait de bourdonner à mes oreilles. Quand ils citaient un nom propre, ce n'était point celui d'un peintre. C'étaient ceux d'Henri Poincaré, de Duhem, de Gustave Lebon (!), de Riemann, de Lobatchewsky, de Bergson, et même, Dieu me pardonne, de Kant. (Je dois dire qu'ils prêtaient à Kant des vues encore inconnues de moi, et qui, si elles se trouvaient confirmées, seraient de nature à bouleverser l'histoire de la philosophie.) Les seuls noms de peintres admis aux honneurs de cette savante conversation furent ceux de Cézanne et du douanier Rousseau. Oh! il me vint bien, assez vite, une hypothèse : à savoir que j'avais affaire à de pauvres diables, dotés d'une instruction de base légèrement inférieure au niveau du certificat d'études primaires, et qui se grisaient de mots auxquels ils n'entendaient exactement rien. Mais j'ai tenu à lutter contre ce jugement rapide. J'ai réfléchi qu'il arrive à des autodidactes, tout en maniant les concepts avec maladresse, de tâtonner autour de vues assez neuves. Hélas, j'ai continué à ne saisir qu'un galimatias désarmant. Pour me reposer, j'observais Ortegal. Il tirait avec conscience sur une aile de poulet, ou sur sa pipe. Il souriait, la mine tantôt pénétrée et reconnaissante, tantôt un peu inquiète,

IV

JALLEZ ÉCRIT A JERPHANION DES PAYS DU RHIN. — ET REÇOIT UNE LETTRE DE JULIETTE

Cologne, le 29 octobre.

Tu n'as pas été un peu surpris en voyant le timbre de mon enveloppe et l'en-tête de ma lettre? Avoue que si, ça me flattera.

Ta lettre à toi, dont le cachet postal dégageait une poésie plus familière, m'a été réexpédiée à Strasbourg, en poste restante. J'en ai pris possession dans un immense édifice en simili-ancien, dont l'Hôtel de Ville de Paris, s'il était un rien plus vaste, offrirait l'équivalent. Je ne connais pas La Rochelle, que tu me décris si bien. Mais j'imagine ce que doit y être le bureau de poste. Et je puis parier sans trop de risque qu'il tiendrait une centaine de fois dans celui de Strasbourg. J'accorde qu'ici ils exagèrent. Mais nous aussi, crois-moi, dans l'autre sens.

Je suis heureux que ta situation te plaise — ou ne te déplaise pas davantage. Ta peinture de la ville est enchanteresse. Moi non plus je ne me représentais pas un ensemble si pittoresque et si complet, avec des caractères que l'on prêterait plutôt aux villes de l'Italie du Nord, n'est-ce pas? Je sens très fort aussi ce que tu me dis de la douceur du climat et de la beauté d'octobre. Il doit y avoir en effet, au-delà de ces remparts maritimes dont tu me donnes le désir nostalgique, des couchers de soleil, ou des résorptions de soleil d'automne par l'Océan, qui dépassent toutes nos expériences; même, tu sais, quand d'un pont de la Seine, nous regardions descendre le soleil du côté du Grand-Palais; ou quand, moi, l'été de l'autre année, je me promenais au soir sur les remparts de Saint-Malo. La Manche, étroite, où l'ouest n'est vu que de biais, ne peut pas procurer cette impression d'Occident illimité, de coucher de soleil cosmique que tu as certainement là-bas; ni davantage imprégner l'air, sans lui ôter sa transparence, de la mollesse moite où tu dorlotes ton début d'exil.

Moi, je profite ici de quelques derniers beaux jours, dans

le style dur. Comment suis-je venu regarder de si près le Vater Rhein? Ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée. Mais j'ai sauté sur l'occasion. Quelqu'un, au journal, a parlé d'un voyage à faire en Alsace-Lorraine et dans les pays rhénans. Les préoccupations du public le rendent curieux, paraît-il, de tout ce qui se passe par là. Un autre collaborateur, que cela eût tenté, ne savait pas un mot d'allemand. Je me suis offert. J'ai mis mon ingéniosité à éviter deux périls : la bousculade, et l'utilisation de mon voyage à de mauvaises fins. J'ai paré au premier en ne demandant, pour quinze jours, que les frais de route qu'un autre eût réclamés pour cinq ou six. Ce qui m'oblige à pratiquer les hôtels et restaurants ultra-modestes. Mais j'ai quelque entraînement à cet égard, et ici tout est propre. J'y gagne, du même coup, d'écrire mes articles plus à loisir et moins sottement. (Ne les lis pourtant pas, je t'en conjure.) A propos du second péril, j'ai eu une conversation subtile avec mon rédacteur en chef, qui n'est pas une brute. Je lui ai remontré que le public de notre feuille n'était pas celui du *Matin*; qu'il nous saurait gré de le promener dans ces pays, épineux pour les sensibilités françaises, avec autant d'honnêteté et d'innocence qu'il eût aimé le faire par ses propres moyens; que même l'intérêt national bien compris était de dire « la vérité », ou plutôt (qui peut se flatter en effet de découvrir « la vérité » dans une flânerie de quelques jours?) de ne transmettre aux gens de chez nous que des impressions authentiques. Quel que doive être l'avenir, lui disais-je, à quoi bon répandre des vues trompeuses? Il a pigé, pas trop mal. Mais à cette occasion j'ai mesuré jusqu'à l'angoisse les responsabilités morales que l'on peut prendre, auxquelles du moins l'on peut participer dans ce métier, même quand on le fait à un rang modeste et en choisissant les besognes. Cela m'inquiète beaucoup pour l'avenir. Et je refuse complètement l'excuse que se donnent certains camarades : « Ce n'est pas nous qui parlons; c'est le journal. S'il commet des mensonges ou des fripouilleries avec la copie que nous lui fabriquons, ça ne nous regarde pas. » Au point que j'en arrive à une maladie du scrupule. Quand je lis dans mon journal un papier dont la tendance me paraît louche, ou contraire à ce que je crois juste et bon, je me sens complice.

J'accuse le pauvre Charles Saint-Front d'aider à répandre l'erreur, puisqu'il y aide, si peu que ce soit, à en achalander le véhicule. Heureusement, en ce qui concerne mes responsabilités directes, ma qualité de Normalien me sert. L'on nous aime peu dans ce milieu, mais l'on nous craint. L'on ne veut point trop s'exposer à notre mépris.

Je ne te raconterai point mon voyage. J'ai suivi, depuis la frontière, un itinéraire capricieux. J'ai pris ma bicyclette avec moi, pour avoir plus de liberté de mouvements, et voir un peu la campagne. Je me sers du train quand il y a lieu. Le seul ennui du système est ma valise, dont il me faut combiner, au prix de grands efforts d'ingéniosité, les déplacements autonomes.

C'est à bicyclette que j'ai franchi la frontière; ce qui m'a procuré une conversation avec le chef du poste de douane; le premier fonctionnaire allemand à qui j'avais affaire. Grand, corpulent, barbu, bonhomme; plus protecteur que tracassier. Il n'a point paru me soupçonner d'espionnage. Il m'a vivement conseillé de descendre par la route ou en bateau les gorges du Rhin. Il a employé distinctement les mots de « wunderschön », « wunderbar », et « fabelhaft. »

La Lorraine m'a semblé assez morne; sauf l'approche de Metz, où la vallée, au loin, prend une grandeur très étalée et mélancolique. Sur la route, je me suis battu avec le vent. Au nord-est de Metz, près de Kurzell (autrefois Courcelles), où le Kaiser a un château, j'ai rencontré un cantonnier, un véritable indigène, né une dizaine d'années avant l'annexion; maigre, tanné, rouspéteur, tout à fait un cantonnier d'une route du Poitou. Il m'a reconnu aussitôt pour un Français, et m'a parlé des Allemands avec une colère insolente : « Quand l'inspecteur passe, m'a-t-il dit, je lui réponds : « Ia, Ia », et puis j'ajoute : « Je t'emmerde. » Il ne comprend pas, n'est-ce pas! » Il m'a parlé du Kaiser, de son château de Courcelles, et des séjours qu'il y faisait, avec les mouvements de lèvres, en coin, du type qui va cracher sa chique. Je dois dire que c'est le seul témoignage aussi direct que j'ai recueilli de l'impatience des provinces perdues. Metz est fait d'une ville française, pas très caractérisée, assez maussade et vieillotte, à quoi s'est accolée une ville allemande, spacieuse, moderne, pas très

vivante; où même les matériaux des murs d'immeubles veulent donner une impression de force. J'ai admiré la gare. Il ne me gêne point qu'une gare soit lourde, puissante, démesurée. Le babylonisme de celle-ci m'est plus sympathique, je l'avoue, que la mesquinerie et les ridicules élégances, genre châlet de nécessité, qu'affichent la plupart de nos gares de province. Et quelle profusion de confort, à l'intérieur! J'aime qu'on fasse avec la vie moderne des pactes de cette franchise-là.

A Metz comme à Strasbourg, j'ai vu dans les vieux quartiers des boutiques portant des enseignes françaises. Cela m'a touché. Cela m'aurait touché davantage si, par une fâcheuse rencontre, ces boutiques n'avaient présenté en général, des devantures déteintes, d'aspect tant soit peu moribond, au milieu des autres qui rutilaient de santé. Peut-être sont-elles tenues par de vieilles personnes. En tout cas, leur fidélité à la France manque d'éclat. J'ai pensé, je ne sais pourquoi, au Canada français. Je n'y suis jamais allé, et j'aurai sans doute, quand je le visiterai, d'agréables surprises. Mais je connais par hasard quelques-unes de ses productions littéraires. Pourquoi, comme ces boutiques d'Alsace-Lorraine, sont-elles si déteintes, si affligeantes? Pourquoi la race française, qui prouve à Paris, et même çà et là en province, je te l'accorde, provincial de mon cœur, tant de feu et d'audace, montre-t-elle une si déplorable modestie, là où justement elle devrait le plus jalousement « maintenir », où on lui pardonnerait de parader un peu trop, de piaffer?

A Strasbourg, la ville ancienne est beaucoup plus intéressante qu'à Metz, beaucoup plus locale, aussi. La cathédrale et les alentours sont de premier ordre. Dans la ville moderne, les Allemands ont été fastueux avec prodigalité. Outre l'hôtel des Postes, dont je te parlais, ils ont construit une véritable ville universitaire, faite de plusieurs bâtiments grandioses, groupés autour de jardins. Le style n'en est pas excellent — pas plus que celui de l'hôtel des Postes; tout cela est nourri d'imitations, n'innove que par le mauvais goût; je préfère cent fois leur gare de Metz — mais la Sorbonne non plus n'est pas très belle. Et j'attends qu'on me montre, à Bordeaux ou à Marseille, la science et les lettres logés comme ça.

Des Alsaciens non-ralliés — j'hésite à écrire : protestataires — avec qui j'ai lié conversation (j'en ai peu approché; pour être sûr qu'on n'utiliserait pas mon voyage à des fins de politique chauvine, je l'ai orienté délibérément dans le sens : flânerie de touriste; je ne me suis fait donner aucune lettre d'introduction; je n'ai pas sollicité d'entrevue avec des « notabilités ». J'ai juste profité — et très modérément— de deux relations que j'avais à Strasbourg. Te dirai-je, d'ailleurs, que je me méfie en principe des idées que l'on se fait au contact des gens importants ou « renseignés ». Certes, ils vous donnent vingt précisions de détail que vous n'auriez pas. Mais si vous ne tombez pas sur des esprits étonnamment justes, et dépouillé de passion — il en pleut, n'est-ce pas? — le sentiment d'ensemble qu'ils vous communiquent sur une situation quelconque est bien plus suspect que celui que composent en vous peu à peu les mille petits chocs de la promenade, le pianotement fortuit des impressions de la rue. Je suis peut-être un fanatique de la rue; mais j'y crois beaucoup. Je défie une ville de me tromper quand j'y erre seul, quand personne ne cherche à « m'expliquer ». Il n'y a pas de secret qui ne suinte par quelque fissure. La misère, par exemple, cela ne saurait se cacher au vrai promeneur; il découvrira soudain quelque ruelle, où bien entendu on ne l'aurait pas mené; il entre dans une cour; il s'égare dans une banlieue. L'amertume non plus n'arrive pas à se cacher, ni la révolte. Ni l'effort pour cacher la misère, ni l'effort pour cacher la révolte. Tout finit par se lire sur le visage fourmillant des rues, y compris les mensonges). Donc ces Alsaciens m'ont déclaré : « Ici, les Allemands ont voulu nous épater, nous séduire. Ne vous figurez pas que cela représente la moyenne de ce qu'ils font chez eux. »

C'est un peu vrai; mais moins que ne le croient mes Alsaciens. J'ai visité maintenant une douzaine de villes, petites et grandes, de la vraie Allemagne, et traversé plusieurs centaines de bourgades et de villages. L'effort de magnificence y est peut-être moins ostentatoire qu'en Alsace-Lorraine; mais partout la civilisation matérielle, l'équipement moderne, y sont beaucoup plus avancés que chez nous, et j'inclus là-dedans les formes matérielles qu'est bien obligée de prendre la vie de l'esprit et dont elle dépend : théâtres, musées, uni-

versités, bibliothèques, écoles de villages, etc... D'ailleurs m'amusent bien ceux qui chez nous s'imaginent que la France représente la victoire du moral sur le matériel, chaque fois qu'au lieu de construire une gare, un pont, une route, une piscine, ou un groupe de maisons ouvrières, elle place en fonds russes une nouvelle tranche de ses économies.

Ce que je pense de la question d'Alsace-Lorraine, après l'avoir simplement, pendant quelques jours, flairée au long des rues et dans des travées de villages? Ce que j'essaye d'en faire entendre à mes lecteurs dans mes articles, dont je tremble toujours qu'on ne me les truffe de pieux mensonges, d'inventions édifiantes et d'âneries patriotiques? Eh bien! je pense d'abord que ce n'est pas une question brûlante, ou qu'elle ne brûle que d'un feu emprunté. Dans son ensemble, l'Alsace-Lorraine n'est pas malheureuse. Elle est souvent agacée. Elle ne peut pas méconnaître entièrement les résultats matériels de l'administration allemande, ni prétendre, surtout depuis ces dernières années, qu'elle subit une oppression véritable. Dans les villes, grandes et moyennes, une partie de la bourgeoisie pratique volontiers une opposition frondeuse. Les causes m'en paraissent être : chez certains, un attachement sentimental au souvenir de la France cultivé comme une tradition de famille; à quoi s'ajoute une espèce de nouvelle idéologie gallo-romaine, dressée contre le teutonisme d'outre-Rhin (c'est parmi ceux-là que Barrès trouve et ses modèles de personnages et ses disciples); chez la plupart, une animosité contre les immigrants allemands, fonctionnaires ou autres, spécialement contre les Prussiens, qui sont venus prendre les bonnes places et assument souvent les formes les plus ingrates de l'autorité; puis les maladresses du régime, qui ne sont peut-être pas bien terribles, mais dont la balourdise allemande et la malice alsacienne contribuent à faire de bruyantes histoires. Il faut d'ailleurs avouer que la présence des vainqueurs ne sait pas toujours se rendre séduisante; si les menus fonctionnaires civils m'ont paru assez bonhommes, les officiers sont odieux. Je me rappelle avoir dû, à Metz, céder le trottoir, non sans colère, à un lieutenant ou capitaine, au sourcil insolent, traîneur de sabre accompli pour image antimilitariste, et qui semblait vouloir me balayer

avec les plis de sa pèlerine de couleur tendre. Enfin l'esprit de contradiction et le mauvais caractère des Alsaciens, dont ils conviennent eux-mêmes, et dont on acquiert vite une idée au contact des commerçants, des aubergistes, des passants. (Étant à bicyclette, il m'arrivait de demander un renseignement à l'entrée d'un village, dans le Bas-Rhin par exemple. J'ai plus d'une fois été surpris de la mauvaise grâce des interpellés. L'on se serait cru en Beauce.)

Cette humeur protestataire de la vieille bourgeoisie, on peut admettre que le peuple la partage plus ou moins, dans les régions de la Lorraine où l'on parle français. En Alsace, où le dialecte, les formes des maisons et des villages, les mœurs, ont un caractère germanique — germanique de l'ouest — je doute que le peuple, s'il lui arrive de grogner, donne à son grognement une signification bien précise.

Que souhaite l'Alsace-Lorraine? Il n'est probablement pas facile de répondre au nom d'une entité aussi composite. Ce qu'on peut assurer, c'est que personne ne veut d'une guerre entre la France et l'Allemagne, dont les deux provinces seraient de nouveau l'enjeu. Si les gens étaient libres de rêver l'avenir à leur gré, en faisant bon marché des obstacles réels, je crois qu'il n'en manquerait pas pour choisir la solution suivante : retour à la France de la partie de la Lorraine parlant français, et autonomie de l'Alsace aussi poussée que possible, avec rattachement des plus vagues à l'Empire germanique, peut-être par le seul lien d'un Zollverein, à la façon du Luxembourg. Le jour où le Kaiser voudrait se rendre un peu plus populaire dans ces pays qu'il ne l'est (car il l'est peu), il aurait là un beau geste à faire; et je veux croire que la France elle-même y serait sensible. Nous serions préservés d'une guerre franco-allemande pour une ou deux générations. Mais nous savons bien que les solutions raisonnables sont celles que les politiques considèrent comme des chimères.

Ne me crois d'ailleurs pas assez naïf pour méconnaître les difficultés dont les politiques doivent tenir compte, ou qui les empêchent. Même si le Kaiser avait la tentation de ce geste chevaleresque — au besoin en se le faisant payer par une grosse concession coloniale, quelque histoire du Togo-Cameroun en plus grand — il se heurterait d'une part au sentiment national

de son peuple, pour qui la possession de l'Alsace-Lorraine symbolise la victoire commune de 70 et l'unité de l'Empire; d'autre part à son État-Major, qui considère l'Alsace-Lorraine comme un glacis indispensable à l'Allemagne, et l'a prouvé en y accumulant les ouvrages militaires.

Faute de quoi, les Alsaciens-Lorrains espèrent bien conquérir quelques libertés et commodités de plus. En un sens, si le différend franco-allemand les inquiète, par la menace de guerre qu'il contient, il leur est précieux, par le chantage continu qu'il leur permet d'exercer sur le Reich. L'Alsace-Lorraine a certainement conscience de sa situation de femme coquette et désirée, entre un mari et un amant, ou entre un ancien et un nouveau mari. Si cette acrobatie sentimentale pouvait durer sans tourner au drame, même mes bourgeois barrésistes de Strasbourg s'en accommoderaient fort bien. Seulement ils conçoivent qu'elle est dangereuse.

Il ne me reste plus beaucoup de temps pour te parler de la suite de mon voyage. J'aime beaucoup Mayence et Cologne. Je n'ai pas été déçu par la descente classique des gorges du Rhin, entre Bingen et Coblence. Les pentes rocheuses, çà et là striées par les terrasses des vignobles, ont de la grandeur et de la grâce. La brièveté des jours en ce moment m'a gêné. J'ai recueilli en revanche le parfum des vendanges. J'ai même bu du vin doux. Le vin adulte est une merveille de limpidité et de fraîcheur mordante.

Sur les hauteurs, il y a les fameux burgs. Il y en a même un peu trop; et beaucoup restaurés avec un excès d'impudeur. A grande distance on admire le flambant neuf des créneaux et mâchicoulis; on distingue les joints fraîchement dessinés par le ciment. Ces glorieux burgs en prennent un air de castels pour bourgeois mégalomanes du Vésinet. D'ailleurs le rapprochement de ces deux notions de burg et bourgeois, comme celui de deux électrodes, donne une nuance de lumière où s'exprime assez bien cette Allemagne que j'ai sous les yeux. Un monsieur qui voudrait faire de l'esprit dirait qu'ici le mot bourgeois a pour radical non pas bourg, au sens de chez nous, mais burg. La vulgarité est à prétention féodale. Joseph Prudhomme pense non aux immortels principes, mais à Frédéric Barberousse. Je ne crois pas que ce soit mieux. Le nouvel

Empire, et spécialement le règne de Guillaume II, me semblent avoir porté à son apogée cette forme de sottise qui est du terroir. Disons, pour être plus juste, que l'immense vague de mauvais goût qui a traversé l'Europe dans la seconde moitié du XIXe siècle n'avait pas de raison d'épargner l'Allemagne, et qu'elle y a seulement contracté une coloration particulière. Si les burgs, sauf exception, ne m'enchantent pas, les petites villes qui se pressent au bas des rochers, le long du fleuve, sont souvent exquises. Bacharach entre autres. Le vin qu'on y boit éclipse à mon avis ceux des alentours.

Dans mon guide allemand, les brèves notices consacrées à chacun de ces burgs, ou aux anciennes fortifications de ces petites villes, se terminent invariablement par le même refrain : « Von den Franzosen in (l'année seule varie) zerstort », accompagné, s'il y a lieu, de : « in ... wieder erbaut ». Ce rappel de notre puissance destructrice m'a un peu taquiné. J'aimerais qu'il fût fait aux Français eux-mêmes, pour les rendre moins assurés, quant au passé, d'avoir toujours été pour leurs voisins le peuple philanthrope et libérateur, et plus attentifs dans l'avenir aux moyens de plaire. J'aime moins qu'il soit corné ainsi aux oreilles des Allemands.

A vrai dire, les autres signes de gallophobie m'ont semblé rares, ou discrets. Loin de cacher ma qualité de Français — quand elle n'apparaissait pas au premier coup d'œil — j'ai tenu à l'indiquer plusieurs fois, chez des commerçants, à des agents de police que j'interrogeais, dans des auberges, etc... Elle ne m'a jamais attiré aucun ennui, et m'a valu de braves sourires, que je ne crois pas de commande. A Cologne, où je suis, nombre de boutiquiers, dès qu'ils vous identifient, vous parlent français avec facilité et comme joyeux de l'occasion. Il paraît que c'est encore plus marqué à Aix-la-Chapelle, où je pense être après-demain.

J'ai d'ailleurs été frappé par l'aspect ethnique des gens. Beaucoup sont bruns, et d'une structure assez fine, assez nerveuse. Leur sourire, leur vivacité, les apparentent bien plus à des types de chez nous — et pas de l'Est ni du Nord, tout à fait de l'intérieur — qu'au type classique de l'Allemand blond, mou, grassouillet, à tête ronde et à poil ras, qu'on rencontre certes, mais relativement peu. J'ai même remarqué une variété

humaine assez curieuse, abondante en ces parages, et qui représente — peut-être — le produit le plus local : des hommes plutôt corpulents et courts, qui tendent même à une obésité du genre majestueux, bruns ou châtain, en tout cas point blonds, avec un grand visage, aux traits un peu mous et arrondis, mais volontiers calmes et nobles, où l'expression demeure réfléchie, sensible, bienveillante; bref le style de visage dont le masque de Beethoven serait la suprême réalisation. Je me plais à penser que ce sont eux les vrais Allemands de l'Ouest, ou mieux encore les vrais fils de cette Europe rhénane, dans le flot épais et lent de laquelle je me laisse porter.

Jamais je n'ai autant pensé et rêvé à l'Europe que dans ces derniers jours. Jamais je ne l'ai à ce point sentie. C'est pour moi comme une révélation. A quoi cela tient-il? A ce fleuve certainement; à cette vallée qui, venant de Suisse pour finir en Hollande, traverse, dirige et rassemble l'Occident. Même nous autres Français n'arrivons pas à être absents de ses bords, malgré un accident historique. C'est en outre un des endroits où il est le plus difficile de ne pas rêver d'histoire, et à l'histoire, de ne pas la sentir elle aussi couler à la façon d'un fleuve aux eaux très mélangées; quelle que soit la défiance de principe qu'on nourrisse pour cette « mère d'enchantements et d'erreurs », et l'écœurement qu'on ait éprouvé devant les grandiloquentes calembredaines qu'elle inspira, qu'elle inspire encore, à nos aînés.

Figure-toi que je pense à Charlemagne vingt fois par jour — c'est drôle, hein? — et à l'Empire d'Occident, et au démembrement de l'Empire d'Occident; aux malheurs qui nous sont tombés dessus à ce moment-là; à ce bris de notre civilisation, qu'ensuite à plusieurs reprises tel de nos peuples essaya de réparer, sans parvenir à autre chose, qu'à faire de nouveaux tas de ruines et de rancunes. Oui, je rêve au Traité de Verdun! (avoue que tu n'y as peut-être pas pensé une seule fois depuis l'entrée à l'École), à cette formation étrange, à cette démonstration par l'absurde de ce qu'il y a d'arbitraire dans toute Histoire, que fut la Lotharingie. Promets-moi d'y rêver, toi aussi, un quart d'heure, en toute liberté d'imagination, après avoir ouvert ton Vidal-Lablache à la partie historique. Je t'épate, n'est-ce pas? Tu te dis : « Qu'est-ce qui lui prend?

Voilà qu'il se met à écrire ses *Lettres du Rhin!* Est-ce une fièvre spéciale qui s'attrape quand on longe ces rives, et qui se manifeste par une éruption de souvenirs scolaires : déchets de manuels qui vous remontent à la peau? »

J'aimerais te voir soumis à l'épreuve. Peut-être ta robuste constitution te sauverait-elle du miasme. Je n'en suis pas sûr. Je me rappelle une lettre de toi, écrite de tes montagnes, avant la visite que je t'y fis, et qui était toute transie, toute frissonnante d'un sentiment historique des choses.

En tout cas, s'il en est, et beaucoup je le crains, que l'histoire empoisonne, à qui elle donne des visions dangereuses pour autrui ou de méchantes fureurs, j'ai l'impression que ce qu'elle m'inspire ne tend qu'au « bonheur du genre humain ». Oui, il y en a qui ont l'histoire mauvaise, comme d'autres le vin mauvais. Moi, depuis qu'elle me monte un peu à la tête, mêlée aux fumées du Bacharach, elle achève de m'enlever toute foi aux frontières, tout respect pour ces arrangements nés un certain jour du caprice de quelques hommes joint au hasard de quelques événements, et qui, faits en bonne justice pour s'effacer aussi vite que leurs causes, se sont absurdement maintenus et incrustés, finissant par acquérir une réalité, une dureté, une « irréversibilité » qu'ils n'avaient point à l'origine. Et à la longue les hommes croient que c'est arrivé! Ils sont tout prêts à se casser la figure pour la sauvegarde de ces phantasmes!

Si tu préfères, le courant d'histoire qui passe ici, descendant des montagnes, me paraît avoir une grande vertu d'érosion et de délitement. Il ne laisse subsister, au moins pour moi, qu'une certaine sensation drue, bien feutrée, vitale, de civilisation européenne, de passé et d'avenir communs à des peuples assez fous pour ne le reconnaître jamais si clairement qu'à coups de canon.

Une autre fièvre que j'ai attrapée, c'est la passion du voyage et spécifiquement du voyage « européen ». Je viens de découvrir qu'il n'y avait pas de volupté supérieure à celle d'être dans un train sur quelque ligne Nord-Sud du plein pays d'Europe, ou de débarquer au soir tombant dans une grande ville où les hommes parlent une autre langue que la vôtre — que vous saisissez pourtant quelque peu — et où ce sera

un délicieux et émouvant problème que de choisir l'hôtel où vous logerez, la brasserie où vous vous installerez avant le repas en feuilletant les journaux, le restaurant où vous dînerez de plats nouveaux. Toutes les sortes de surprise et d'enivrement qui peuvent donner du prix à la vie s'entrelacent dans une pareille aventure.

Je n'en suis qu'au début de ma découverte. Je me l'analyse encore très mal. Je ne sais pas savamment en jouir. Cela viendra... Car je suis bien décidé à la poursuivre. Oh oui!

Si tu as dès maintenant la prévision d'un séjour à Paris cet automne — si court soit-il — ne manque pas de m'en avertir. Je prendrai mes dispositions pour être là. Réponds-moi à mon adresse parisienne.

Ton vieux frère,

P. J.

JULES ROMAINS

LES SOCIALISTES AU GOUVERNEMENT

Voici les élections terminées. A Paris, les panneaux bigarrés des professions de foi du second tour ont été remisés dans les magasins de l'Hôtel de Ville, en province, au village, la pluie et le vent vont délaver et déchirer les affiches, en attendant qu'elles refleurissent l'année prochaine pour le renouvellement de la moitié des Conseils généraux. Désormais, la scène change, et l'intérêt se déplace des six cents circonscriptions vers la salle des Pas-Perdus de la Chambre, vers le calme quai de l'île Saint-Louis où M. Léon Blum vit au milieu des livres, vers la chambre d'hôtel voisine de Saint-Sulpice, tout encombrée de livres elle aussi, où M. Édouard Herriot séjourne entre deux voyages à Lyon.

Période d'incertitude et d'attente, où le jeu des ambitions et celui des fausses nouvelles se donnent libre cours, où l'attente du public s'énerve par la longueur de l'interrègne, et où les affaires publiques sont suspendues entre un cabinet qui ne peut pas s'en aller, mais qui ne saurait guère gouverner, avec cinq de ses membres non réélus, et un cabinet qui ne sera pas formé avant le début de juin. Ce temps mort, la Constitution et les usages le prévoient bien, tous les quatre ans, mais cette fois, on le remarque davantage et en raison de l'importance du fait nouveau que constitue l'accession au pouvoir du parti socialiste, de ce parti qui symbolisait jusqu'ici l'opposition.

Nous ne reviendrons pas sur les résultats des élections;

dans son dernier numéro, la *Revue de Paris* les commentait déjà, avec autant de précision que le permettait l'actualité. Quelques retouches, cependant, sont nécessaires, car les chiffres publiés au lendemain du second tour appellent des rectifications. Le parti communiste sera probablement le seul à conserver l'effectif qui a été annoncé, soit 72; les socialistes, au lieu d'être 146 comme on l'a dit, dépasseront vraisemblablement le chiffre de 150; au contraire, les radicaux n'arrivent pas au chiffre annoncé de 116 et seront moins de 110. Pour les groupes du Centre, gauche radicale, républicains de gauche, ancien groupe Tardieu, aucun pointage exact n'est possible, tant les frontières sont indistinctes entre les diverses formations qui se réclament plus ou moins de l'Alliance démocratique. Enfin, nous serions fort surpris que la Fédération Républicaine de M. Louis Marin ait véritablement augmenté ses effectifs, et si M. Marin, dans le morcellement des groupes de droite et d'extrême droite, garde dans sa barque une cinquantaine d'élus, il sera le dernier à s'en fâcher.

On le voit par ces chiffres, l'ampleur du succès de l'extrême gauche est encore plus grande qu'on ne le croyait au matin du 4 mai. Essayons de voir à quels courants réels dans le pays correspond cette puissante oscillation du balancier de notre politique.

***

Il est un point sur lequel seront d'accord tous les observateurs impartiaux de notre vie publique : les élections qui viennent de donner un si brusque coup de barre vers la gauche ne se sont en général pas faites sur tel ou tel programme politique; dans les trois quarts des circonscriptions, les majorités qui se sont constituées sont purement négatives et ce n'est pas résumer faussement la situation que d'écrire que l'électorat français a voté avant tout contre la Crise et contre les Ligues.

Contre la crise. Voilà qui ne demande guère d'explication. Les partis qui ont subi l'épreuve du pouvoir et n'ont pas réussi à ramener la prospérité de 1928 ont payé leurs erreurs ou leur

malchance. Les radicaux-socialistes, en particulier, qui de 1932 à 1936 ont été au pouvoir, tantôt seuls, tantôt dans de larges formules d'union, ont été rudement frappés; il en a été de même des radicaux indépendants et pour la même raison. Beaucoup d'électeurs ont voulu *que ça change*, et ont fait comme ces malades incurables ou imaginaires qui, chaque fois qu'un nouveau médecin vient s'installer dans leur ville, se précipitent à sa première consultation — quittes à reprendre leur ancien docteur, quand ils auront vainement attendu que le nouveau fasse des miracles. Dans plusieurs circonscriptions, la lutte contre le sortant a pris le caractère d'une véritable chasse à l'homme et si finalement la XVIe législature compte 341 anciens contre 277 nouveaux, on aurait pu craindre, en voyant le nombre des ballottages, que cette proportion fût renversée. On ne sait pas encore si, parmi ces 277 arrivants, il en est beaucoup qui se rendent compte du caractère disparate de leur majorité et de la précarité de leur situation.

L'échec des sortants n'épargne aucun parti, sauf les communistes. Les socialistes eux-mêmes, malgré leurs gains d'ensemble, ont subi des échecs locaux qu'ils ont cruellement ressentis. Cependant ces pertes restent rares. C'est que les deux partis d'extrême-gauche ont eu beau jeu à faire leurs les doléances du corps électoral, et à devenir les haut-parleurs de son mécontentement. En outre, ils n'ont pas hésité à imprimer noir sur rouge dans leurs affiches des promesses dont la démagogie mettait hors de course les candidats des partis de gouvernement. L'abolition des décrets-lois y voisinait avec la réduction des impôts, le relèvement du taux des allocations d'assistance s'accompagnait de la promesse de donner à tous les mobilisés les cartes du combattant! Dans cette foule électorale, où, comme le disait Montaigne en un temps où il n'y avait pas le suffrage universel, les sots l'emportent de beaucoup sur les sages, comment peut-on s'étonner que la masse ait suivi ce programme séduisant, surtout quand on voyait dans les tracts communistes les mots magiques « les gros paieront » accompagnés de la liste des principaux propriétaires du département?

Quant à l'autre raison du glissement du pays vers l'extrême gauche, nous croyons devoir la chercher dans l'activité ou

plutôt dans l'agitation des ligues de droite. Tout d'abord, on nous assure que certaine ligue a fait voter ses adhérents pour le communisme contre le socialiste indépendant ou contre le radical, de manière à faire arriver le candidat de Moscou en tête « pour le battre plus facilement au second tour ». Cette ingénieuse réédition de la vieille politique du pire a obtenu généralement les mêmes résultats qu'il y a quarante ans, elle a fait élire ceux qu'on pensait « battre plus facilement ». Mais là ne s'est pas bornée l'action des ligues. A force de parler du jour J et de l'heure H, les ligueurs ont fini par donner au pays le sentiment que le régime républicain était menacé. Dès lors, toutes les divergences d'opinions et de programmes s'effaçant, les républicains ont fait bloc contre le danger que l'on appelait « fasciste ». Les défilés des ligues ont fait naître le défilé du 14 juillet dernier, de ce défilé est né le texte de ce qu'on a appelé le programme du Rassemblement populaire. Programme dont l'imprécision et le vague ont fait le succès, programme par lequel certains partis se sont trouvés engagés sans en avoir régulièrement délibéré, et qui, jusque dans les rangs du vieux radicalisme jacobin et même du Centre libéral, a agi selon la mystique du : « Pas d'ennemis à gauche! » Amère leçon pour tous ceux qui ont cru les mouvements antiparlementaires de droite appelés à régénérer le pays, et qui ont pensé que l'on pouvait imposer aux masses l'action violente d'une minorité plus facilement que leur faire accepter l'influence d'une élite!

Mais ne nous attardons pas à ces considérations qui ont déjà un caractère quelque peu rétrospectif. Il y a un fait, c'est que la nouvelle Chambre est de loin la plus à gauche que l'on ait connue depuis la République. En 1914, sur 586 députés de la métropole, on en comptait 223 pour la droite, 96 pour le centre et 267 pour l'extrême gauche; en 1924 sur 568 élus, il y en avait 229 du Bloc national, 47 du Centre, 266 du Cartel des gauches, 22 chez les communistes; en 1932, sur les 615 sièges de la France et des Colonies, on trouvait 263 élus de droite et du centre, contre 352 de gauche; cette fois-ci, droite et centre ne comptent plus que 245 élus contre 373. Reste à savoir comment cette majorité nouvelle va se transférer du plan électoral au plan gouvernemental.

***

M. Léon Blum, depuis 1924, a dirigé tout son effort vers un seul but : éviter que son parti entre en second dans un gouvernement. Il y a réussi, le voici à la tête du groupe le plus nombreux de la Chambre et à la veille de la prise du pouvoir.

Je ne sais si M. Léon Blum, dont l'intelligence aiguë et abstraite paraît mieux adaptée à l'analyse qu'à la prévision, envisageait ce destin et une accession au pouvoir somme toute bien différente de celle qu'annonçaient, jadis, les propagandistes du socialisme. Il n'y a rien de bien révolutionnaire, en effet, à attendre en recevant et en rendant des visites le moment où l'on sera appelé par M. Lebrun, comme jadis Waldeck-Rousseau, Ribot, Poincaré, attendaient d'être appelés par les anciens hôtes de l'Élysée. A coup sûr, Guesde rêvait d'une autre mise en scène pour la conquête du pouvoir, et aussi M. Blum lui-même, quand il parlait des vacances de la légalité. Selon les apparences, la transmission des pouvoirs des radicaux aux socialistes va se faire tout uniment, comme elle s'est faite en Angleterre des conservateurs aux travaillistes, et il ne saurait en être autrement, car le parti socialiste, loin d'avoir à lui seul la majorité à la Chambre, n'a même pas la majorité dans la majorité et doit compter à sa gauche avec les communistes et à sa droite avec les radicaux, sans parler du Sénat, où on ne l'aime guère.

J'indiquais tout à l'heure, en passant, combien vague est le programme du Front populaire, on aurait tort de croire que partout il ait servi de base aux désistements. Chez les radicaux, il y a bien 35 députés qui, combattus par les socialistes et les communistes, ont été élus contre eux ou sans eux. Il faudra compter avec la tendance qu'ils représentent. Sans doute, le parti radical a-t-il accordé sa participation au cabinet Blum, mais, tout d'abord, on peut se demander si tous les radicaux sollicités d'accepter un portefeuille manifesteront le même empressement. De plus, M. Daladier lui-même a spécifié que le programme du Front populaire constitue un maximum pour les radicaux, alors qu'il est de toute évidence que l'extrême gauche exigera bien davantage. D'ici un an, nous pourrions voir quelques petits fossés se creuser entre la place de Valois et

la rue Victor-Massé, d'autant que le parti radical n'a pas de raison particulière d'illuminer après une consultation électorale où il perd le tiers de ses élus et qu'il n'est pas disposé à suivre partout où l'on voudra le mener, au Mur des Fédérés, par exemple.

Les communistes, cela crève les yeux, seront pour les socialistes des alliés au moins aussi désagréables que les socialistes le furent pour les radicaux, en 1924 et en 1932. On connaît leur tactique, pittoresquement résumée jadis par M. Tréint : « Il faut tantôt se rapprocher et tantôt s'éloigner des socialistes, comme la main se rapproche et s'éloigne de la volaille pour la plumer. » Les socialistes ont déjà perdu quelques plumes à ce jeu : les voici, par exemple, quasi-éliminés de la Seine, et fortement entamés dans plusieurs départements du Nord et du littoral méditerranéen. M. Léon Blum sait bien que cela n'est pas fini, et je doute qu'il envisage avec satisfaction le plan des communistes tendant à créer dans chaque commune un comité de vigilance, car il connaît fort bien l'histoire de l'établissement des Soviets en Russie.

En dehors des trois partis politiques dont l'accord est nécessaire pour que dure le cabinet socialiste, il y a une puissance extérieure au Parlement dont l'action se fait déjà sentir, c'est la Confédération Générale des Travailleurs. La C. G. T., sollicitée de participer au gouvernement, a refusé de prendre les portefeuilles offerts, mais, si les syndicats écartent les responsabilités, qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ils renoncent à l'influence! Déjà M. Léon Jouhaux, que l'on pouvait croire mieux informé par la collaboration qu'il a apportée depuis de longues années, dans d'innombrables comités et commissions, à tous les gouvernements français, sans en excepter les plus bourgeois, déjà M. Jouhaux a donné son point de vue sur la politique financière et économique qui s'impose, de l'avis de la C. G. T., au futur gouvernement. Toute l'imagination des syndicats ne va pas plus loin que le système de crédit appliqué en Allemagne par le Dr Schacht, et le mécanisme de traites d'avances et d'escompte décrit par M. Jouhaux se résume, qu'il le veuille ou non, en deux articles : inflation monétaire immédiate, dévaluation à bref délai. La Bourse et les épargnants, qui avaient mis la plus visible complaisance à se

laisser rassurer par le discours de M. Léon Blum au Conseil National socialiste, n'ont, malgré toute leur bonne volonté, pas pu faire autrement que de réagir : en trois jours, les rentes ont perdu deux points et la Banque de France cinq cents. L'été s'annonce fertile en émotions pour les petits porteurs de valeurs mobilières, si M. Jouhaux souffle le froid quand M. Blum souffle le chaud, mais la spéculation qui est seule bien placée pour profiter des dents de scie de la cote, n'y perdra évidemment pas.

***

Au moment où nous écrivons, nous ne savons pas grand chose de la composition du futur gouvernement et nous ignorons tout de son programme immédiat. Essayons cependant quelques conjectures.

Nous avons montré les divergences profondes de tendances qui séparent les partis constituant le Front populaire. Le parti socialiste se trouvera placé au point de vue parlementaire entre le soutien des communistes, qui se montreront plus exigeants qu'on ne croit, et la participation des radicaux, qui sera moins unanime et plus réticente qu'on ne l'imagine. Si M. Herriot refuse définitivement d'aller au Quai d'Orsay, il est à craindre que l'aile gauche du groupe radical ne soit représentée à peu près seule dans le Cabinet, or, l'autorité personnelle de la plupart des membres de cette tendance est assez faible. Comme, de son côté, le parti socialiste unifié est d'une extrême pauvreté en hommes, M. Léon Blum risque de réunir autour de lui une équipe où son propre prestige intellectuel ne fera que souligner la médiocrité de certains de ses collaborateurs. Or, pour réussir dans une tâche aussi difficile que celle où il va s'engager, il faut qu'aucune erreur ne vienne ajouter des difficultés supplémentaires aux difficultés inhérentes à la situation.

J'ai déjà indiqué les forces extérieures au Parlement avec lesquelles le futur gouvernement devra compter, précisons les dangers possibles de leur action. On raconte que les communistes auraient songé à s'emparer seuls du pouvoir dès le 4 mai, ce n'est peut-être qu'un faux bruit, mais, ce qui est

certain, c'est qu'ils sont hantés par l'idée d'un « ministère des masses » et qu'ils préparent la création de comités locaux un peu partout. Quel rôle doivent jouer dans leur pensée de tels comités, sinon le rôle que jouèrent les sections et les clubs du temps de la Convention? « Délivrez-moi de mes alliés » a dû soupirer déjà plus d'une fois M. Léon Blum! Quant à la C. G. T. elle est moins violente, mais non pas plus discrète; n'a-t-elle pas marqué déjà son intention d'avoir dans chacun des ministères qui l'intéressent une section, un détachement d'observateurs? On voit par là combien la notion traditionnelle du régime parlementaire et de la souveraineté des assemblées issues du suffrage universel est en péril et l'on songe avec quelque inquiétude que M. Léon Blum ne manquera pas de conseillers!

Les écoutera-t-il, tous ces contrôleurs et censeurs, tous ces militants politiciens ou syndicalistes dont la dévorante activité verbale est aux antipodes mêmes de l'action gouvernementale? L'homme nouveau que le futur Président du Conseil a senti, il l'a déclaré, se réveiller en lui sera-t-il un homme d'autorité, « une sorte de roi », selon la définition qu'il donnait jadis dans la *Revue de Paris* d'un Président du Conseil idéal? Ou bien présidera-t-il dans une France inquiète, en face d'une Europe menaçante, à des controverses stériles et à d'interminables conciliabules que nulle décision ne suivra? Nous l'ignorons. Il est des hommes que l'exercice du pouvoir révèle tardivement à eux-mêmes et au pays, Clemenceau fut du nombre, il est vrai que Clemenceau était politiquement aussi libre que possible, tandis que M. Léon Blum est entravé des mille liens de son parti. Derrière lui, il a des hommes à qui l'on a répété et qui ont cru que le problème financier serait résolu quand on aurait réglé leur compte aux « 200 familles ». Les mêmes imprimeurs, les mêmes camelots qui tiraient et vendaient la liste des parlementaires francs-maçons diffusent aujourd'hui ce nouveau Gotha doré de la haute finance! Qu'il s'agisse de loges ou de conseils d'administration, ces listes présentent d'ailleurs la même fantaisie! Quoi qu'il en soit, nombreux sont les militants d'extrême gauche qui attendent la solution de la crise d'une vigoureuse opération de reprise menée par l'État contre une petite minorité de possédants, et les com-

munistes, tout en préparant leur prélèvement global sur les fortunes, escomptent qu'une taxe exceptionnelle de crise permettra de faire démarrer à nouveau notre économie. Nous en reparlerons, mais que de moins-values et de déceptions en perspective! Dans le domaine de la politique intérieure, on nous annonce de vastes mutations au sein du haut personnel administratif : là encore, même si l'on abaisse enfin l'âge de la retraite, il ne pourra s'agir que de gestes symboliques. Les préfets qu'on ne changera pas tous évidemment, serviront le nouveau gouvernement comme ils ont servi les précédents : la plupart avec un zèle maladroit, quelques-uns avec une perfide habileté, en songeant au lendemain. Somme toute, M. Léon Blum risque d'être pris dans une fâcheuse alternative; ou bien il satisfera l'aile gauche du front populaire, et ce sera le désordre financier et la ruine de l'autorité de l'État, ou bien il gouvernera selon la tradition républicaine et il sera débordé par ses partisans déçus. Entre ces deux écueils s'ouvre peut-être un passage, mais point facile à trouver, on nous le concédera.

Envisage-t-on la politique étrangère? Là aussi les difficultés seront malaisées à esquiver. On ne nous a pas encore dit qui ira au Quai d'Orsay, et il est fort possible que ce soit finalement M. Léon Blum en personne. Il lui appartiendra d'expliquer aux puissances étrangères qu'il ne convient aucunement de prendre au sérieux les injures que le journal du parti socialiste unifié n'a pas cessé, même depuis les élections, de prodiguer aux chanceliers d'Allemagne et d'Autriche, au Duce italien, comme, d'une manière générale, à tous les gouvernements non marxistes qui sont, nul ne l'ignore, assez nombreux en Europe. Ce sont là de minces détails, il faut l'avouer, mais on doit également reconnaître que l'attitude prise jusqu'ici à l'égard de plusieurs pays par le parti socialiste et dictée uniquement par ses antipathies et ses sympathies de politique intérieure, lui a fait commettre dans le passé bien des erreurs de prévision et de jugement : désormais la récidive serait plus grave.

*
* *

Nous avons tracé sommairement un tableau de la situation politique à l'aube de la XVIe législature et, s'il est sombre,

nous ne croyons pas que l'on puisse nous reprocher de l'avoir volontairement poussé au noir. Les perspectives de succès de l'expérience d'extrême gauche nous semblent limitées, mais il faut que l'expérience se fasse, puisqu'elle correspond à la volonté du pays, clairement, rudement exprimée. Il est juste, d'ailleurs, d'ajouter que si un autre gouvernement était parlementairement possible, ses chances seraient bien précaires aussi, quelle que fût sa tendance, car, après avoir reporté les difficultés tant d'années durant, il va falloir tout régler à la fois. Le plus grave, c'est que, dans l'hypothèse de l'échec et de la chute du cabinet socialiste, nul ne voit pour l'instant quelle majorité de rechange pourrait se constituer. Certains prophétisent des troubles à propos de cette crise, ils voient un coup de force communiste et la rue livrée aux factions. Nous ne les suivrons pas si loin, mais l'hypothèse d'une dissolution, à laquelle nous n'avons jamais voulu croire sous la dernière législature, risque de devenir actuelle l'an prochain ou dans deux ans. En raison de cette éventualité, le vote d'une réforme électorale organisant la représentation proportionnelle dans le cadre du département et de la région n'aurait rien pour nous surprendre, surtout si certains champions de l'arrondissement mettent cette fois-ci, comme on l'annonce, leur habileté tactique au service de la proportionnelle.

FRANÇOIS LEUWEN

C'EST AINSI QUE CELA COMMENÇA[1]

II

A BELGRADE AU PRINTEMPS 1914

Belgrade a bien changé depuis 1903. La ville s'est agrandie, le vieux konak a disparu sous la pioche des démolisseurs, et on ne trouve plus trace de la sanglante nuit de juin. Sur la grande place, la Terazije, s'étale maintenant le grand café *Moskva*. Les arbres des promenades ont poussé et on construit un édifice pour le Parlement devenu plus important depuis l'annexion des nouvelles provinces. Les petites maisons basses aux toits de tuiles n'ont pas encore complètement disparu, mais elles voisinent avec de hauts immeubles semblables à ceux des autres grandes villes.

Des officiers élégants, la main sur le pommeau du sabre, font résonner le pavé sous leurs bottes vernies. Ce sont les vainqueurs de Kumanovo, d'Andrinople, de Bitolje et de Brenalgica. En un mois, ils ont conquis la vieille Serbie, une partie de la Macédoine, traversé l'Albanie et atteint les bords de l'Adriatique. Vainqueurs des Turcs, des Bulgares; vaincus seulement par l'opposition de la Ballplatz de Vienne qui les a séparés de la mer bleue par un mur de notes et de paperasses.

De toutes les provinces de l'Autriche arrivent des Slaves qui veulent voir le vieux roi Pierre. Des étudiants, des avocats, des

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai.

professeurs venus de Bohême, des paysans en vestes de peau de mouton, venus de Syrmie et de Bosnie. La cause de l'indépendance slave occupe tous les esprits. Le soir, tout ce monde se rassemble sur la vieille forteresse qui domine le confluent de la Save et du Danube et dirige ses regards vers la Hongrie où gémissent des frères encore sous le joug. Quand le soleil a disparu dans une splendeur de pourpre sans égale, quand, sur les courbes sinueuses des deux fleuves, pâlit son reflet et que les guérites de pierre de l'ancienne forteresse turque se détachent sur les murs en ruines, quand la vaste plaine s'enfonce dans l'ombre, alors les lumières s'allument à Semlin, le vent apporte des lambeaux de musique tzigane et les feux rougeoient sur la fameuse tour, symbole de la domination millénaire de la Couronne de Saint-Étienne.

Ni les paysans de Syrmie ou du Banat, ni ceux de Bosnie et d'Herzégovine, ni les officiers victorieux, ni les blessés de guerre qui se traînent sur des béquilles, ne peuvent comprendre que la frontière coupe en deux cette vaste plaine, qu'elle soit marquée par ce fleuve dont les deux rives sont semblables. Cela semble tellement illogique qu'on ne peut envisager que deux solutions contradictoires : ou Belgrade et son hinterland deviendront un faubourg de Semlin, ou Semlin et ses environs deviendront un faubourg de Belgrade. Pour ceux qui contemplent la Hongrie du haut de la forteresse serbe, il n'y a qu'une solution possible...

Le petit café de Belgrade *Au Poisson rouge* est assez peu fréquenté vers midi. Quelques jeunes gens, semblables à ceux qu'on rencontre dans tous les cafés du monde, en sont les clients les plus assidus; de jeunes flâneurs qui ne semblent avoir aucune occupation bien définie, font tinter la monnaie dans leur poche mais payent rarement leurs additions. Aujourd'hui, ils sont groupés autour de deux joueurs de ping-pong qui se renvoient avec adresse la petite balle blanche. Un peu à l'écart, un jeune homme regarde dans le miroir terni sa figure empreinte d'une naïve suffisance et sa tête frisée. Il se désintéresse des joueurs, de même que le serveur aux vêtements graisseux qui, adossé au buffet, secoue une serviette déchirée pour chasser les mouches attirées par le sucrier.

Une petite balle blanche roulant à ses pieds tire le rêveur de ses pensées. Il donne une tape sur l'épaule du joueur qui se baisse. Celui-ci relève la tête d'un air interrogateur : son camarade tire de sa poche une carte postale et la pose sur la table :

— Regarde ça, Printsip!

Le joueur fronce les sourcils, se penche, parcourt rapidement la découpure de journal collée sur la carte et veut retourner à sa partie, mais il se heurte au garçon de service qui s'approche en ricanant d'un air sournois.

— Une nouvelle intéressante? — dit-il en fourrant sa serviette sous son bras. — Qui peut avoir découpé cela dans un journal croate? Il n'y a pas de signature, on a seulement écrit « Zdravo! » (Salut!)

Printsip veut passer outre, mais le garçon ne le lâche pas.

— Quand on se fait adresser son courrier *Au Poisson rouge* comme Tchabrinovitch, voilà ce qui arrive. Les cartes ouvertes sont lues par tout le monde et un entrefilet de journal comme celui-là, on le remarque! Moi qui croyais Tchabrinovitch disposé au mariage, qui le voyais déjà courtisant quelque veuve grassouillette et bien riche. Jamais je n'aurais supposé que notre Nedjelko fût intéressé par la politique.

Tchabrinovitch sourit avec suffisance. Au fond il n'est pas fâché qu'on s'occupe de lui et de sa correspondance, mais Printsip est d'autant plus agacé que le garçon s'adresse maintenant aux clients qui se rapprochent.

— Très intéressante cette nouvelle qu'on envoie à Tchabrinovitch. Voyez plutôt : « L'héritier du trône d'Autriche dirigera les manœuvres en Bosnie au mois de juin. » Très intéressant vraiment. Qu'en penses-tu, Gavrilo?

Printsip hausse les épaules :

— Je me moque de l'archiduc François-Ferdinand, et quant aux manœuvres de Bosnie, en quoi veux-tu qu'elles m'intéressent?

Gjoka, le garçon de service se rapproche de Printsip :

— Cela ne t'intéresse pas, vraiment? Pourtant si l'Archiduc descend vers nous, pas besoin de monter le chercher? — Il cligne de l'œil d'un air entendu. — On joue mieux sur un terrain de foot-ball dont on a l'habitude que sur un terrain étranger.

Printsip fait mine de ne pas entendre et lance la petite balle.

Gjoka se rabat sur Tchabrinovitch :

— Si j'avais des armes ou si je savais où m'en procurer, j'irais recevoir l'Archiduc à Serajevo, moi!

Printsip se retourne si brusquement qu'il manque sa balle :

— Vas-y donc, qui t'en empêche?

— Je viens de dire que je n'ai pas d'armes.

— Alors ferme ça!

— Merci. Tu es bien susceptible aujourd'hui. Et si l'Archiduc se met à la tête de toutes les troupes de Bosnie (et Dieu sait s'il y en a!), s'il traverse la Drina et marche sur Belgrade, que se passera-t-il?

— Alors tu seras le premier à prendre tes jambes à ton cou, ou le dernier à rester pour servir François-Ferdinand à genoux! — Il toise Gjoka avec mépris. — Peut-être te paiera-t-il nos dettes.

Gjoka hausse les épaules à son tour :

— Tu es trop intelligent pour moi, je ne comprends pas... Tout ce que je sais, c'est que le roi de Grèce était infiniment moins dangereux que l'Archiduc, on l'a supprimé quand même. La « Main Noire » a décidé sa mort et adieu le roi des Hellènes!

— Imbécile, — réplique Printsip ne dissimulant plus sa colère, — c'est le Comité bulgaro-macédonien qui avait tout préparé!

— A Belgrade, on dit que c'est la « Main Noire ».

— La « Main Noire », la « Main Noire »! — reprend Printsip exaspéré. — Lorsque quelqu'un est mordu par un moustique, c'est la « Main Noire » qui l'a piqué!

— Je répète ce qu'on m'a dit...

— Comme une vieille commère! Dis-nous donc plutôt combien la « Main Blanche » te paye pour espionner ici?

Le garçon ouvre de grands yeux et se frappe la poitrine :

— Moi? Je voudrais bien qu'elle me paye seulement ce que vous me devez!

Toute l'assistance rit car il faut se concilier ce Gjoka, sinon, fini le crédit et le ping-pong.

Mais cette conversation paraît déplaire à Tchabrinovitch, il prend son chapeau et règle sa consommation.

— Zdravo! Gavrilo. Il est l'heure de rentrer à l'imprimerie. Tu viendras m'y prendre.

***

Sous les arbres du Kalimegdan, la promenade tracée sur les remparts, Gavrilo Printsip l'étudiant et Tchabrinovitch le prote flânent tranquillement, s'effaçant avec respect lorsqu'ils croisent un officier.

— Nedjo, — dit Printsip en se laissant tomber sur un banc, — il faut te faire adresser ton courrier ailleurs.

— Tu crois vraiment que Gjoka est un espion?

— Aussi sûrement que je m'appelle Gavrilo.

— Mais pour le compte de qui?

— Ces gens-là mangent généralement à deux râteliers. Il travaille probablement pour les Allemands, pour la « Main Blanche » et par-dessus le marché pour la police de Belgrade.

Nejdo paraît incrédule :

— Mais il a dit cent fois qu'il voudrait tuer l'héritier d'Autriche.

— Il l'a trop dit et trop haut.

— Gavrilo, jamais je n'aurais soupçonné Gjoka!

— Cet homme-là est plus riche que tu ne penses et un cochon de son espèce n'est jamais trop gras!

Tchabrinovitch impressionné enlève son chapeau et essuie son front moite. Au bout d'un moment, il saisit Printsip par le bras :

— Et que dis-tu de cette carte postale?

— Montre-la.

Printsip lit la carte avec soin et la considère sous toutes ses faces :

— C'est assez malin. Elle n'a pas été mise à la poste à Serajevo et pourtant elle doit venir de Krujoc Serajevo, j'en donnerais ma tête à couper! L'adresse est écrite à la machine, naturellement.

— Crois-tu qu'elle soit envoyée par Illitch?

— C'est probable.

Printsip se retourne vers Tchabrinovitch.

— Et que penses-tu de l'affaire?

Le prote secoue pensivement la tête :

— François-Ferdinand?... Oui, en effet, ce n'est pas mal... Mais ça fera beaucoup de bruit...

— Et après?

— La Serbie vient de subir deux guerres et...

— Il n'en faut pas une troisième... Mais cette Autriche est si lamentable, elle ne remuera même pas le petit doigt!

— Peut-être vaudrait-il mieux Potiorek ou un de ces mamelucks de l'Empereur?

— Mais non, pas de ces bêtises qui ne riment à rien. Des généraux ils en ont à revendre là-bas, tandis qu'il n'y a qu'un François-Ferdinand.

— Ou bien pour leur faire peur, ce chien de Nastitch qui a vendu son cœur de Serbe à l'Autriche pour de l'argent.

Printsip fait un geste de dénégation :

— Non, non! C'est le tour de l'Archiduc héritier. C'est décidé.

Tchabrinovitch le regarde stupéfait :

— Tu le sais? Tu en es sûr?

— Je le sais. En janvier je devais aller à Lausanne ou à Toulouse, c'est là que toutes les décisions devaient être prises. Puis, au dernier moment, on ne m'a pas donné d'argent et on m'a dit qu'on me préviendrait quand le moment serait venu. Voici l'avertissement.

Tchabrinovitch tourne et retourne la carte entre ses doigts avec embarras :

— Et que faire maintenant?

— Écrire à Illitch à Serajevo et lui dire que nous sommes prêts si on nous donne des armes... Peut-être pourrait-il trouver là-bas quelques gars décidés et nous les adjoindre... Pourtant je n'ai pas grande confiance dans ces étudiants de Serajevo : des fanfarons, des fils de profiteurs ou de sénateurs. Parle-moi de ceux de Tusla! Ceux-là sont des hommes, ils marcheront tout de suite! Réflexion faite, je ne compte pas beaucoup sur Illitch. Le sort l'a désigné une fois et pourtant Potiorek qui dissout le Landtag quand il lui plaît, et fourre en prison tous ceux qui le gênent, est toujours là. Il sera plus sage, décidément, d'organiser tout cela entre nous. A Serajevo tout est pourri. Si nous arrivons à réunir quelques hommes

courageux, Nedjo, nous préparerons à François-Ferdinand une telle réception que jamais plus un Habsbourg n'osera montrer son nez en Bosnie!

***

Trois jours plus tard, quatre hommes arrivent devant une petite maison dans un faubourg de Belgrade. C'est le soir, on allume les réverbères. Tsiganovitch, un affilié de la « Main Noire », amène avec lui trois jeunes gens : Printsip, Tchabrinovitch et un étudiant de Tuzla, un beau garçon bronzé comme un tzigane, aux yeux noirs et brillants, nommé Trifko Grabèje.

Tsiganovitch les laisse dehors en les priant d'attendre, pendant qu'il va s'assurer que le commandant Tankositch est rentré : il revient au bout d'un moment et leur fait signe de le suivre.

Le commandant Tankositch est assis devant un petit bureau et, à l'entrée des jeunes gens, tourne l'abat-jour de sa lampe de façon à les éclairer tout en restant lui-même dans l'ombre. Derrière lui, sur un divan bas, on devine une silhouette massive dont la figure est invisible; seules apparaissent par moment, sous la lueur de la cigarette, une petite moustache noire et deux lèvres charnues. Le commandant Tankositch, la poitrine barrée de décorations, joue avec un coupe-papier forgé dans le percuteur d'un fusil turc.

Les trois jeunes gens se mettent au garde à vous comme des soldats et saluent gauchement. Le commandant désigne Printsip du bout de son coupe-papier :

— Où t'ai-je déjà vu?

— Au camp de Ptokuplje, mon commandant.

— Tu étais là-bas, toi aussi? Mais oui, je me souviens maintenant, je t'ai renvoyé dans tes foyers, n'est-ce pas?

— Oui, mon commandant.

— Pour quelle raison?

— Parce que... — Printsip articule les mots avec peine et fronce les sourcils. — Parce que je n'étais pas assez robuste.

— Inapte au service armé, oui, c'est bien ça. Le fusil était plus grand que toi. Quel âge avais-tu donc?

— Seize ans, mon commandant.

— Quant aux grenades, tu avais tout juste la force de les lancer de façon à nous faire plus de mal qu'aux Turcs. Enfin tu n'étais pas bon à grand'chose.

Printsip se mord les lèvres et, vexé, regarde ses pieds. Tchabrinovitch sourit et les deux autres, très embarrassés, n'osent regarder le commandant.

— Tu n'es pas content que je te rappelle cela? Tu n'as pas encore compris qu'on ne fait pas la guerre avec des enfants?

Printsip hausse les épaules.

— Tu n'es pas beaucoup plus vigoureux que tu ne l'étais à cette époque. Qui t'avait adressé à moi?

— Le commandant Vasitch.

— Et qui t'avait adressé au commandant Vasitch?

— Krujoc Serajevo, nº 217.

Une voix grave part de l'ombre :

— Serajevo 217. N'est-ce pas Gatchinovitch le poète?

— En effet.

— Tankositch, — continue la voix grave, — fais-moi penser à Gatchinovitch.

Tankositch prend note et se tourne vers les deux autres jeunes gens :

— Qui es-tu, toi?

— Trifko Grabèje, — répond l'étudiant en riant de toutes ses dents.

— Qui se porte garant pour toi?

— Printsip et Tchabrinovitch.

— Qu'est-ce qui t'amène à Belgrade? D'où viens-tu?

— De Tuzla, mon commandant. J'ai giflé le professeur d'histoire et on m'a renvoyé du lycée.

L'homme sur le divan rit bruyamment :

— Épatant! Dans quelle classe étais-tu?

— En cinquième année, — répond fièrement Grabèje, — c'était au début de la guerre des Balkans.

— Vous me plaisez, mes enfants, — reprend la voix dans l'ombre, en riant toujours. — Ne pouvant partir pour le front, vous avez rossé vos professeurs. Vous aviez un peu perdu la tête, hein?

Tchabrinovitch et Grabèje approuvent d'un signe et désignent Printsip :

— Lui aussi a giflé un professeur.

— Entends-tu, Tankositch? Rien que pour cela tu aurais dû le prendre dans le service armé!

Tankositch rit aussi, puis revient à Grabèje.

— Et toi, as-tu fait la guerre?

— Comme ambulancier à Belgrade, — répond le jeune homme, un peu déconcerté.

— Tu n'as donc pas appris à tirer?

— Ça ne fait rien, petit, — reprend l'homme dans l'ombre. — Moi non plus je n'ai pas pu faire la guerre, j'étais cloué par la fièvre de Malte à Berlin. Tout le monde ne peut pas aller au front. D'ailleurs les ambulanciers sont aussi utiles que les combattants. Des Turcs, on en trouve partout et aucun Serbe n'oublie Kossovo. Tu te rattraperas un jour ou l'autre.

Grabèje devient rouge de plaisir et s'incline vers le divan. Tankositch frappe sur la table avec son coupe-papier :

— Alors tu veux travailler avec nous?

— Oui, mon commandant.

— Bon, nous allons voir.

Tankositch se tourne vers Tchabrinovitch :

— C'est toi qui as reçu la carte?

— Est-ce Tchabrinovitch? — demande la voix dans l'ombre et sur la réponse affirmative elle reprend : « Tu es anarchiste? »

— Je l'étais... Maintenant, je suis nationaliste, Yougo-Slave!

Tankositch fixe le prote en silence un instant, puis il dit très vite :

— Tu n'es pas assez prudent. Fais attention, au café, par exemple. Tu comprends?

— Printsip m'a déjà mis en garde.

— Bien. Nous allons voir ce qu'on peut faire de vous. — Il fait signe à Tsiganovitch de s'approcher. — Tu vas te charger de ces jeunes gens et les dresser au maniement d'armes. C'est compris. Si l'on veut réussir, ce n'est pas en tirant comme ce pauvre Zerajitch cinq coups en l'air et le sixième dans sa propre tête!

Tsiganovitch se met au garde à vous :

— Entendu, mon commandant.

— Attention au lancement des bombes. Surtout ne pas les armer trop à l'avance ou tout est raté. S'habituer pour le pistolet à ne pas mettre en joue. Ne tolère pas qu'ils visent longtemps ou qu'ils essayent de faire des tours de force. Cela ne sert à rien, cela rend nerveux. C'est bien compris?

— Oui, mon commandant.

— Vous pouvez vous exercer au champ de tir de Topchider. Je vous ai fait réserver quelques heures dans l'après-midi. Mais agissez discrètement. N'attirez pas l'attention. Il faut éviter le moindre ennui, sinon Dieu sait ce qui nous tombera dessus!

— Oui, mon commandant, — répondent les jeunes gens.

— Vous pouvez disposer.

— Attendez, — dit l'homme sur le divan. — Vous ne me paraissez pas bien solides. Avez-vous de l'argent?

— Très peu, répond vite Tchabrinovitch.

— Mais si, cela peut nous suffire, — coupe Printsip gêné.

— Ce qui veut dire qu'un peu plus ne serait pas inutile; Voja, donne-leur un chèque. Tsiganovitch pourra le toucher pour eux et leur distribuer l'argent. C'est une petite avance. Ne la gaspillez pas, nourrissez-vous bien. Quand vous serez bien entraînés, on complétera la somme.

Tankositch signe un chèque et le secoue pour sécher l'encre :

— Et maintenant, que Dieu vous garde! Venez vous présenter lorsque vous serez prêts, mais prenez votre temps, rien ne presse; la Saint-Guy est encore loin.

Les quatre hommes saluent et se retirent sur la pointe des pieds. Dans la rue, Grabèje tire Printsip par la manche :

— Qui était le grand type sur le divan?

— Comment, tu ne l'as pas reconnu?

— Mais non.

— Voyons, il n'y a pas un enfant à Belgrade qui ne le connaisse, c'est Apis.

— Apis, qui est Apis?

— Apis, répond Printsip, c'est le cœur et la tête, l'âme et le souffle de tous nos rêves, de toutes nos ambitions.

Aussitôt que les jeunes gens ont quitté la pièce, Tankositch remet l'abat-jour d'aplomb et se tourne vers Apis :

— Tu m'a dit de te faire penser à Gatchinovitch...

Apis, qui est maintenant à la tête du bureau de renseignements au grand quartier général, feuillette un calepin :

— Voyons... Gatchinovitch... Genève... Ah! Nous y voilà... Fréquente à Genève les anarchistes et communistes russes... Un certain Léon Trotsky, surveillé par le gouvernement du Tzar, a même écrit une préface pour un de ses livres... Ah! Ah! L'attaché d'ambassade ici ne doit pas voir d'un très bon œil ces relations entre nos compatriotes et les terroristes de son pays. Les Russes sont très susceptibles sur ce sujet. Tu l'as vu toi-même, Voja, quand, dans le « Piémont », tu as protesté contre l'extradition d'anarchistes russes.

Tankositch frappe du poing sur la table.

— Au diable l'attaché russe! Tout cela ne le regarde pas!

— C'est vrai; mais nous avons besoin du colonel Artamanoff et ce serait maladroit de la mécontenter. Ce Tchabrinovitch que nous venons de voir a été anarchiste aussi, mais il paraît s'être assagi... Enfin nous verrons.

Tankositch, très ému, se lève et, s'asseyant à côté d'Apis le secoue par le bras.

— Dis-moi, mais dis-moi donc, que va-t-il sortir de tout ceci?

Apis reste impassible :

— On peut réussir... On peut échouer...

— Mais ce sont des enfants, Apis, des gosses malingres. J'ai été effrayé en les voyant!

— Plus ils sont jeunes, plus ils prennent les choses à cœur. Chez des gamins comme ceux-là, l'héroïsme est en raison inverse de la largeur du thorax.

Tankositch qui est mince et fluet devient rouge.

— Si c'était vrai, Apis, toi avec ta large poitrine tu serais le plus grand des lâches!

Apis rit :

— Pas mal, Voja, pas mal! Le sort ne me range-t-il pas jusqu'à présent au rang des incapables? Pendant que vous poursuiviez de votre haine Alexandre et Draga, j'étais étendu évanoui dans un escalier avec trois balles dans la poitrine. Pendant que vous marchiez sur Salonique et vers l'Adriatique, j'étais sur un lit d'hôpital à Berlin, tout juste bon à lire les communiqués et à écrire des articles sur nos victoires. Il me reste l'espoir de prendre part à la troisième représentation.

— Crois-tu que nous risquions la guerre, Apis?

— Croire, c'est ignorer.

— Mais maintenant, après toutes les pertes que nous avons subies. Tu sais bien d'ailleurs que nous ne sommes pas prêts!

— La guerre se fait avec des hommes, non avec des machines... Rappelle-toi où nous en étions il y a dix-huit mois... Le monde entier nous considérait comme des vaincus. A Berlin, à Vienne, tout le monde croyait à la victoire des Jeunes Turcs, puis à celle des Bulgares. Nous sommes venus à bout des uns et des autres.

— Mais, Apis, si la Russie nous laisse en plan?

— On abandonne les poltrons, on aide ceux qui croient en leur force. Approche-toi d'un cheval pour la première fois, s'il te sent craintif, il te lancera une ruade. Crois-tu que cette misérable Albanie qu'ils ont mise entre nous et la mer puisse tenir? Tu sais bien que non!

— Et si la « Main Blanche[1] » a des soupçons?

— La « Main Blanche »? Ses affiliés tiennent leurs assises à la *Ville de Paris* et ne pensent qu'à se partager les sinécures dans les provinces récemment conquises. S'il n'avait tenu qu'à eux, il n'y aurait pas eu de guerre avec la Turquie. Quant à l'Autriche!... J'étais en mai 1913 à Berlin quand les journaux étaient pleins du suicide du colonel Redl. Si tu avais vu cette émotion! Les gens commençaient à se rendre compte de ce qu'est réellement l'Autriche! Et encore ne se doutaient-ils pas de tout ce que Redl a révélé. Que la guerre éclate aujourd'hui ou demain, la Russie connaît tous les plans de l'Autriche. Il paraît que l'Archiduc héritier était tellement furieux qu'il voulait envoyer au diable tout l'état-major autrichien, Conrad von Hœtzendorf en tête, seulement il n'a trouvé personne de mieux pour prendre sa place. François-Ferdinand est bien le seul qui croit encore à la grandeur de cet empire pourri.

Apis s'interrompt et allume une cigarette :

— Hier au soir j'étais à Kolarac quand passèrent un étudiant et un boutiquier. L'étudiant me désigne du doigt en disant : « Voilà le Comité Exécutif du Royaume de Serbie!... » Apis se lève, pose sa main sur l'épaule de Tankositch et dit

1. Association ennemie de la Main Noire et dévouée à l'Autriche.

en souriant : « Vois-tu frère, le Comité Exécutif du Royaume de Serbie a décidé la mort de l'Archiduc héritier. Et tu sais, Voja, lorsque j'ai décidé quelque chose, je l'exécute envers et contre tout. »

***

Trois mois plus tard, Apis, en compagnie d'un homme dont les vêtements civils ne parviennent pas à dissimuler l'allure militaire, attend le commandant Tankositch chez lui. On est au début du mois de juin. L'homme en civil se lève et ferme les fenêtres par où montent le bruit lointain de la rue et le parfum du jasmin.

— C'est plus prudent, on n'est jamais à l'abri des indiscrets... — Puis se rasseyant sur le divan : « Colonel Dragoutin, nous avons abandonné notre résolution première, nous n'attendrons plus, coûte que coûte, l'année 1917. C'est décidé, qu'en dites-vous? »

— Merci, colonel Artamanoff, — répond Apis en s'inclinant, — nous savons bien que s'il fallait attendre d'être absolument prêt pour faire la guerre, on ne la ferait jamais. Non pas que je croie à la possibilité d'un conflit, mais, comme soldat, je ne veux pas marcher de l'avant sans m'être assuré un soutien. Tant mieux si on nous laisse jusqu'en 1917. Pour ma part je n'ai jamais douté de la Russie. Qui connaît votre pays aura toujours foi en sa puissance.

L'attaché militaire russe, colonel Artamanoff, lève la main :

— Attention! Il faudra que les choses marchent autrement qu'à Agram : si tout n'est pas mieux organisé, il est préférable de s'abstenir. Sinon vous vous mettrez une fois de plus dans votre tort et sans profit.

Apis devient très rouge :

— Toute cette jeunesse d'Agram était déchaînée, mon colonel, il n'y avait plus moyen de la tenir! La situation était la même que chez nous en 1903. Il était arrivé à Belgrade des gens de Nisch, de Pirot et d'ailleurs décidés à exécuter sur la personne du Roi, le jugement de la nation, seulement c'étaient des officiers, ils étaient disciplinés. Tandis qu'à Agram, à Serajevo, à Mostar nous travaillons avec des étudiants, quelquefois même avec des garçons encore au lycée.

Et cette jeunesse ne se laisse pas mener facilement. Enfin pour cette malheureuse affaire d'Agram[1], il y a eu fausse manœuvre, parce que François-Ferdinand a changé son programme au dernier moment; au lieu d'aller au théâtre, il s'est rendu à une réception au Cercle militaire... J'ai bien un agent de renseignements là-bas, un certain Malobabitch, mais ce n'est pas facile de tout diriger d'ici.

— Malobabitch? n'était-il pas parmi les inculpés de ce procès de haute trahison intenté au parti Serbo-Croate à Agram en 1909?

— Oui c'est lui. D'ailleurs nos meilleures recrues étaient parmi les accusés. Ici en Serbie, nous ne sommes pas assez conscients de ce que nos frères d'au delà la Save et la Drina attendent de nous. Nous ne savons pas à quel point ils sont prêts à tous les sacrifices. Que les Autrichiens mobilisent, il y aura une révolution!

— Je suis surpris que l'Archiduc héritier ne renonce pas à son voyage après cet attentat d'Agram. Nos informations seraient donc exactes? François-Ferdinand aurait l'intention d'envahir la Bosnie?

— Pour nous couvrir nous avons décidé d'exécuter des manœuvres le long de la Drina.

— Je crois que le moment est propice à nos projets.

Apis se dresse brusquement :

— Jamais, jamais, l'état d'esprit là-bas ne sera aussi favorable! Jamais le peuple en Bosnie ne sera plus porté vers nous. Jamais la colère, la haine, le mépris pour Vienne n'atteindra ce paroxysme. Toutes les humiliations infligées aux Slaves du Sud ont amené la tension à son point extrême. Et pour comble, au moment même où nous nous préparons à célébrer pour la première fois depuis des siècles, la fête de la Saint-Guy, à Kossovo, sur l'Amselfeld délivré, ce Habsbourg vient nous provoquer en obligeant nos frères asservis à le recevoir avec tous les honneurs!... Tous les Slaves de l'Empire autrichien célébreront aussi la Saint-Guy par la fête des Sokols à Brunn. Si la guerre éclatait, des régiments entiers passeraient de notre côté. C'est en ce jour de la Saint-Guy que notre sort et celui de tous les Slaves doit se décider pour les cinq siècles à venir!

1. Complot anti-autrichien organisé à Agram en 1909.

Le colonel Artamanoff garde un instant le silence puis demande :

— Et votre Roi?

Apis hausse les épaules avec colère :

— Il faudra qu'il abdique! Il nous avait donné sa parole d'honneur à nous, ses officiers, de nous protéger contre les voleurs de l'administration civile en Vieille Serbie et en Macédoine. Ces brigands vont amener, par leurs rapines, une émigration générale des Macédoniens vers l'Amérique, aussi importante que celle des Ruthènes de Galicie. Pachitch[1] veut garder l'assiette au beurre pour ses protégés. Puisque le Roi n'est pas assez fort pour lui tenir tête, qu'il s'en aille!

— Et le Prince héritier?

— Il voit d'un assez mauvais œil la « Main Noire » et tout ce qui s'y rapporte depuis que nous lui avons fait comprendre que nous ne tenions pas à ce qu'il en prenne la direction. Voyez-vous, colonel, l'histoire est faite par des hommes et, s'il faut songer à ménager l'un et l'autre, à avoir des égards, on n'a plus les coudées franches quand vient le moment d'agir. Le Prince soupçonne-t-il nos projets? Je ne sais... Il cache très bien son jeu. Ce n'est pas un cerveau fêlé comme son frère Georges qui a exaspéré l'Angleterre avec ses bavardages imprudents. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il s'est entretenu avec nos trois Bosniaques sur le champ de tir de Topchider.

L'arrivée de Tankositch interrompt la conversation :

— Ils sont là, — dit-il en montrant la porte, — ils attendent.

— Leur as-tu donné des permis pour la « Voie souterraine », — demande Apis, — avec le nom de toutes les stations? Le passage de la frontière est-il bien préparé? Ont-ils le mot de passe? Rien n'est oublié?

— Tout est prêt. Pour plus de sécurité, je téléphonerai demain, au moment de leur départ, à Schabatz.

Le colonel Artamanoff caresse sa moustache :

— Peut-on voir ces jeunes gens?

Tankositch ouvre la porte, appelle, un bruit de pas résonne et les trois garçons accompagnés de Tsiganovitch font leur entrée, saluent et s'alignent contre le mur. Apis leur fait un signe de tête amical, tousse pour s'éclaircir la voix :

1. Premier ministre de Serbie.

— Tout est prêt, — dit-il, — vous pouvez vous mettre en route.

Printsip voudrait répondre, mais ses yeux se remplissent de larmes. Il avale sa salive, devient très rouge, et ne peut proférer le moindre son. Le colonel Artamanoff s'approche du groupe et considère attentivement les jeunes gens l'un après l'autre.

— Lequel de vous est le chef?

— Nous n'avons pas de chef, — répond vivement Tchabrinovitch, — nous sommes égaux, nous avons tous le même but, le bonheur et la liberté du peuple serbe.

— C'est absurde, — dit Artamanoff. — Lorsqu'on est plusieurs, il faut un chef responsable, sinon tout va mal.

Printsip approuve, il est bien de cet avis. Le Russe pose sa main sur son épaule.

— Veux-tu être le chef? Tu me parais le plus résolu des trois. Comment t'appelles-tu?

— Printsip.

— Printsip? Bizarre — le colonel fronce les sourcils et frappe légèrement dans ses mains — Printsip peut signifier « prince » et aussi « principe ». Que fait ton père?

— C'est un paysan, un pauvre paysan de Bosnie.

— Dieu sait d'où peut venir ce nom... Enfin... Alors tu te charges de l'argent? — Le colonel tire son portefeuille et sort quelques billets. — De la prudence, ne gaspillez pas et surtout gardez-vous des femmes et de l'alcool!

Printsip essaie de sourire :

— Tout cela n'existe pas pour nous, mon colonel.

— Très bien. Mais il était de mon devoir de vous mettre en garde. Et maintenant que Dieu vous protège, songez à la noble tâche qui vous est confiée, songez que vous allez venger votre patrie des affronts qu'on lui fait subir depuis des siècles.

Les trois jeunes gens s'inclinent. Leurs dents claquent, leurs genoux tremblent, Grabèje essaye d'esquisser un sourire, mais en vain. Tchabrinovitch tire nerveusement sa petite moustache, seul Printsip arrive à articuler un « merci » d'une voix étranglée.

Apis fait signe à Tsiganovitch.

— Dans une heure amène-les à la réunion.

Une grande pièce entièrement tendue de noir. Sur une table également recouverte d'un drap noir : deux cierges allumés, un crucifix entre un poignard et un pistolet. Devant : une tête de mort. A côté du pistolet, un flacon. Derrière la table, trois hommes masqués enveloppés de longs manteaux noirs.

Apis, qui est au milieu, soulève son masque :

— Pouh, qu'il fait chaud! Si nos garçons n'arrivent pas bientôt, je vais étouffer.

— Ce n'est pas une tenue d'été, — dit Tankositch en riant, — mais un costume de bain et un masque ne feraient pas bon effet.

— A-t-on pensé au cyanure?

Tankositch montre le flacon derrière le pistolet.

— Le voilà. Je vais sonner. Peut-être sont-ils déjà là et Tsiganovitch n'ose pas frapper.

Pendant que Apis remet son masque et arrange son manteau, Tankositch agite une cloche. On frappe aussitôt à la porte :

— Entrez! — dit Apis en se redressant.

Tsiganovitch introduit les trois jeunes gens, puis disparaît.

Le silence n'est troublé que par la respiration haletante des trois conjurés dont la figure blême se détache sur les tentures noires. Voici donc cette fameuse chambre secrète à laquelle Gatchinovitch faisait de mystérieuses allusions. C'est le cœur ténébreux de la grande société secrète « L'Union ou la Mort. »

L'homme masqué qui préside se lève. Deux mains puissantes sortant du manteau noir se posent sur la tête de mort et la bouche aux grosses lèvres que l'on voit sous le masque s'entr'ouvre :

— Gavrilo Printsip?

— Présent.

— Nedjelko Tchabrinovitch?

— Présent.

— Trifko Grabèje?

— Présent.

Maintenant l'homme de gauche se lève à son tour :

— Êtes-vous prêts?

La réponse vient assourdie :

— Nous sommes prêts.

L'homme de droite se dresse :

— Résolus à prêter serment?

— Résolus à prêter serment!

Le président frappe trois fois sur la table et les trois masques déclament ensemble d'une même voix :

— Répétez après nous ce serment qui vous engage, jurez avec la ferme volonté d'y rester fidèles dans les plus grands dangers, dans les plus grands tourments.

Les trois garçons attendent, blancs comme cire, le regard fixe et les doigts crispés. Ils frissonnent en répétant les paroles terribles.

— Nous jurons par la sainte Croix et la Liberté sacrée...

Comme un écho, la réponse vient assourdie :

— Nous jurons par la sainte Croix et la Liberté sacrée...

— Par le soleil qui nous éclaire, par la terre qui nous nourrit...

— Par le soleil qui nous éclaire, par la terre qui nous nourrit...

— Par Dieu tout-puissant qui est au ciel...

Les voix s'affermissent :

— Par Dieu tout-puissant qui est au ciel. .

— Par le sang de nos ancêtres...

» Sur notre honneur... Sur notre vie... Aussi vrai que nous sommes des Serbes et des hommes...

» Que depuis cette heure jusqu'à l'heure de notre mort...

Les trois masques élèvent la voix et scandent les mots, suivis par les jeunes conjurés :

— Nous serons fidèles aux lois de l'Association, prêts à tous les sacrifices, prêts à souffrir et à mourir pour elle.

Le silence retombe pendant que les trois masques se rasseyent. Deux étroites mains blanches saisissent le flacon, en retirent trois capsules et les déposent devant le président. Celui-ci se relève :

— Qu'a fait Zerajitch lorsqu'il a manqué le mameluck de l'Empereur?

— Il s'est donné la mort avec sa dernière balle, — répond Printsip d'une voix ferme.

— Et pourquoi?

— Parce que les morts sont muets.

— Et quel sera votre devoir lorsque le jour de la Saint-Guy, vous aurez abattu le tyran?

— De nous donner nous-mêmes la mort et de périr pour la Liberté sacrée!

— Bien... — Apis leur remet les capsules. — Prenez le poison. C'est du cyanure, vous ne souffrirez pas.

— Nous ne craignons pas la souffrance, — dit Printsip avec violence, — les uns meurent abandonnés sur le champ de bataille, les autres supportent des maux plus grands encore pour la patrie.

— Il faut tout prévoir. Si on vous empêchait d'absorber le poison?

— Nous saurons nous taire, — dit Printsip, avec fierté.

Tchabrinovitch s'appuie contre le mur, il a peur de s'évanouir. Grabèje embarrassé ricane et secoue la tête.

— C'est bien. Vous êtes des Serbes et des hommes. Vous ne céderez pas à la violence. J'ai confiance en votre parole. Les Serbes ne mentent pas!

Les deux autres masques se lèvent et disent ensemble :

— La patrie vous gardera une éternelle reconnaissance. Partout où il y aura des Serbes, votre nom sera prononcé le jour de la Saint-Guy en même temps que celui d'Obilitch qui a tué jadis le Sultan.

Printsip ferme les yeux et relève un visage pâle. L'extase détend ses traits.

— Et maintenant, allez, partez, notre bénédiction vous suit!

III

LA VOIE SOUTERRAINE

Quelques jours plus tard, trois jeunes gens traversaient la grande place de Schabatz et se dirigeaient vers un café où des officiers et des civils étaient absorbés dans une partie de cartes. Un soldat les conduisait. Il s'approcha des joueurs, dit quelques mots à voix basse à un commandant. Celui-ci, abandonnant le jeu en hâte, s'avança vers les nouveaux venus.

Printsip passant à Grabèje un carton qui l'embarrassait,

demanda à l'officier si c'était au commandant Popovitch qu'il avait l'honneur de parler et lui remit une carte de visite.

— Nous sommes les trois hommes de bonne volonté qui viennent de Belgrade et se rendent en Bosnie.

Le commandant parcourut la carte et, dévisageant les jeunes gens :

— Vous voulez prendre le passage souterrain? — dit-il.

— Oui.

— Ici? Vous voulez aller à Klenak?

— Non. Klenak est trop dangereux. Nous serions arrêtés par les douaniers. Nous apportons des fleurs pour la réception de l'Archiduc. A Belgrade on nous a conseillé de traverser la Drina à Losnica.

— En effet. On m'a prévenu par téléphone. Accompagnez-moi au bureau militaire de la gare, on vous donnera une lettre pour le commandant de frontière à Losnica.

Le commandant marche à grands pas, précédant les trois jeunes gens. Tout à coup il s'arrête et mesure Printsip d'un regard pénétrant :

— Vous savez vous servir de ces fleurs?

Printsip sourit :

— Nous avons passé trois mois à l'école d'horticulture de Topchider.

— Avez-vous assez d'argent?

Avant que Printsip ait eu le temps de répondre, Tchabrinovitch est aux côtés de l'officier :

— Très peu, mon commandant. C'est bien juste.

— Bon. Je puis vous délivrer des permis de circulation pour le chemin de fer de l'État et des billets à demi-tarif pour le chemin de fer d'intérêt local. On vous procurera une feuille de route vous donnant comme attachés au service des douanes. Mais attention! Sous un tunnel on ferme les fenêtres. Dans notre passage souterrain on ferme la bouche, compris?

— Mais oui, — réplique Printsip avec impatience. — Qui ne sait tenir sa langue n'a qu'à rester chez lui!

Le commandant sourit aux manières autoritaires de Printsip; ce garçon lui plaît et il s'excuse.

— Si j'insiste c'est que je viens de recevoir de Belgrade

l'ordre d'arrêter trois jeunes gens dont le signalement se rapporte diablement au vôtre!

Printsip tressaille et dans son émoi prend le bras du commandant :

— Et vous allez obéir?

— Ah! Ah! vous avez peur? — s'esclaffe l'officier. — Après tout la ressemblance ne me paraît pas parfaite... Mais ouvrez l'œil, car d'autres pourraient ne pas être du même avis et les postes de frontière ont probablement tous votre signalement.

Tchabrinovitch et Grabèje baissent le nez. Ils sont effrayés de rencontrer des difficultés dès le début du voyage. C'est ce diable de Gjoka qui les a dénoncés ou encore Tsiganovitch que Printsip soupçonne d'être un espion à la solde de la « Main Blanche ». Enfin, il est trop tard pour reculer. Tant pis! Le pire qui puisse arriver, c'est d'être renvoyé à Belgrade sous bonne escorte.

Le commandant les conduit à une petite maison basse crépie à la chaux. Les armoiries de l'État, au-dessus de la porte, indiquent un bureau administratif. La sentinelle présente les armes. L'officier introduit les jeunes gens, écrit une lettre pour le commandant de frontière et leur remet des permis de chemin de fer.

— Maintenant, ne parlez à personne. Allez en face. Cette grande maison à deux étages est celle de Bozo Milanovitch, le chef de station du passage souterrain. Il vous attend et vous a préparé une chambre. Présentez-vous de ma part.

Printsip remercie et quitte le bureau avec ses camarades. Ils se sont à peine éloignés que le commandant rouvre la fenêtre et rappelle Gavrilo :

— Fais attention à tes fleurs; ton carton est mal ficelé, tu pourrais perdre une rose.

Le jeune homme serre la boîte sous son bras et rejoint les autres.

— Tout va comme sur des roulettes, — dit Tchabrinovitch en riant. — Si nous sommes malins nous réussirons à économiser quelques dinars.

— Sacré mendiant! — grogne Printsip.

Mais Tchabrinovitch proteste :

— Tu aimerais mieux faire des embarras et raconter par-

tout que le colonel russe nous a pourvus d'argent? Soyons économes et nous pourrons faire la fête à Serajevo quelques jours!

***

Le chef de la douane à la frontière de Losnica essaie en vain d'obtenir une communication téléphonique. Il a beau tourner la manivelle, on ne répond pas.

— Que diable se passe-t-il aujourd'hui, — grogne-t-il, s'adressant aux trois jeunes gens qui attendent. — Impossible de téléphoner! Mais je vous conseille vivement de ne pas vous éterniser ici. Nous avons reçu des ordres dangereux pour vous. Il vaudrait mieux que vous alliez attendre à Kolvijacha, c'est une station balnéaire, vous y passerez inaperçus, tandis qu'ici à la frontière!...

Printsip demande la permission de laisser là son carton qui est lourd.

— Que traînes-tu donc là?

— Quatre pistolets et six bombes!

— Diable, — dit le chef de la douane en riant, — un vrai feu d'artifice! Donne ta boîte, je vais la mettre en sûreté. Tu pourras la reprendre demain.

Les trois jeunes gens le quittent en le remerciant, ils sont heureux d'être débarrassés de ce colis compromettant, d'être libérés pendant quelques heures de ce cauchemar.

La ville d'eau étale ses coquettes maisons blanches dans le feuillage argenté, au bord des prairies verdoyantes. On entend les éclats de la musique militaire.

— Tout comme chez nous à Illidza, — soupire Tchabrinovitch, — flânons un peu et voyons comment sont les filles dans ce pays.

Il tortille sa petite moustache et ajuste le nœud de sa cravate rouge. Mais Printsip n'est pas d'humeur à faire le badaud ni à flirter. D'ailleurs il n'a pas acheté comme Tchabrinovitch un complet neuf et se sent mal à l'aise au milieu de cette foule élégante. Et puis sait-on jamais si cette beauté à qui Tchabrinovitch lance des œillades n'est pas la fille d'un

mouchard!... Il avise un petit café modeste et y entraîne ses compagnons.

— Je n'aime pas ce bruit et cette agitation.

Tchabrinovitch croise les jambes, remonte son pantalon afin de dégager ses chaussettes neuves « dernier modèle de Paris ».

— Amusant de voyager par la « Voie souterraine ». Très chic!

Mais voici trois employés des douanes qui arrivent devant le petit café. Ils ont couru si vite que leurs vêtements sont trempés de sueur.

— Attention, — dit Printsip à ses camarades, — ne regardez pas de leur côté.

Mais les autres ont déjà aperçu les trois jeunes gens.

— Hé là-bas! Êtes-vous les trois Bosniaques?

— Nous ne sommes pas Bosniaques, — répond Gavrilo, — nous sommes des étudiants de Belgrade.

— Voilà un garçon prudent, — répond un des douaniers en riant. — Mais tu n'as pas à te méfier de moi. Vous êtes bien les trois hommes de bonne volonté qui voulez passer de l'autre côté?

— De l'autre côté, que veux-tu dire?

— Allons, allons, mon petit, inutile de ruser avec moi. C'est le capitaine Prvanovitch qui nous envoie. Nous venons vous dire qu'on recherche actuellement trois Bosniaques, donc passer la frontière à trois serait dangereux. Le chef ne peut en laisser traverser que deux. L'autre restera ici et vous rejoindra par Zvornik. Voici une lettre pour les autorités là-bas.

Après un court conciliabule ils décident de laisser Tchabrinovitch qui demande à voyager seul.

— Voilà le cyanure, — dit-il. — Il faut aussi vous charger des armes.

— Échangez vos papiers, — reprend un des douaniers, et désignant Grabèje : — Tiens, avec celui-là qui te ressemble, comme ça, si on vous prend, ça embrouillera tout.

Le conseil est suivi. Tchabrinovitch, enchanté, met son chapeau sur l'oreille et mordille un brin d'herbe.

— Bon voyage! — dit-il avec bonne humeur. — Rendez-vous à Tuzla.

— Ne fais pas la bombe, — lui recommande Printsip. — Sois exact. Au revoir, rendez-vous au cinéma de Tuzla.

Puis se tournant vers les douaniers :

— Et nous? Que devons-nous faire?

— Le capitaine Prvanovitch veut que vous nous suiviez à Loznica. On vous couchera à la caserne, afin d'être sûr que vous ne commettrez pas d'imprudences.

***

Printsip et Grabèje en compagnie du chef du service des douanes Jakov Grbitch, vêtu en paysan, attendent sur l'île Isakovitch au milieu de la Drina. Les nombreux bras du fleuve sont ombragés par des saules et des aulnes qui étendent leurs branches sur l'eau bouillonnante. A l'horizon, le soleil se couche au milieu de nuages couleur de soufre sur lesquels se profile la tour du minaret de Janja. Sur la galerie, tel un matelot dans une hune, un petit homme lève les bras au ciel.

— C'est déjà l'époque de la Tchindjidja, — dit Grabèje, — le muezzin annonce la troisième prière. Faut-il que le premier être que l'on aperçoive en mettant le pied sur le sol de la patrie soit un chien de Turc!

— Il parle ainsi parce qu'il est fils de pope, — dit Printsip au douanier. — Pour ma part, je préfère encore les Turcs aux Catholiques romains. Les uns se raréfient peu à peu, les autres sont prolifiques comme des rats!

Deux paysans se faufilent entre les branches des arbres et saluent le douanier. Printsip va vers les nouveaux arrivants qui regardent avec défiance les vêtements de citadins des deux étudiants.

— Nous sommes des hommes de bonne volonté, envoyés par Bozo Milanovitch de Schabatz; nous faisons partie de la ligue « l'Union ou la Mort ».

— Vous voulez passer la frontière?

— Nous sommes Bosniaques, nous avons le droit de traverser le fleuve. Notre mère et tous nos parents sont là-bas. Il faut nous conduire chez l'instituteur Velko de Priboj qui nous mènera à Tuzla.

— Si vous avez assez d'argent nous pouvons vous transporter en voiture par des chemins détournés.

— Nous avons bien de l'argent, — répond Printsip, — mais nous emportons avec nous quelque chose qu'on ne doit pas découvrir. Une voiture risque d'attirer l'attention, mieux vaut aller à pied.

— A votre aise. Venez.

Une barque est dissimulée dans les saules. Le chef douanier serre la main de Printsip et de Grabèje.

— Donnez les armes à ces hommes, — dit-il, — on les remarquera moins que vous. — Et se tournant vers les paysans : Gardez le secret, surtout; vous en répondez sur votre tête! Et maintenant en route et que Dieu vous garde!

La barque est saisie par le courant et dérive. Le soleil est couché, les reflets jaunes ont disparu du ciel, l'eau laiteuse devient noire. Malgré un vent violent, de larges gouttes se mettent à tomber.

— Bon cela, — dit un grand paysan qui a pris les rames, — les gendarmes vont rester chez eux, nous passerons plus facilement.

Les minces vêtements des deux garçons sont vite transpercés. Ils rentrent la tête dans les épaules et frissonnent comme de jeunes chiens. Enfin l'avant du bateau frotte contre du sable. Les guides sautent à terre et vont voir si on peut avancer sans risque pendant que Printsip et Grabèje se dissimulent.

— La route est libre, dépêchez-vous. Mais attention, nous allons passer devant, il est plus prudent que vous ne vous accrochiez pas trop à nous. Tâchez de ne pas nous perdre, nous nous arrêterons de temps en temps et nous sifflerons doucement.

Printsip s'agenouille dans l'obscurité et pose sa main religieusement sur le sol en sanglotant :

— Oh Bosnie, Bosnie! Larme de mes yeux!

Il rejoint Grabèje et tous deux avancent péniblement. Il fait noir comme dans un four, et ils se heurtent à des pierres, trébuchent sur des racines. Leurs guides, contrebandiers de profession, marchent vite, habitués à ces chemins. Une forêt les absorbe dans une obscurité encore plus dense. Des arbres leur barrent le passage. Affolés, ils supplient les paysans de

ne pas marcher si vite, de ne pas les abandonner. L'angoisse leur serre la gorge, les buissons déchirent leurs vêtements, les aspergent d'eau. Grabèje est à bout de forces, il tombe constamment, il est hors d'haleine, son cœur bat comme un marteau dans sa poitrine. Il voudrait se coucher n'importe où et dormir. Pour comble de malheur, les contrebandiers s'aperçoivent qu'ils ont fait fausse route. Ils ont pourtant parcouru ce sentier bien souvent par des nuits encore plus noires, mais ce soir, la pluie l'a dérobé sous leurs pas, l'a noyé et confondu dans les mille ruisselets qui emportent le sol.

Il faut revenir en arrière sur des rochers glissants... Des arbres, toujours des arbres! Dans la nuit hostile il en surgit toujours d'autres, et des branches, des racines, des averses, et le grondement du vent.

Enfin une pâle clarté. C'est la lisière de la forêt. Les masses d'ombre sont plus grises. Devant eux il doit y avoir un champ. Un des paysans cherche à se reconnaître.

— L'étable à moutons doit être en face.

Quelques pas encore pour traverser une prairie marécageuse et ils se trouvent devant une hutte noire.

— Nous voici arrivés, nous resterons ici jusqu'au crépuscule.

Printsip et Grabèje se glissent sous une porte basse. Le vent les suit et éteint l'allumette qu'ils frottent. La pluie tambourine sur le toit. Les garçons se laissent tomber épuisés sur le sol. Leurs dents claquent, ils sont trempés jusqu'aux os. Un des contrebandiers leur parle dans la nuit.

— Dormez, les gars, nous aurons encore du chemin à faire demain. Un de nous va faire le guet.

— Sommes-nous loin de la frontière? — demande Grabèje.

— Pas assez pour respirer librement, — dit l'un des paysans.

— Pas assez pour parler tout haut, — reprend l'autre.

— Dors-tu, Gavrilo? — demande Grabèje, au bout d'un moment.

— Non.

— Toi non plus tu ne peux pas dormir? — reprend-il. Dans le silence on entend la respiration des contrebandiers.

— Non.

— As-tu froid toi aussi?

— Je suis mouillé, mais je n'ai pas froid. Maintenant tais-toi.

Sous le toit en auvent de la hutte, les contrebandiers fument, assis devant la porte.

— La pluie ne cesse pas, — dit l'un d'eux. — Ces gars ont dormi toute la journée, il est temps de les réveiller et de partir.

— Comprends-tu, — reprend l'autre, — qu'on ait choisi des gamins comme ceux-là? Ils crient en dormant et claquent des dents!

— Ils n'ont pas l'air bons à grand'chose, mais ils l'ont voulu... Je vais les réveiller.

Il se glisse dans la hutte et secoue Printsip. Celui-ci le frappe du poing.

— Non! Non! — crie-t-il, — ce n'est pas moi! Ce n'est pas moi! Je veux embrasser encore une fois ma mère!

Il se réveille, se frotte les yeux et tout honteux, cherche son pistolet.

— Allons, Grabèje, il est temps.

Il pénètre assez de lumière par la porte ouverte pour qu'on distingue les armes dans la paille.

— Voulez-vous porter notre paquet comme hier? — demande Printsip.

— Non. Portez-le vous-même. Ici personne ne nous connaît, nous risquons, si nous tombons sur les gendarmes, d'être fouillés tout comme vous. Accrochez les armes à vos bretelles ou à votre ceinture.

Ils repartent dans la nuit et la tempête; cette fois à travers champs et taillis. Vers minuit une violente odeur d'étable et de fumier annonce une métairie. Les contrebandiers entrent dans la maison, laissant leurs deux compagnons dehors sous la pluie. Ceux-ci, inquiets, se dissimulent en entendant un bruit de pas, mais c'est un de leurs guides qui les cherche.

— Entrez, ici il n'y a que de braves gens.

Sous le porche de la métairie, les contrebandiers sont attablés avec un vieillard et servis par deux femmes aux pieds nus qui leur apportent du café. A l'aspect des deux garçons trempés et couverts de boue, tous se mettent à rire :

— On dirait qu'on vient de les pêcher dans la Drina! Asseyez-vous là, petits poissons du lac glacé, et séchez-vous.

Les femmes joignent les mains et les regardent avec pitié, le paysan fronce les sourcils et s'écarte d'eux avec méfiance. Printsip lui demande s'il est fermier et s'il peut les conduire à Priboj, chez l'instituteur. Mais le vieux secoue la tête :

— Cela m'est impossible!

— Il le faut, — insiste Printsip. — C'est un ordre de la Ligue et tu dois obéir.

— Je te répète que c'est impossible. Tue-moi si je mens! Je viens de louer un Turc pour m'aider à travailler dans les champs de maïs.

Printsip ne répond pas, mais dégrafant sa ceinture il pose les pistolets et les bombes sur la table.

Le paysan tressaille, épouvanté.

— Les gens curieux meurent jeunes, — dit-il en regardant les deux femmes. — Celles-ci terrorisées s'enfuient sur la pointe des pieds.

Les contrebandiers ne disent mot; mais lorsque le vieux veut encore protester, l'un d'eux cligne de l'œil d'un air entendu et le fermier baisse la tête, garde le silence.

— As-tu quelques chiffons? — demande Printsip, et désignant les pistolets : « Il faut que j'enveloppe cela, sinon la rouille va tout abîmer... » Puis, avisant quelques sacs d'avoine pendus au mur : « Vends-les-moi, petit père, ils me seront très utiles. »

— Pour que les gendarmes les découvrent entre vos mains et me tombent dessus? Non merci!... Ce sont les mauvais esprits de la nuit qui vous envoient!

Il va chercher quelques loques, du pain et du lard et pousse le tout de mauvaise grâce vers Printsip. Celui-ci se lève et décroche les sacs, tandis que Grabèje dénoue le coin de son mouchoir et fait rouler quelques pièces d'argent sur la table.

— Tous les sacs se ressemblent, — déclare Printsip. Puis mordant dans le pain : « Ce n'est qu'en mangeant qu'on s'aperçoit qu'on a très faim. »

— Je ne connais pas cet instituteur de Priboj, — reprend le vieux.

— Qu'importe! Tu connais le chemin du village.

Le fermier n'ose plus répliquer. Tous s'asseyent près du feu et somnolent. La fille de la maison traverse de temps à autre la pièce et sourit à Grabèje, mais celui-ci est bien trop fatigué pour penser à la galanterie.

A l'aube, le vieux donne en soupirant le signal du départ. Il ne pleut plus, mais le guide est hanté par la terreur des gendarmes, ce qui donne lieu à de fausses alertes. Tous se cachent, écoutent tremblants, repartent, pleins d'angoisse au moindre bruit. Enfin, du haut d'une colline ils aperçoivent un village niché dans le vallon.

— Voilà Priboj, — dit le fermier.

Printsip et Grabèje, harassés, se laissent tomber dans le fossé :

— Va trouver l'instituteur et demande-lui de venir à notre rencontre. Il ne faut pas que nous entrions dans le village. Dis-lui que nous sommes envoyés par la Ligue, il saura ce qu'il doit faire.

Le vieux marmonne entre ses dents, mais décampe. Un contrebandier reste aux aguets sur la route tandis que Printsip et Grabèje se cachent derrière un buisson et s'endorment immédiatement. Un bruit de sabots ferrés les tire de leur torpeur. Deux cavaliers les attendent montés sur de petits chevaux dont le poil hirsute est tout crotté. L'un est un pope avec une grande barbe de patriarche; il les regarde avec méfiance, l'autre est l'instituteur. Le premier qui ne se soucie pas d'être mêlé à cette aventure les quitte en hâte, tandis que les deux jeunes gens s'approchent du second cavalier, le saluent et lui expliquent ce qu'ils attendent de lui.

— Donnez vite! — dit l'instituteur en fourrant prestement les armes dans les fontes de sa selle.

— Vous n'avez plus besoin de nous, remarquent les contrebandiers, nous pouvons partir.

Printsip leur serre la main :

— Voici la somme convenue. Vous avez fait une bonne action, nous vous devons beaucoup de reconnaissance.

— Passez par le bas du pays, — leur conseille l'instituteur, et s'adressant au vieux fermier : « Toi, remonte la colline. »

Pendant que tous s'égaillent dans des directions différentes, le cavalier se met en marche encadré par Printsip et son

camarade. Il ne sait trop que leur dire et les regarde à la dérobée avec embarras.

— Voulez-vous monter? — demande-t-il à Grabèje qui se traîne chancelant sur la route boueuse.

— Non, non, — répond Printsip pour son ami. — Nous nous ferions remarquer. Il faut qu'il ait le courage de tenir encore un peu.

Mais c'est jusqu'au soir qu'il faut marcher ainsi. Souvent le cavalier va de l'avant, scrute l'horizon, dressé sur ses étriers, et ne fait signe aux autres de le rejoindre qu'après s'être assuré qu'aucun bruit suspect ne se fait entendre. Il faut s'arrêter de temps à autre afin de laisser le pauvre Grabèje reprendre haleine, car il est à bout de forces. A la nuit tombante ils atteignent une ferme isolée.

— Nous allons entrer ici, — dit l'instituteur. — C'est la maison de mon compère Mitar Kerovitch. Ici vous trouverez des gens sûrs. Restez un instant derrière la clôture, je vais passer le premier.

Grabèje est couché dans le lit de Mitar Kerovitch, la fatigue lui a donné une crise de vomissements, mais maintenant il est calmé et dort profondément, la bouche ouverte. Printsip s'est assoupi lui aussi, affalé devant la table, la tête appuyée sur ses bras. Le vieux Kerovitch, assis sur le banc près du poêle, regarde l'instituteur qui marche de long en large avec agitation.

— Compère, encore un peu d'eau-de-vie, je suis encore tout tremblant. Ce n'est pas un voyage ordinaire que j'ai entrepris là! (Il avale d'un trait le verre que lui verse Kerovitch.) « Ah! ça va mieux! »

Les trois fils du paysan entrent l'un après l'autre, jettent un regard méfiant sur les dormeurs et chuchotent avec l'instituteur.

— Ce sont des amis à moi, des étudiants de Belgrade, qui veulent aller à Tuzla pour une affaire de très grande importance. Compère, encore une petite goutte!

— Je te croyais président de la ligue anti-alcoolique, — dit le vieux qui rit aux éclats avec ses fils tout en versant encore l'eau-de-vie. — Tu viens de siffler quatre verres coup sur coup!

— Compère, j'ai besoin de me donner du cœur au ventre! Je te dis que je suis en route pour quelque chose de pas ordinaire. — L'alcool lui monte à la tête et le rend bavard. — Vois, — dit-il en prenant un des sacs, quel drôle de bagage nous transportons... — Il sort une bombe. — Avec ce petit objet-là je me charge de vous envoyer tous en l'air!

Le vieux Kerovitch lui met sur la main l'épaule avec effroi :

— Et c'est là ce que tu apportes dans ma maison, frère?

L'instituteur ricane :

— N'aie pas peur, ça n'éclate pas tout seul. Il faut d'abord dévisser quelque chose là, puis allumer la mèche...

— Laisse, maître d'école, — dit un des fils qui a servi dans un régiment bosniaque. — Tu n'y connais rien et tu finiras par nous faire tous sauter.

Le vieux très effrayé gagne la porte :

— Moi, j'aime mieux m'en aller d'ici, je ne veux pas être mêlé à ces choses-là.

— Reste donc, — dit l'instituteur qui fait l'important, — tiens, ce n'est pas fini. Vois ceci.

Il sort les pistolets. Le vieux père et les fils les soupèsent, font le simulacre de viser et ne les posent qu'en apprenant qu'ils sont chargés. L'instituteur aligne toutes les bombes sur la table comme des bouteilles de bière. Les yeux des paysans brillent, l'instinct de rapine d'un peuple belliqueux reparaît en eux et ils regardent avec envie et admiration les jeunes gens endormis.

Printsip sent peut-être les regards peser sur lui, car il sort de sa torpeur, frotte ses yeux, bâille et cherche le sac à ses côtés. Il s'avance d'un pas hésitant vers les quatre hommes groupés autour des armes :

— Pouvez-vous me procurer une voiture pour Tuzla?

— Qui paiera? — demande Kerovitch.

L'instituteur promet de régler toutes les dépenses.

— Et tout cela est à toi? — C'est vrai, demande le vieux à Printsip qui rentre les pistolets dans les sacs. Alors tu dois savoir t'en servir.

L'instituteur ne peut plus tenir sa langue :

— C'est un cadeau que la Serbie envoie à l'héritier du trône d'Autriche qui doit venir à Serajevo.

Printsip lève lentement la tête et regarde les paysans qui sont muets d'épouvante. Personne n'ose parler et on entend les ronflements de Grabèje et le murmure de la fontaine devant la maison.

— Compère, tu vas déchaîner le malheur sur ma maison, — dit enfin le vieux Kerovitch d'une voix étranglée, — que le diable t'emporte, toi et ceux que tu nous amènes!

— Allons, frère, n'as-tu pas honte de parler ainsi, quand ces jeunes gens sont prêts à sacrifier leur vie pour notre liberté à tous. Notre patrie endure les souffrances du Christ sur la croix, et tu ne tendrais même pas la main pour secourir ceux qui veulent la délivrer?

— Maudit fou! — réplique le vieillard, — et si nous sommes découverts?

— C'est impossible. Ces braves ont du poison sur eux. Ils l'avaleront quand ils auront fait feu de leurs pistolets, lancé leurs bombes et ils emporteront leur secret dans la tombe!

Vers minuit, Nedjo Kerovitch éveille Printsip et Grabèje, les emmène dans sa charrette. Mais hélas, le trajet ne s'effectue pas sans incidents et sans fatigue. Pour éviter la caserne de gendarmerie d'un des bourgs qui sont sur la route, les deux jeunes gens doivent quitter leurs guides et faire un détour à pied, toujours chargés de leurs armes. Épuisés de fatigue, ils tremblent au moindre bruit, s'effrayent devant les ombres. Les chiens qui aboient à leur passage leur font perdre la tête et, pour comble d'infortune, Printsip tombe dans un ruisseau. Pourtant, il ne perd pas courage et tout glacé et frissonnant il trouve encore la force de remonter le moral de Grabèje qui, découragé, veut tout planter là et rentrer chez lui!

Enfin, le passage dangereux est franchi, ils rejoigent la charrette et peuvent achever le trajet, dissimulés dans la paille qui les réchauffe : à l'aube, Printsip frappe sur l'épaule de Nedjo :

— Nous devons approcher de Tuzla. Laisse-nous descendre. Va porter le paquet à Jovanovitch et dis-lui que nous te suivons de près.

Quand Printsip et Grabèje entrent au cercle serbe de Tuzla, Nedjo Kerovitch se dissimule derrière un journal qu'il lit avec

application, en suivant les lignes de son doigt rude. A l'arrivée des deux jeunes gens, il pose la feuille et prend une attitude embarrassée.

— As-tu remis le paquet à Jovanovitch? Qu'a-t-il dit? — demande Printsip.

— Il n'était pas content, pas content du tout; il ne voulait pas s'en charger, pour un peu il aurait appelé la police!

Printsip s'assoit en face du paysan :

— Oui, on connaît ça. Beaucoup de beaux discours, mais quand il s'agit d'en arriver aux actes, on se dérobe. Mille paroles pour la moitié d'une action! Il ne l'emportera pas en paradis, sois tranquille. Va me chercher ce marchand, je vais lui parler.

Au bout d'un quart d'heure Jovanovitch entre au cercle. Il est mis à la dernière mode, sa barbe est parfumée, il tient dans sa main aux ongles polis, une paire de gants beurre frais. Son attitude est celle d'un commerçant qui reçoit des clients de marque. Il sait ce qui se fait! Il a été à Berlin et les films de cinéma lui ont appris les manières du grand monde.

— Voilà ceux qui vous ont envoyé le paquet, — dit le paysan.

Les deux jeunes gens s'inclinent, Grabèje est heureux d'être bien rasé et Printsip d'avoir un pantalon neuf devant cet homme si élégant. Mais l'affabilité de Jovanovitch s'est muée en froideur, presque en hostilité.

— Nous arrivons de Belgrade, — lui dit Printsip d'un ton bref. — Nous sommes passés par Schabatz et Bozo Milanovitch nous a donné votre adresse.

Jovanovitch jette des regards inquiets autour de lui. Il avise le paysan qui est resté là.

— Tu peux t'en aller maintenant, nous n'avons plus besoin de toi.

Il lui donne quelques couronnes, le charge de saluer de sa part l'instituteur de Priboj et attend en tambourinant avec impatience sur la table qu'il ait disparu.

— Venez avec moi, — dit-il aux deux jeunes gens, — dans le bureau à côté, nous serons plus tranquilles. Ici n'importe qui peut entrer.

Il les précède, ferme la porte avec soin, se laisse tomber dans

un fauteuil. Ses mains aux doigts jaunis par la nicotine se promènent avec agitation sur la table, prennent des papiers, puis les laissent retomber.

— A Schabatz, — dit-il, — on voit les choses sous un autre jour qu'ici.

— Mais nous voici avec nos armes à Tuzla, en route pour la réception de l'Archiduc héritier, — répond sèchement Printsip.

— La réception de l'Archiduc!... Jovanovitch pâlit, les yeux hors de la tête il s'écrie : « Mon Dieu! Mon Dieu! Je vous supplie, je vous conjure de me débarrasser de ces objets terribles! Je ne peux pas, je ne peux vraiment pas m'en charger. Je suis père de famille, je ne puis courir de tels risques! »

— Bon! — Printsip impatienté se lève. — Les étudiants de Tuzla sauront juger vos fanfaronnades comme nous? Viens Trifko, allons-nous-en.

Jovanovitch force Printsip à se rasseoir.

— Pas si vite, voyons, pas si vite! Un homme de mon âge ne peut avoir la témérité de la jeunesse. Donnez-moi le temps de réfléchir, que diable! Laissez-moi chercher un expédient!

Printsip s'incline avec politesse :

— Certainement, mais il faut se hâter!

Jovanovitch marche de long en large avec agitation et se tord les mains.

— Vous me menez à ma perte, je le sens, j'en suis sûr... Il s'arrête devant les deux jeunes gens et les dévisage rapidement : « Vous autres, vous ne risquez même pas la peine de mort. Vous êtes trop jeunes pour être exécutés, et s'il y avait une guerre, les Serbes viendraient vous délivrer!... »

— Nous portons du poison sur nous, — coupe vivement Printsip, — jamais nous ne serons pris vivants! Puis il ajoute, très calme devant l'agitation du marchand : « Voyons, monsieur Jovanovitch, nous allons tâcher de vous faciliter la besogne. Nous allons vous envoyer de Serajevo quelqu'un qui viendra prendre les armes. »

— Et comment aurai-je la certitude que la personne qui viendra est réellement votre envoyé? Que je n'ai pas affaire à un espion? Oui, comment en être sûr?

— Nous allons convenir d'un signe de reconnaissance.

Le regard effrayé de Jovanovitch fait le tour de la pièce et se pose sur une boîte de cigarettes.

— Bon! Dites à votre envoyé de me présenter une boîte de « Stephanie » ouverte.

Printsip va vers le malheureux Jovanovitch et le menace de son regard furieux :

— Ce n'est pas l'heure des badinages, entendez-vous? Nous ne sommes pas d'humeur à écouter vos balivernes, et ceux de Belgrade qui nous envoient n'aiment pas les mauvais plaisants! Comprenez-moi bien : « L'Union ou la Mort », cela peut signifier aussi la mort pour celui qui trahit la cause sacrée.

— Je ne plaisante pas, — reprend Jovanovitch tout tremblant, — je n'ai pas du tout envie de plaisanter! Pourquoi me menacer? Je connais mon devoir et ma proposition est sérieuse! Ne dit-on pas toujours que pour signe de reconnaissance il faut se servir d'objets courants qui n'attirent pas l'attention?

— A votre aise! — Printsip conserve son air menaçant. — Mais puisque vous avez tant le souci de votre famille, vous ferez bien de cesser de nous susciter des obstacles! Nous avons à Belgrade des hommes résolus qui ont à leur actif des exploits plus glorieux que celui de punir un traître! — Il prend son chapeau. — Nous vous enverrons notre émissaire sans tarder. Cachez ces objets et motus! Le silence est d'or, ne l'oubliez pas!

Il prend congé de l'homme épouvanté et ne peut s'empêcher de frissonner. La main qu'il serre est glacée!

BRUNO BREHM

(Traduit de l'allemand par G. GUILLEMOT-MAGITOT.)

(A suivre.)

CARACTÈRES ET CONFIDENCES

A Berlin, peu de temps après la guerre de 1914, Alfred Kerr, le critique dramatique du *Berliner Tageblatt*, commençait à peu près ainsi son discours au banquet du Pen Club : « J'ai vu ce matin, à la table du ministre de Prusse, Paul Valéry et Tristan Bernard. Ils ne cessèrent de tout le repas d'échanger les regards les plus doux. Alors, quand on a constaté que deux confrères de lettres pouvaient s'aimer à ce point, on se dit qu'aucun rapprochement international n'est impossible. »

***

L'homme de lettres est l'homme le plus sincère. Mais il est toujours en représentation, même dans les circonstances tragiques. Quand je vis, quelques heures après la mort de Marcel Proust, un de ses meilleurs amis, ce dimanche matin 19 novembre 1922 : « Je viens de le voir sur son lit, me dit-il. Je n'avais jamais vu un mort. J'avais refusé de voir ma grand'mère. On eût dit que je me réservais pour ce jour-là. »

***

Jouvet jouait le rôle d'un officier allemand dans *Siegfried*. De passage à Paris, le rédacteur d'un quotidien berlinois, ancien lieutenant de uhlans, qui avait obtenu un fauteuil de Giraudoux et le cherchait dans les coulisses pour l'en remer-

cier, se trouva tout à coup nez à nez avec le comédien qui se préparait à entrer en scène. Dans un réflexe, l'Allemand se dressa, talons joints et main au front.

***

Au temps de leur jeunesse, Daniel Halévy, Fernand Gregh et Marcel Proust écrivirent en collaboration un roman. Gregh figurait le poète, Proust la femme et Halévy le prêtre. Mais le roman tourne court un beau soir car la femme se déclara excédée de la sévérité du confesseur.

***

Un jour, le vieux Properce sortait d'une répétition générale à la Comédie-Française. Une pluie diluvienne se mit à tomber et il n'avait pas de parapluie. Il y avait quelques bonnes minutes qu'il était sous le péristyle de la Maison et qu'il se demandait si la pluie cesserait jamais, quand un autre poète, moins glorieux que lui et son cadet de peu, se précipita, un parapluie à la main : « Mon cher ami! je vous enlève. » Ils partent. Ils prennent la rue Saint-Honoré qui est fort longue. La pluie ne s'arrêtait pas, ni le poète non plus de parler. « Où allons-nous? demandait Properce. Il faudrait nous arrêter quelque part, nous sommes trempés. » Mais l'autre parlait d'autre chose. « C'est que je veux vous faire une surprise, mon cher ami. » Ce n'est peut-être pas un moment pour cela, pensait Properce. Après la rue Royale, l'avenue Matignon, la place Beauvau, ils étaient arrivés au square du Roule et il pleuvait toujours davantage. Properce commençait à en avoir assez. « Patience! Encore un instant, nous touchons à la surprise », suppliait le poète. Ils allaient atteindre l'avenue Friedland. « Eh bien, regardez cette maison, là, mon cher ami, et il désignait une chambre, un étage, d'un doigt lyrique. C'est là! C'est là que j'ai écrit mon plus beau poème! »

Vus de l'extérieur, ces traits peuvent paraître forcés et comiques. Cependant, quand on pénètre dans la sensibilité profonde des personnages, on doit bien comprendre qu'ils peuvent témoigner, comme c'est le cas ici, d'une foi infini-

ment respectable : une illusion généreuse est à la base de toute œuvre d'art. A quoi aboutit l'activité de l'homme de lettres qui par tant de points peut paraître oiseuse, vaine, ridicule, surtout lorsqu'il n'a pas écrit et n'écrira rien d'éternel? Elle aboutit, en fin de compte, à un acte de charité intellectuelle. Charité qui peut être ignorée de lui-même, mais qui est. Il veut donner. Il se donne, il donne et quand l'un d'entre eux par son labeur et son génie embellit un instant votre vie, il a ainsi racheté les travers, fussent-ils les plus étonnants, de tous les hommes de lettres du monde.

***

Ce qui est agréable et réconfortant pour un écrivain catholique, c'est qu'avec un peu de talent littéraire, il se donne l'air d'être soutenu par saint Augustin ou saint Thomas. « Mais vous, de votre côté, vous avez Descartes, disais-je à Julien Benda, vous n'avez pas à vous plaindre. — Ce n'est pas en citant Descartes, me répondit-il, qu'on donne confiance aux badauds. »

***

« Qu'avez-vous pensé de mon article sur l'abbé Bremond? me demandait un critique. Je vais redevenir catholique, car ses deux livres m'ont redonné une foi que les conversions récentes de certains littérateurs m'avaient ôtée. »

***

« Il est tellement mieux que ce qu'on l'on croit! » Et la phrase vaut pour B., pour P., pour tant d'autres. Afin de vous en persuader, on vous raconte le sujet d'une nouvelle tragique, pleine de dessous, difficile, vraiment originale. « Que ne l'a-t-il traité! demandez-vous alors. — Mais oui, c'est que je lui ai dit : faites-la. — Je n'ose pas, m'a-t-il répondu. »

***

« Avez-vous lu l'article de Léon sur Gide? » me demandait un ami du grand écrivain. Il ne l'avait jamais lu, et puis brusquement! « Ce que Daudet cherche, c'est sa justification personnelle. Il répond par avance au procès qu'on pourrait lui faire. Vous voyez bien, laisse-t-il entendre : l'art véritable n'a rien à faire avec la morale. »

***

Quand Péguy habitait la banlieue, il venait à Paris une fois par semaine pour corriger des épreuves et assurer je ne sais quelle besogne. Comme il ne pouvait rentrer la nuit à Orsay, André Spire mettait une chambre à sa disposition et lui demandait de partager son dîner. Un soir, Spire oublia que Péguy devait venir et ne laissa pas sa clé chez le concierge. Lorsqu'il rentra sur le tard, apprenant que Péguy avait frappé en vain, il expédia sur-le-champ un billet d'excuses à Orsay. Péguy n'y répondit jamais et se brouilla, en prétendant que Spire avait voulu humilier en lui le paysan. Sa brouille dura jusqu'en 1914 où il se décida à serrer la main de Spire, quelques jours avant la mobilisation, chez Daniel Halévy. Ce dernier, non plus, ne compte pas les mouvements d'humeur de Péguy. A cause de Péguy, il dut un jour se battre avec un partisan de *l'Action Française*. André Spire fut prié de charger les pistolets, en sa qualité de grand chasseur, et aussi parce que les royalistes ignoraient le maniement des armes.

***

Toute sa vie ce critique avait été bénisseur, par une pente naturelle autant que par une ambition d'ailleurs assez légitime et n'avait pas obtenu ce qu'il convoitait : le costume aux parements verts. A lire son fils, on pourrait se demander si, à son lit de mort, il ne lui aurait pas conseillé de faire le contraire de ce que, lui, avait toujours fait : mesurer l'éloge,

jamais le blâme. Qui sait! Son successeur souffre peut-être d'être méchant, mais il l'est à la perfection; et affectant de n'aimer rien, on suppose que c'est par désespoir ou soumission à une grandeur fatalement inhumaine. Il obtiendra le fauteuil, et le père sera vengé.

***

A Léon Bérard, Barrès avait demandé, avec Léon Blum, la croix pour Marcel Proust, la veille de la publication de *Sodome et Gomorrhe*, car après ce titre, me disait-il... mais sans l'avoir revu, quand un soir après dîner, le chauffeur de Proust se fit annoncer. Il devait remettre en mains propres une lettre des plus urgentes. Il faut, disait Proust en substance, que je vous voie immédiatement. C'est un cas très grave qui m'amène à vous demander si brutalement de venir... Prenez ma voiture. Je vous attends. « Je suis en pantoufles, si M. Proust est plus mal, c'est entendu, je viendrai, mais pas tout de suite, et s'il est très mal seulement », jeta Barrès au chauffeur, celui-là même qui devait, un dimanche de novembre, m'annoncer la mort de son maître, dans le parler des garages : « Monsieur a fini sa course. »

Mais Proust alors n'était pas si mal que cela puisqu'il arriva vers minuit boulevard Maillot. Il venait de se lever et il avait passé son habit. Il avait l'air d'un garçon d'honneur.

— Eh bien, mon ami, vous avez pu venir jusqu'ici, je vous croyais à l'article de la mort.

— Un événement très grave m'amène, répondit le romancier de Swann. Je me présente à l'Académie, du moins j'ai l'intention de me présenter, je voudrais connaître votre sentiment et pouvoir compter sur votre voix. J'ai Guiches. J'ai déjà, oui, la certitude que le duc de Guiches me donnera son appui.

Le duc de Guiches? Il n'était pourtant pas de l'Académie, mais il était duc, et, pour Marcel Proust, les Académiciens devaient s'incliner devant la volonté d'un duc.

***

Proust avait eu, ce soir-là, une mauvaise note de visite. Pierre Lasserre, qui eût mérité dix fois d'en être, commit une autre imprudence. Il ne dérangeait pas les Académiciens la nuit, mais il leur parlait de lui-même.

***

Un grand écrivain, un esprit des plus fins, homme spirituel dans les deux sens du mot puisqu'il était prêtre et qu'il avait un sens de l'humour incroyable, et qui n'était à peu près connu que de son ami Barrès, quand il se présenta, fut admis on ne peut plus facilement. Jamais les Académiciens n'avaient reçu un candidat aussi averti de leurs propres œuvres, et qui se fût à ce point gardé de tirer vanité de la sienne, qui était, à bien des égards, plus considérable.

***

Il faut s'attacher à ne pas prendre la chose avec trop de légèreté. « Nous allons partir pour un long voyage. Nous avons huit jours devant nous, dirent les Tharaud dans leurs visites, alors nous avons eu l'idée de nous présenter. » On fit voir à ces parfaits prosateurs que l'Académie avait plus de temps devant elle.

***

L'État venait de demander des comptes à l'Institut, et pour toute réponse, Farrère, reçu sous la Coupole, avait fait, d'une voix de tonnerre, un discours contre la République. « Après cela j'ai bien peur que nous n'en ayons plus pour longtemps, dit un des Quarante. — Eh, bien! nous serons les derniers académiciens », répliqua tel humble confrère, dans un sourire où il entrait, ma foi, assez de vanité.

***

Je ne suis pas de ceux qui protestent toujours quand un médiocre entre à l'Académie. Comme il a beaucoup à se faire pardonner et qu'il en prendra vite conscience, s'il a un peu de noblesse d'esprit, il sera parfois le défenseur le plus exigeant, et surtout le plus désintéressé, de la vraie littérature.

***

« Mon théâtre, que vous en dire? répondit l'adorable Giraudoux. Je mets dans mes pièces les personnages que j'aimerais rencontrer dans la vie. »

***

Ne nous fatigue pas avec tes succès qui font mal. Tu ne connais pas la terre, Attalus, et tu te crois aimé. Il ne faut pas non plus être oublié, dis-tu! Mais qui te conseille le silence? Qu'un bon ennemi plutôt, de temps à autre, vide à ton propos sa poche à fiel. S'il tardait, arrange-toi pour qu'il se hâte. Ainsi pourra-t-on te plaindre. Il aura accompli ce qui travaillait tant de tes confrères; ils seront apaisés et tu retrouveras leur visage fraternel.

***

« Qu'est-ce que vous êtes en train de faire? demandais-je à un jeune journaliste et romancier, de bonne verve et fort pauvre. — D'abord, il faut vivre, me répondit-il. Et puis, il faut se venger! »

***

« Barrès est le plus vrai poète, on le sent toujours entouré de quelque chose d'éternel, cette promesse que fait le temps futur à ceux qui ont persévéré... »

« Gide est un peu de lumière mobile, mais Barrès, c'est tout un ciel abaissé par ses nuages. »

En retenant ces fleurs de la déesse, je me sentais à jamais absous du péché d'indiscrétion.

***

Un amateur incontinent faisait des poèmes sur Schumann et Beethoven : « C'est de la musique sans portée », déclara Derème, après avoir parcouru le volume.

***

Coquelin disait un jour à Théodore de Banville : « Pourquoi nous laissez-vous toujours récolter des monologues d'une puérilité absurde? J'en attends de vous et de vos amis. » Banville s'en fut chez Mallarmé lui demander d'écrire pour Coquelin. Il en sortit *le Faune*, qui ahurit le comédien, et qu'il ne voulut pas apprendre. Dix ans après, Mallarmé devait en tirer l'*Après-Midi*.

***

Le premier jour où Paul Valéry prit séance à l'Académie, on lui fit voter (« A mains levées, mon cher ami, très drôle, comme des gosses ») un prix pour madame Juliette Adam. « Quelle coïncidence, me dit Valéry! Le premier argent que j'ai tiré du travail de mon esprit, c'est madame Adam qui me l'a donné pour *la méthode de Léonard*, que Léon Daudet avait apportée à la *Nouvelle Revue*. Et moi, mon premier geste académique devait être de lui rendre son argent. Une façon de parler, car nous lui accordions plus de cent francs! »

***

Tu vis, Thaliarque, une époque historique; vois ce monde qui naît et l'agonie de tes maîtres dont la sécheresse et la passivité engendrent ces troubles. Quitte ces puissants pétrifiés et pleins de suffisance, isolés de l'avenir et du présent même! Tu les protèges encore. A quoi bon! Pense qu'ils se croient supérieurs à toi, et qu'ils considèrent que ta culture, que ton esprit sont leur propriété, pouvoirs et défenses de

classe. La loi du nombre, c'est, dis-tu, pour ne pas te plier à elle que tu préfères leur dépendance. O cher ingénu! ô suspect! L'exquis, la qualité, les trouveras-tu longtemps à leur table ou dans leurs bureaux impersonnels? Tu aimes la liberté. Tu prétends que c'est un privilège des riches et que ce n'est pas trop de la payer d'un peu d'hypocrisie. Mais ils n'aiment la liberté que pour eux, non pour toi. La vanité qui t'empêche de te défendre contre leur exigence te retient seule de venir à nous. Crée pour les loisirs de tes frères, des histoires, des chants, des drames, des comédies.

Ainsi parle le jeune démon du nouveau monde à des artistes toujours à la merci. Le même jour les voit s'exalter à cet appel et ne pas s'y résigner. La plupart périront, les faibles, sous le vent orageux. Le génie de l'un décidera pour les autres.

***

Après une convalescence, je regagnais seul ma compagnie. J'attendis des heures, en gare de Creil, un train qui ne venait pas. Il faisait une telle chaleur et j'avais les pieds si lourds, que je m'endormis dans ma capote d'artilleur, la tête confortablement sur ma musette, dans la bousculade des soldats. Un coup de pied à la tête me réveilla à l'aube : vise le macchab! criait à un camarade un soldat qui me croyait mort. C'est qu'il ne restait plus un carreau à la gare; le mur contre lequel j'avais dormi était criblé d'éclats de bombes. Un des plus grands plaisirs de ma vie fut de passer après la guerre en gare de Creil, en trombe, dans une cabine du Nord-Express qui m'emmenait à Berlin.

***

« Je n'ai pas envie de commencer ce dernier chapitre, me disait un de mes fils : mon livre est si intéressant! Quand je l'aurai terminé, je serai trop triste. » « Je sais pourquoi les bébés pleurent, me confiait son cadet : ils tombent du ciel,

ils se font mal. » Ils me disaient cela le même jour, à neuf et sept ans, et je frémissais d'inquiétude et de plaisir qu'ils fussent déjà hommes de lettres.

***

Les parents se croient tout permis, à l'égard des enfants : ils se plaignent devant eux de la vie qu'ils ont manquée, puis, étalant en tout leur désarroi, demandent qu'on les respecte.

***

« L'Allemagne a la foi, la France a la loi, et elle y tient d'autant plus que c'est elle qui l'a faite », disait Monzie.

***

C'était l'hiver, mais le soleil brillait et la neige était fondue. « Regardez, fit Giraudoux, dans son bureau du quai d'Orsay. Il y a de la neige autour de la fenêtre de Poincaré! » Dans tout Paris, il n'en restait que là.

***

Histoire de Monzie qui venait d'être fait docteur *honoris causa* de l'Université de Padoue et qui rencontre à la Chambre Herriot récemment rentré d'Angleterre où il avait reçu la toge à Cambridge. Comme il faisait remarquer à Monzie que son diplôme à lui était supérieur : « Je sais, répliqua ce dernier en riant, monsieur le Président, je garde les distances. »

***

« La France, me disait le poète Fernand Gregh, la France fait du droit comme du diabète. »

***

« Quand le Roi sera revenu, que ferez-vous? demandait Thierry Maulnier à son maître Maurras. — Je le prierai, répondit Maurras, de me nommer juge. Et quand j'aurai assez jugé à Paris, je me contenterai d'une justice de paix aux Martigues. »

***

« Croyez-vous, voilà maintenant que je suis le descendant du Roi Soleil, j'ai les mêmes vues, les mêmes ambitions! — me disait M. Poincaré en me montrant son portrait, très germanisé, à côté de Louis XIV, qui lui était parvenu de Berlin, le matin même. — On assure là-bas que je suis l'incarnation de la France, ce qui me flatte infiniment. Mais les uns écrivent que je n'ai pas d'idées, et les autres accusent la France de prétendre à l'hégémonie par les idées. Expliquez-moi cela! Drôle d'impérialisme, en tout cas, puisque nous avons toujours accueilli la pensée allemande et voulu, à plusieurs reprises, la faire triompher chez nous. Il importe que nous n'allions pas en nous rétrécissant. De là à être impérialiste!... »

C'est ce même mercredi, le 16 décembre 1930, vers les 7 heures, rue Marbeau, que le Président Poincaré me dit : « L'Angleterre qui a attendu huit jours et qui a permis la guerre, qui aurait pu être évitée, l'Angleterre, cette fois, attendrait huit mois... » Devant mon visage étonné, il ajouta : « Quand je serai mort, vous pourrez le dire, pas avant. »

J'ai attendu plus de huit mois. L'entretien m'a laissé l'impression que M. Poincaré était beaucoup plus près de l'Allemagne que de l'Angleterre, et qu'il avait secrètement rêvé de conclure une alliance avec l'adversaire de sa vie. Il eût été peut-être le seul à pouvoir l'imposer à la France, et parce qu'en Allemagne il était craint et respecté.

***

« La poésie est ce que je mets au-dessus de tout », tranchait Philippe Berthelot chez les François Porché.

***

A des Hollandais qui l'interrogeaient après sa conférence sur l'état politique de la France et qui ne lui dissimulaient pas leurs craintes de nous voir tous bolchéviques, Edmond Jaloux répondit : « Il y a en France les communistes conservateurs, les socialistes conservateurs, les radicaux conservateurs, les modérés conservateurs. » C'est possible. C'est vrai. Mais cela ne rassure pas.

***

— Et après? C'est fini! La fosse commune!

— Merci, pas pour moi, — riposta Clemenceau. — Depuis que je suis à la Chambre, il y a cinquante ans que je la connais.

***

« Le communiste reconstruira tout, il sauvera l'Europe qui fait eau », me soufflait Barbusse, l'haleine tiède. Et il m'affirme d'une voix maigrichonne, mais avec le ton d'une sincérité indiscutable, que c'est par amour de la civilisation qu'il s'est fait partisan, après être né et après avoir longtemps vécu libéral. « Gardez-vous d'être un réformiste, ajoute-t-il, ne donnez pas dans la Société des Nations! Quant à l'alliance franco-allemande, elle retarderait l'expérience communiste et consoliderait l'esprit des fausses divinités. » Puis il me parle longuement de Jésus-Christ, en laissant percer comme un regret de n'être pas crucifié, ou seulement emprisonné. Physiquement, ce rôle lui irait à merveille. Ma révolution à moi préférerait des chefs d'aspect plus clair et plus sportifs. Ceci se passait à l'ambassade des Soviets le 24 juin 1927, devant d'admirables noisettes d'agneau orientales.

***

Marcel Proust voulait lire dans une revue une étude très complète de son œuvre. Après réflexion, il se dit que la meilleure façon de ne pas être trahi, c'était d'écrire l'article

lui-même. L'ayant fait, il demanda à un jeune ami de mettre au bas sa signature et de le porter où il fallait. « Vous n'avez pas vu l'essentiel, dit le directeur, après l'avoir examiné. Marcel Proust serait furieux de se voir si superficiellement traité; j'aime mieux vous rendre votre travail. »

***

Ses lettres ont une grâce, une audace de pensée et de style, une abondance extraordinaires. Il a le temps d'écrire; il est employé de l'État. Il tient registre des décès de la ville. Pendant l'épidémie de grippe espagnole qui suivit la guerre, ce poète a gagné une petite fortune en renseignant un entrepreneur de pompes funèbres qui lui donnait un pourcentage sur ses morts et, depuis, il n'a pas cessé de boire à leur santé. Qui est-ce? Mais il vous écrivait hier et vous en serez fier un jour.

***

Le fils de Giraudoux, Jean-Pierre, ayant fait à dix ans son premier roman, où il est question d'un marchand de journaux du boulevard Saint-Germain, du pape, et de quelques personnages plus épisodiques, résolut de se faire imprimer. Il alla porter avec sa mère son petit manuscrit à Émile-Paul. L'éditeur paternel le lui prit des mains en l'assurant que le comité de lecture l'examinerait avec beaucoup de sympathie. Un mois se passe, bientôt six. « Mais enfin, qu'est-ce que c'est qu'un comité de lecture? — C'est un homme de goût », répondit le père. Au bout d'un an, Jean-Pierre supplie sa mère d'aller aux nouvelles. Elle en revint d'autant plus vite qu'elle s'était dispensée de solliciter la réponse, et le soir, elle avoua tristement que le comité de lecture avait été défavorable. « Je savais bien, s'écria l'enfant, qu'il ne fallait pas montrer mon livre à l'homme de goût! » Et il se roula par terre, comme un vrai romancier, conclut Giraudoux.

***

A Marseille où il était de passage, un de ses jeunes admirateurs phocéens l'ayant demandé à son hôtel, le portier répon-

dit : « Monsieur Gide? On ne sait jamais s'il est là ou s'il n'est pas là : il ne fait qu'entrer et sortir. » Il y a trente ou quarante ans de cela. Depuis, les critiques n'ont jamais écrit autre chose.

***

Ce dire de Cocteau : d'habileté en habileté jusqu'à l'oubli, de gaffe en gaffe jusqu'à la gloire.

***

Le poète Rainer Maria Rilke avait été affecté au début de la guerre comme secrétaire au grand État-Major, à Vienne. Un adjudant ayant lu son livret militaire : Ave Maria Rilke, l'avait chargé de balayer les bureaux et de mettre de l'encre dans les encriers. Rilke ne disait rien à personne et ce fut longtemps après que par hasard l'on s'aperçut de la méprise. Alors on le réforma sur-le-champ. Il fut désolé de perdre ce prénom qui lui allait si bien.

***

« Qu'est-ce que vous faites, mademoiselle, pour être si nerveuse? demandait le professeur Hayem à Anna de Noailles alors Brancovan, et dans l'orgueil de ses dix-huit ans. Comment, vous faites des vers! Je vois ce que c'est. Je vais vous donner un traitement : dans un mois vous n'en ferez plus. »

***

Trente ans durant, il ne mourait pas un de ses confrères que cet éminent littérateur, sur la tombe ouverte, ne prononçât son éloge. Un jour, ce fut le tour de sa femme. « C'est le premier enterrement où il ne pourra prendre la parole », remarque l'autre, sans nulle méchanceté.

***

On se rend compte qu'un écrivain a une réelle importance historique quand, de son nom, ses contemporains ont tiré un adjectif. Ainsi Barrès, Gide. Encore est-il des nuances, car on peut être gidien sans avoir rien écrit, pourvu qu'on soit sensible à l'inquiétude, au scrupule flottant, à ces libertés qui agitent le grand artiste.

***

Polyphile s'était promené avec Coppée que les sergents de ville saluaient. Un jour que Mistral l'avait entraîné dans un restaurant de Marseille, il avait vu se lever les officiers de la flotte qui mouillait alors dans la rade; et lui, simple soldat de deuxième classe, un amiral lui avait serré la main en le félicitant d'être le familier du créateur de Mireille.

L'autre soir, il accompagnait Raquel Meller au théâtre des Champs-Elysées. Deux mille personnes en habit noir et en peau diamantée attendaient et acclamèrent la chanteuse espagnole. Le directeur d'un music-hall qui aurait jeté Eschyle et Shakespeare à la porte, la conduisit religieusement dans une loge où il y avait pour vingt mille francs de roses. Polyphile a compris ce qu'était la gloire à présent.

***

Comme il avait le coup d'œil rapide et lisait jusqu'au tréfonds, on l'accusait de manquer de respect, — et même d'une certaine perfidie : « Vous n'avez qu'à être autrement, répliqua l'ingénu, et je dirai autre chose. »

MAURICE MARTIN DU GARD

UNE AMBASSADE A LONDRES AU XVIIE SIÈCLE

Lorsque, en l'an 1660, après la chute de Richard Cromwell, Monk trouva le moment venu de s'employer à la restauration de la monarchie en Angleterre, Charles II Stuart fut rappelé sur le trône de ses pères. Le prince, si longtemps exilé, s'embarqua à Scheveningen le 16 mai; il fut accueilli à Douvres, par des acclamations, des salves, des feux d'artifice, bruyantes manifestations de joie populaire.

Dès que le roi d'Espagne, Philippe IV, eut connaissance de cet événement, il jugea opportun de désigner quelqu'un pour « de sa part, aller témoigner au roy de Grande-Bretagne la joie que Sa Majesté Catholique a reçue de son heureux ou plutôt miraculeux rétablissement dans ses États et Royaumes ».

Le marquis de Caracena, gouverneur des Pays-Bas, reçut une lettre royale datée de Madrid du 26 juin 1660, lui faisant connaître que le roi arrêtait son choix sur la personne de Claude Lamoral, prince de Ligne.

« Chacun pensa que nul ne pourrait s'acquitter de cette glorieuse commission, avec plus de zèle, de lustre, et de magnificence. Sa naissance, ses alliances, les services qu'il avait rendus au roi, le rendaient plus que quiconque, propre à cette honorable ambassade. »

Après une active et valeureuse carrière militaire, le prince de Ligne goûtait alors les joies paisibles de la vie de famille et les douceurs de la belle saison, dans son château de Belœil. — Ce n'était pas une luxueuse demeure, plutôt une antique forteresse (comme l'indique l'étymologie de son nom : Balliolum, endroit fortifié), flanquée de quatre tours grises, entourée d'eau. Une petite rivière, la Hunelle, alimentait les fossés, faisait tourner le moulin voisin. A l'entour les bois marécageux, infestés de loups, fournissaient aux châtelains les plaisirs de la chasse.

Entouré de sa femme, Claire-Marie de Nassau (fille du comte Jean de Nassau Siegen et d'Ernestine de Ligne), de ses enfants et d'une

aimable compagnie d'amis, Claude Lamoral reçut le 14 juillet 1660 l'avis de Sa Majesté Catholique lui conférant la qualité d'ambassadeur extraordinaire.

Dès le 18 juillet, Claude Lamoral se rendit à Bruxelles pour s'occuper des préparatifs du voyage. Quantité de personnes de qualité s'empressèrent d'accourir en son hôtel, situé dans un jardin à l'ombre de l'église Sainte-Gudule. Tous rivalisaient de zèle pour offrir leurs services. Parmi « ses plus éprouvés et véritables amis » il en choisit vingt qui furent heureux de l'accompagner à Londres, à titre de « gentilshommes domestiques ». Il décida d'emmener aussi le marquis de Roubaix, son fils. Quelle enivrante perspective pour le jeune homme! Un si beau voyage, à faire en de si merveilleuses circonstances!

Sa mère, qui semble avoir eu pour son aîné, Henri-Ernest, une prédilection, a dû se réjouir infiniment de lui faire faire à Londres ses débuts dans le monde. Grande agitation à Belœil.

Claire-Marie prévoit, organise, passe en revue chevaux et carrosses, vêtements et livrées. Elle ordonne au sieur de Blondel, gentilhomme de sa maison, de se rendre à Paris (alors, comme aujourd'hui, source des élégances) pour y « faire préparer les habits les plus riches et les mieux assortis », tant pour le prince son époux que pour son fils.

Que de peines elle prend pour choisir les dentelles, les broderies, les bas de soie et les bouquets de plumes, le drap rose des livrées et les galons d'argent, le velours couleur de feu qui vêtira douze pages, et leurs manteaux doublés de toile d'argent!

Grand émoi dans les écuries! Qui se souvient encore, parmi les écuyers, des Ambassades de l'aïeul Lamoral? Connaître un précédent, une tradition! Voilà qui facilite les décisions à prendre pour les carrosses et les chevaux[1].

Le sieur Spear, gentilhomme attaché à Claude Lamoral, fut envoyé à Londres « solliciter les navires pour l'embarquement, et aussi les logements pour l'Ambassadeur et sa suite ». C'est

1. Envoyé d'Arras vers le roi Henri IV, en 1616, le feu prince de Ligne emmenait soixante chevaux. Il était accompagné de son fils Florent, alors marquis de Roubaix, du baron d'Espierres son neveu, des seigneurs d'Ougnies, d'Anstain, de Saint-Hilaire, de Wismes et de Beaufort.

Le comte Jean de Nassau l'accompagnait aussi. Il fut reçu à Paris par le marquis de Brissac, écuyer de la reine Marie de Médicis.

au capitaine Stock que le duc d'York, grand amiral d'Angleterre, donne l'ordre de mettre à la voile et de conduire devant le port d'Ostende le 22 août, deux navires de guerre de Sa Majesté à dessein de transporter en Angleterre, à la première occasion, l'ambassadeur et son train[1]. Pour ce qui est du logement, le Roi dit au sieur de Spear « qu'il y ferait pourvoir ». L'Ambassadeur aurait l'honneur d'être l'hôte de Sa Majesté.

Enfin les préparatifs s'achèvent. Le 5 septembre, quatorze carrosses, cent quatre-vingts chevaux, cochers, laquais, valets et palefreniers innombrables sont prêts à être embarqués à Bruxelles avec un bagage considérable, à destination d'Ostende, où le tout arrivera le 12 du même mois.

Claire-Marie est satisfaite; l'Ambassadeur pourra remplir magnifiquement sa mission. Mais Henri-Ernest? Comment va-t-il se conduire au milieu des dangers que la mère prévoit touffus sur son chemin. *Venus et vina nocent!* Sans doute la Vierge Marie, invoquée avec tant de dévotion, écartera de lui tempêtes et tentations; les aumôniers de son père, et le Révérend Mandercheit veilleront au soin de son âme, le médecin à la santé de son corps!

Qu'il sera beau dans son bel habit brodé! Pour en mieux juger la Princesse a fait mander en son appartement le marquis de Roubaix afin de voir par elle-même l'état de ses ajustements, et de lui prodiguer ses conseils maternels.

Le jeune prince, dans la fraîcheur de ses seize ans, se présente un peu gauche. Son attitude est respectueuse. Radieux est son visage entouré d'abondants cheveux blonds frisés. D'un seul côté une boucle beaucoup plus longue que les autres descend sur son épaule nouée par un petit ruban. Son rabat, ses canons de dentelle sont arrangés à souhait. De longues plumes balayent le sol, lorsque gracieusement il enlève son feutre mou. « Mon enfant mignon, lui dit sa mère, à vous voir vous éloigner de moi la tristesse envahit mon âme. Ne manquez pas de témoigner à Monsieur votre Père, votre reconnaissance de ses bontés par une parfaite soumission. Que vos révérences

1. Par un fâcheux hasard, le plus beau de ces navires portait le nom de Cromwell. On jugea convenable de le baptiser pour la circonstance : le *Jacques Royal*. L'autre évoquait aussi un sanglant souvenir : *Marie*.

soient bien faites, votre maintien noble, et que vos civilités fassent honneur à l'éducation que vous avez reçue. N'oubliez pas de donner des marques de la piété, de la droiture, de la vertu que je vous ai enseignées. Là est la véritable grandeur sans laquelle seraient vaines les grandeurs. »

***

Que d'allées et venues, à Belœil, entre l'auberge de la Couronne et la cour du château! Quel mouvement! Que de poussière sous un beau soleil de septembre qui dore les bois alentour. Quelle affluence de la population curieuse d'assister au départ de l'Ambassadeur. Le voilà qui monte en carrosse, et qui s'engage dans la cahotante chaussée de Sirault. C'est qu'il a le dessein de s'arrêter à Mons, pour rendre ses devoirs à madame la Princesse, sa mère, au monastère des religieuses capucines, et prendre ses instructions sur maintes choses privées à dire à Sa Majesté Britannique. De là, il se rendit à Bruxelles pour une dernière entrevue avec Caracena. Il en sortit le front soucieux, gravement préoccupé. Le gouverneur venait de lui apprendre qu'en dépit de promesses faites à ce sujet, Charles II avait reçu en audience l'ambassadeur du « Tyran de Portugal[1] ».

Dans sa lettre du 7 août 1660, Caracena avait averti Philippe IV de ce rapprochement du roi d'Angleterre avec la nation ennemie. Il s'en inquiétait et avait demandé à Sa Majesté Catholique des instructions à ce propos; mais quand les recevrait-il? Charles II essayait bien de se justifier par le fait qu'il avait cédé aux instances de tous les marchands, particulièrement ceux de Londres, qui craignaient la séquestration de leurs marchandises à Lisbonne. Il ne s'agissait, disait-il, dans ses rapports avec le Portugal, que d'affaires d'ordre commercial nullement préjudiciables à l'Espagne. Notre Ambassadeur extraordinaire allait-il avoir la difficile tâche de mêler aux félicitations officielles du souverain qu'il représentait de discrètes et fermes remontrances? Il aurait à épier, combattre, déjouer les intrigues de l'Ambassadeur de France à Londres.

1. Jean IV, duc de Bragance, que les Portugais, révoltés contre la domination des rois d'Espagne, avaient élu roi en 1640.

Celui-ci soutenait le roi de Portugal dans son projet de marier sa fille Catherine de Bragance à Charles II. Si elle apportait en dot Tanger à l'Angleterre, les intérêts de l'Espagne en seraient gravement compromis.

Claude Lamoral ajoutait à ce souci celui des préséances qu'il était très important d'observer dans ce temps-là. La moindre infraction à leurs règles pouvait « rallumer le feu de la guerre entre deux couronnes ».

***

Claire-Marie accompagna, jusqu'à la première étape seulement, son mari et son fils, puis se retira à Belœil. Elle y vécut en bonne mère au milieu de ses enfants : Procope Hyacinthe, Marie-Henriette et Claire-Louise. Elle ne devait pas les tenir à distance, figés dans le respect. Témoin ce petit billet que nous avons trouvé, où une main maladroite s'est appliquée à tracer, après les formules en usage, ce cri spontané : « Pour Dieu, maman, mon cœur, revenez bien vite donner de la joie à tous vos enfants » et le cœur transpercé d'une flèche est représenté par un petit dessin naïf. De ce léger indice nous concluons aux tendres rapports entre la mère et les enfants. Épaissie par de nombreuses maternités, attristée par la mort de deux de ses fils, active, énergique, Claire-Marie n'était pas de celles qui se laissent déprimer, écraser par les afflictions. Si les douloureux souvenirs parfois l'envahissaient, fidèle à sa devise : « Plus penser que dire », elle les refoulait et ne leur permettait pas d'assombrir son humeur.

Anxieuse d'avoir des nouvelles des voyageurs, elle guettait le courrier. Il lui apportait les numéros de la *Gazette de France*, et des *Relations véritables* (imprimé à Bruxelles) qui décrivaient le voyage sensationnel comme suit :

Le 11 septembre. — Le prince de Ligne accompagné d'une suite nombreuse de seigneurs et de personnes de marque, a quitté Bruxelles. Ce même soir il fut à Gand reçu fort splendidement à la Maison de la Chastellerie où le Magistrat en corps vint le saluer. Monseigneur l'Évêque le fit loger chez lui, lui rendit toutes les civilités et fit toutes les bonnes chères imaginables.

Le 12 septembre. — Il s'embarqua pour aller vers Bruges. Il s'arrêta au canal d'Ostende où étaient d'autres bateaux parfaitement ajustés. Des tables y avaient été dressées et couvertes. Chaque bateau était accompagné d'un autre où on avait préparé les viandes, etc... etc... Le soir même il fut à Ostende, etc... etc...

Le 16, il s'embarqua avec sa compagnie de plus de quatre cents personnes à bord de douze vaisseaux, huit belandes et deux grandes frégates anglaises.

Le 19 septembre, il arriva à Gravesend au bruit du canon de vingt vaisseaux de guerre réunis dans le port. Le sieur de la Neuville, écuyer (ce qui ne veut pas dire qu'il fût bon cavalier, mais que par ce titre il avait gravi le premier échelon d'entrée dans la noblesse), fut toute sa vie extrêmement dévoué à Claude Lamoral et l'accompagna en toutes circonstances. Il nous a laissé un très long récit de cette ambassade, notant jour par jour les moindres incidents du voyage avec profusion de détails dont nous ferons grâce au lecteur : salves d'artillerie dont il compte les coups, accueil des gouverneurs et des abbés mitrés, entre autres celui de Saint Bertin (Saint Omer) venu de Flandre pour rendre leurs respects; la visite à la comtesse de Salazar, le vent contraire, les santés portées le verre à la main, courbettes et festins, largesses répandues : tout cela remplit d'interminables pages.

Le bon La Neuville se délecte dans les hommages rendus à son maître, on dirait qu'il en prend sa part. Il s'applique à décrire la belle ordonnance des banquets. Les mets et les vins ont à ses yeux une particulière importance; leur nombre et leurs fumets sont une gloire de plus! La liste répétée en devient écœurante.

Donnons seulement avec lui un coup d'œil curieux aux deux chambres si bien aménagées sur la frégate anglaise : « Elles ont trente pieds en carré. Dans l'une est le lit de moire grise, destiné à l'Ambassadeur, avec une crespine d'or et noire, dans l'autre plus de dix lits pour les gentilshommes camarades, fort beaux et fort proprement couverts. »

Ce n'est pas dans cette merveilleuse frégate « qui avait par le haut deux cents pieds de long et trente-cinq de large » que le Prince de Ligne fit son entrée à Londres, mais dans la

brigantine royale toute dorée et pavoisée, celle que nous voyons dans un tableau de Belœil amarrée au quai de la Tamise devant la Tour de Londres, pendant que les carrosses attelés de six chevaux, entourés de galants cavaliers, d'écuyers et de valets de pied, se mettent en cortège aux acclamations de la foule[1].

***

Depuis six semaines, Claire-Marie attendait dans le recueillement et le calme, l'heureux moment où les réceptions et les cérémonies lui seraient enfin narrées par le menu, où elle lirait sur le visage de son fils, ses juvéniles impressions; où son époux lui ferait le récit des incidents de sa mission, de ses entretiens avec tant de hauts personnages, où il étalerait devant elle les présents royaux.

Une grande satisfaction d'amour-propre! est-il rien de tel pour rendre un mari aimable, pour le bien disposer! Ce sera le moment de lui faire agréer quelque requête, d'obtenir la réalisation de quelques souhaits. Rassasié d'honneurs « Son Excellence sera de très bonne humeur! Nous en profiterons. » Très sage gardienne du foyer, *pense-le* sans le dire.

Pour calmer son impatience, Claire-Marie se rend à Bruxelles à la rencontre de l'Ambassadeur.

Le 23 octobre il débarqua à Ostende « un peu débiffé du passage de la mer ». On lui conseilla de laisser au sieur de Briois, son maître d'hôtel, le soin d'attendre le débarquement des bagages, chevaux et carrosses. « Les gentilshommes camarades se dispersèrent pour aller chez eux, vaquer à leurs affaires

1. Fragments d'une lettre du chevalier de Coterel, maître des cérémonies de la cour d'Angleterre.

... Pour rendre compte à Votre Excellence de ses commandements, je prends la hardiesse de lui faire savoir par cette lettre que (suivent quelques détails sur l'ordonnance et les préséances du cortège)... J'ai aussi obtenu de Sa Majesté que la brigantine viendra recevoir Votre Excellence à Greenwich, quoique ce soit un bateau qui n'est destiné que pour sa personne, et cela seulement dans les occasions les plus solennelles. Je supplie Votre Excellence d'être prête à s'embarquer demain jeudi devant le midi, pour être de jour à sa Maison; je ne manquerai pas d'être, une heure ou deux auparavant, à Gravesend pour mettre ordre à ce qu'il sera besoin, et pour lui témoigner, etc... etc...

CHARLES COTEREL

domestiques. Le Prince de Ligne leur fit les remerciements les plus civils avec offre de les servir aux occasions et d'appuyer le maintien et les progrès de leurs fortunes avec toute l'affection et le soin qu'il lui serait possible. Puis il s'embarqua pour Bruges et Gand. Dans son empressement, il prit un carrosse de louage pour rentrer à Bruxelles le 24 au soir, heureux de trouver toute sa famille en parfaite santé ».

Le marquis de Caracena vint en personne lui faire visite dès le lendemain, et « eut avec lui plus d'une heure de conférence particulière ». Claude Lamoral s'empressa de rendre compte au gouverneur de l'accueil qu'il avait reçu. Il raconta comment en audience privée à Whitehall, le 6 octobre, il avait eu occasion de remettre, en mains propres à Sa Majesté, la lettre du premier ministre espagnol, don Louis de Haro, et que le 11 octobre Charles II lui avait fait la faveur de deux heures de conférence secrète. Il transmit les remerciements de Sa Majesté britannique « de la bienveillance que le roi Philippe IV témoignait en son endroit par ses lettres et lui assurant qu'il lui en témoignerait toujours sa reconnaissance, et qu'il n'avait pas laissé en Flandres l'affection avec laquelle il avait toujours chéri le Roi ». Aux communications officielles, l'ambassadeur ajouta sans doute ses impressions personnelles. Charles II lui avait paru de caractère indécis, habile à dissimuler, mais de courtes vues politiques, si occupé de la belle Barbara Villers, lady Castlemaine, que tout projet de mariage semblait momentanément écarté.

La pauvre Catherine de Bragance, petite, sans charme et sans beauté, pourra vivre en paix pendant deux années encore, derrière les grilles du couvent où elle est élevée, en attendant le redoutable honneur de monter sur le trône d'Angleterre; car Charles II semble disposé à persévérer dans un voluptueux célibat. Ceci devait grandement déplaire aux puritains, aux presbytériens austères, ennemis de tout divertissement. On maudissait à Londres les influences françaises, les mœurs, les allures, les légèretés admises à la nouvelle cour. On conspuait jusqu'aux modes françaises. Quelques-uns critiquaient hautement les manières si peu anglaises du Roi, presque un étranger, après tant d'années passées en exil. Toute la cour se scandalisait de la désastreuse mésalliance du duc d'York. Celui-ci

venait d'épouser secrètement la belle Anne, fille de Hyde (lord Clarendon). Le Roi indulgent pardonnait, mais le père courroucé disait que sa fille méritait la prison, la hache! puis il se résigna à la voir sur les marches du trône d'Angleterre. Peut-être le sérieux entretien de l'ambassadeur et du gouverneur fut-il égayé par l'une ou l'autre anecdote légère comme celle-ci : les maîtresses du Roi se plaignaient de ce que son amour fut si peu séraphique! *His love has as little mixture of seraphic part as ever man had.*

Si nous ne connaissons pas tous les détails de cette conversation avec Caracena, nous savons que le rapport envoyé à Madrid fût si favorable à Claude Lamoral, que Philippe IV le désigna, deux ans après, comme ambassadeur extraordinaire auprès de Louis XIV. Des difficultés avec le gouvernement français au sujet de Dunkerque ont fait échouer ce projet.

***

Laissons le gouverneur et l'ambassadeur à leurs vues diplomatiques et revenons à Claire-Marie si heureuse de revoir son fils. Le marquis de Roubaix, ô métamorphose, n'est plus ce gauche adolescent qui essayait son bel habit à Belœil. Il revient plein de l'assurance que donnent les succès. Le regard de sa mère plonge dans le sien avec un peu d'inquiétude. Son juvénile enthousiasme lui en apprendra plus, sur la mission, que les rapports les plus précis. Assis sur un coussin aux pieds de sa mère, dans la pénombre d'une lampe fumeuse, tout joyeux de la douce intimité retrouvée, le jeune homme commence son récit.

Il dit l'émotion de l'embarquement, les deux lieues à faire par un gros temps, en chaloupe à douze rames, pour rejoindre la frégate *Marie*; son angoisse d'en faire maladroitement l'escalade, tant il ressentait les incommodités ordinaires à la navigation; l'accueil à son bord du commandant Le Clercq, la joyeuse traversée, les impressionnantes salves de l'armée navale près des Dunes.

Avant d'arriver à Gravesend le capitaine trouva bon de mouiller l'ancre, d'attendre le vent et la marée pour entrer en toute sécurité dans la Tamise. Dès qu'on y fut, le Révérend

Père aumônier célébra sur le *Jacques Royal* une messe d'actions de grâces.

C'est à Gravesend qu'il fallut faire adieux et largesses à ceux de l'équipage et sortir des gros vaisseaux déjà entourés de soixante petites barques venues pour transporter les bagages.

Puis, le 22 septembre, on alla saluer le duc d'York à bord de son vaisseau de rivière. Il venait à la rencontre de la princesse d'Orange (Mary, sa sœur), et se préoccupait de savoir le jeune duc de Gloucester atteint de la petite vérole.

O le mauvais air! la contagion possible! Quel danger! Claire-Marie frémit à cette pensée.

— Raconte-moi, — dit-elle à son fils, — l'audience solennelle?

— Nous l'avons attendue jusqu'au 27! Le chevalier Coterel, maître des cérémonies, était venu complimenter Monsieur mon Père, et lui dire l'extrême joie que le Roi avait de son arrivée dans ses États; nous avons été magnifiquement installés à Londres[1], dans une maison préparée par ses ordres; mais tandis que le sieur Ognaty se rendait à la cour pour savoir si monsieur mon Père aurait l'honneur de voir le Roi en particulier, survint le plus déplorable, le plus malheureux des accidents du monde! Le duc de Gloucester, frère du roi, venait d'expirer[2]? L'agitation de Son Excellence, lorsqu'il apprit ce malencontreux deuil, faisait peine à voir. Tant de brillants préparatifs, tant de somptueux habits! Et puis... être contraint de se vêtir de noir! C'était quasi une impossibilité de trouver des vêtements de deuil, en un si court délai, pour tant de monde. Là-dessus on a tenu divers conseils. Il y eut beaucoup d'aller et venir.

» Enfin on décida que la commission de l'Ambassadeur étant de congratuler Sa Majesté de son heureux rétablissement dans ses États, il ne conviendrait pas d'en faire une démonstration de deuil et d'affliction, à quoi le Roi ne trouva rien à redire et agréa de donner l'audience dans la manière projetée.

1. Probablement à une lieue de la Tour de Londres, à une heure de Whitehall.

2. Avant la fin de l'année la princesse Mary succombait aussi atteinte de la même maladie. Par son mariage avec Guillaume d'Orange dont elle était la veuve, elle était cousine issue de germaine de Jean II comte de Nassau, père de Claire-Marie.

Elle eut lieu à trois heures, cinq jours après notre arrivée. Le cortège se déploya en grand apparat; nous avons mis une heure à parcourir la distance de notre maison au palais de Whitehall. Le comte de Bristol était venu avec les carrosses du Roi et douze personnes de qualité pour conduire Monsieur mon Père. Celui-ci, tout resplendissant de broderies, semblait embarrassé du poids de son bel habit, lorsqu'il « passa à travers d'un régiment d'infanterie, tout habillé de rouge, qui était en haie et en très bel ordre ». Je marchais derrière lui avec les gentilshommes de la suite, jusqu'à une longue galerie, décorée de tapisseries. Elles sont belles, dit-on, mais je n'ai pas eu le loisir de les regarder, ni de bien voir les spectateurs qui se pressaient au balcon circulaire, d'où la foule est autorisée, en certaines occasions, à assister au repas du Roi. Lorsque nous fûmes tous rangés, ce fut un frémissement de plumes onduleuses, de nœuds de ruban, de hauts-de-chausses en satin, de canons de dentelle, de bottes souples à hauts talons. Tout cela chatoyait, rougeoyait, reluisait, égayait. Mais au fond de la somptueuse salle, devant nous, quel contraste!

» Assis sous un dais de toile d'or élevé de trois degrés, le Roi était sombre, noir de cheveux, noir de visage, tout de noir vêtu; sa grosse lippe sensuelle pendait; son regard triste semblait chercher où se poser; les plus grands seigneurs et officiers de la couronne se tenaient alentour et derrière lui. Monsieur mon Père s'avança, entre le comte de Bristol et le comte de Manchester, grand chambellan. Dès qu'il eut fait les révérences convenables à sa dignité et à son office, Sa Majesté daigna se mettre en pied et s'avancer de quelques pas pour recevoir la lettre que l'ambassadeur apportait et pour entendre sa harangue. Je fus un peu troublé au moment de ma présentation, et confus de tant de choses obligeantes que le Roi nous dit. Ce n'était pas à moi d'y répondre. Je pensais, à part moi : Que cette cour est lugubre! Aucune princesse! Pas une jolie fille d'honneur! Rien que des hommes vêtus de noir!

» Lord Albemarle (Monk) avait droit à sa part des félicitations. Cette restauration n'est-elle pas son œuvre?

» Quand le moment en fut venu, je me sentis tout aise de déposer les vêtements de gala. J'avais soif de divertissements!

— Pourrai-je savoir quels étaient ces divertissements qui vous tentaient si fort, mon enfant?

— Je souhaitais vivement une partie de paume, même au risque d'y être maladroit; une chasse au daim à Newpark, une promenade à cheval à Haymarket où j'aurais rencontré les beautés à la mode, celles dont on parle : miss Temple, miss Churchill, et leur cortège de soupirants élégants. Mais nous n'en avions pas fini avec les réceptions, les visites; Monsieur mon Père a jugé bon d'inviter quantité de dames de qualité, à entendre prêcher le Révérend Père Mandercheit[1]. Notre chapelle à cette occasion était si remplie de monde que les derniers arrivants pouvaient à peine y avoir entrée, parmi lesquels se trouvait la belle comtesse de Portland, sœur du feu duc de Richemont. J'ai eu l'honneur de l'entretenir un instant, de lui remettre sa mante et de l'accompagner jusqu'à son carrosse. Je ne m'en suis pas trop mal acquitté .

Claire-Marie sourit, indulgente, pensant que ce minime incident a laissé au cœur de l'adolescent une impression plus profonde que l'éloquence de Monsieur l'aumônier, qui fut pourtant goûtée par tant d'illustres personnes.

— Après les félicitations, les condoléances étaient nécessaires. Une seconde audience nous réunit tous, vêtus de deuil cette fois, au palais, dans la grande galerie remplie de belles peintures.

» Monsieur mon Père s'est approché du Roi avec les respects ordinaires « pour lui témoigner les sensibles regrets qu'il avait » de la mort du duc de Gloucester, son frère et des peines » extrêmes qu'en recevrait sans doute Sa Majesté Catholique, » lorsqu'elle apprendrait cette déplorable nouvelle. De quoi » le Roi fit beaucoup de remerçîments et nous combla d'hon- » neurs et de caresses. De même fit le duc d'York en réponse » aux plaintes de deuil qui lui furent adressées ».

1. C'était l'usage et la mode de mettre au programme des réceptions et cérémonies l'éloquence sacrée. Charles II, dans une de ses lettres à sa chère sœur Henriette, duchesse d'Orléans, lui confiait qu'on subissait à Londres la même épidémie de sermons dont elle se plaignait, espérant qu'elle y apportait le remède de quelques bons petits sommes.

« We have the same disease of sermons as you complain of, but I hope you have the same convenience that the rest of the family has, of sleeping out most of the time, which is a great ease to those who are bound to hear them. »

— Lorsque Son Excellence a réuni à sa table les dignitaires de la maison du Roi : le marquis d'Ormond, grand maître, le comte Taff, le comte de Bristol, milord Barclay, le chevalier Cornwallis, en étiez-vous, mon fils?

— J'ai pu, ces jours-là, sortir avec les camarades. Par ouïdire, j'ai su que la chère était bonne et que les convives en s'en allant après avoir porté tant de santés diverses, ressentaient les fumées des excellents vins qu'on leur avait fait boire.

» Le plus beau souper fut celui offert par Monsieur mon Père au Roi lui-même. Sa Majesté y vint avec le duc d'York et le prince Ruprecht, frère du comte Palatin. J'ai vu la table couverte pour quatorze personnes. Ce fut un beau jour pour votre naïf et fidèle serviteur le sieur de la Neuville. Que ne l'avez-vous vu, un genou en terre, offrant le vin au Roi, extasié, se glorifiant de servir ce Prince, dont les *qualités*, les *vertus* sont (il n'en doute pas) dignes de toutes louanges. Son émotion fut à son comble, et je l'ai partagée, lorsque Sa Majesté but à la santé de la Princesse, ma mère. »

Claire-Marie n'est pas insensible à ce geste royal qui lui fait honneur, mais une nuance ironique lui a fait comprendre que son fils a entendu quelques malédifiantes révélations au sujet de la vie privée de Charles II.

Sans l'interrompre elle écouta le récit des visites à Hampton Court et à Windsor, la nomenclature des merveilles admirées : les splendides tapisseries, la collection de montres, le lit brodé des mains de feu Marie Stuart, les tableaux de Holbein et de van Dyck, etc... achetés à grand prix par le Roi qui se faisait honneur d'aimer la peinture. Il maniait lui-même le pinceau et passait pour bon juge de l'art. Le prix des tableaux de maîtres avait doublé en Europe, disait-on, de par l'émulation qui régnait entre Philippe IV et Charles II animés l'un et l'autre de cette élégante passion pour les beaux arts[1]; à cet appas Henri-Ernest semblait mordre, et sa mère en ressentait une grande satisfaction, heureuse de voir naître et se développer chez son fils les goûts artistiques.

Il lui décrivit aussi la somptueuse demeure du duc de Northumberland, avec ses fontaines, ses parterres, ses jardins qui s'étendaient aux bords de la Tamise. Il narra le dîner chez

1. *Histoire des Stuarts*, par Hume.

le lord-maire, les beaux habits d'antique forme, les curieuses coutumes. Les chasses, particulièrement, avaient laissé de joyeuses impressions au jeune homme. Il connaissait le goût de sa mère pour ces exercices; elle partagerait son enthousiasme assurément.

— On nous donna plusieurs fois le divertissement de la chasse. J'ai vu les lévriers courir le daim, on galopait à leur poursuite. Le soir on rentrait aux flambeaux. La plus belle réunion fut à Newpark le 9 octobre. Nous sommes sortis de chez nous à six heures du matin pour aller au rendez-vous que le Roi nous avait donné au delà de la Tamise.

» Sa Majesté y arriva peu après nous; Elle fit monter Monsieur mon Père dans son carrosse jusqu'à Newpark. En y arrivant, il commença à pleuvoir, de sorte que le Roi fut obligé de chercher le couvert et de se mettre dans une maison, où en attendant le beau temps il se mit à jouer à l'hombre avec le duc d'York et le jeune comte de Manchester. Peu après la pluie venant à cesser, le Roi voulut monter à cheval. Il fit donner un des siens à Monsieur mon Père et nous fûmes, avec la meute et le grand veneur, chercher à lancer un cerf. On le trouva bientôt. Les chiens chassèrent l'espace de trois quarts d'heure; l'hallali fut un grand divertissement. Mon père eut les honneurs de la tête du cerf, que nous vous rapportons. Le Roi fut ce jour-là de la meilleure humeur du monde; il retint Son Excellence à dîner chez le Grand chambellan, le comte de Manchester. Sa conversation fut souverainement aimable. Ce même jour nous fûmes faire la révérence à Madame la princesse royale, sœur du roi, qui était environnée de quantité de dames des plus illustres de la cour. Tout ce qu'il y avait de plus beau et de mieux fait, de l'un et l'autre sexe ne manquait pas de s'y trouver.

Claire-Marie aurait bien voulu savoir si quelqu'une de ces beautés avait retenu l'attention, occupé l'esprit de son fils. Sur ce point la curiosité des mères est rarement satisfaite. Elle ne peut obtenir que cette réponse évasive :

« Comment aurais-je pu refuser quelques soins à celles qui tâchaient de me plaire? »

La mère ne doutait pas des succès de son fils; elle en eut l'assurance en le voyant rougir; mais on quitta bientôt ce sujet

délicat pour parler des présents offerts par le Roi à l'ambassadeur.

Comme l'entretien s'achevait, Claude Lamoral, enfin libéré de sa correspondance et de quelque important visiteur, vint à son tour s'asseoir près de la lampe, heureux de repasser dans la paix du foyer le souvenir des honneurs reçus, de la tâche bien remplie, et de faire admirer à sa femme les témoignages de la précieuse amitié de Charles II. Il tira d'un écrin de velours, le portrait du Roi, « sa vraie effigie et ressemblance », encadré dans l'or émaillé et entouré de quantité de beaux diamants d'une grande valeur. Mais la munificence du Roi ne s'était pas contentée d'offrir ce royal présent. Il y avait ajouté pour le marquis de Roubaix un superbe cordon de diamants!

« Après quelques jours passés à Bruxelles, à vaquer à ses affaires particulières, et à celles de la fonction de sa charge, après avoir fêté la Saint-Hubert en compagnie du marquis de Caracena, le prince de Ligne s'en retourna avec sa famille, en sa résidence habituelle, à Belœil, conscient de s'être acquitté avec honneur de sa mission et très satisfait de son voyage. »

Dans la suite, Sa Majesté Catholique, qu'il avait toujours servie avec fidélité, lui conféra d'importantes charges et dignités.

Vice-roi de Sicile en 1670, gouverneur de Milan en 1674, le prince de Ligne fut appelé à siéger au Conseil d'État à Madrid. Avant qu'il ait eu le temps d'y jouer un rôle parmi l'élite de la noblesse espagnole, la mort le surprit en 1679.

PRINCESSE DE LIGNE
née Cossé-Brissac.

UN ORIGINAL DU XVIIIE SIÈCLE

JEAN HUBER[1]

OU LE DÉMON DE GENÈVE

à Jacques Chenevière.

Au milieu de l'automne 1779, Gœthe, depuis peu conseiller intime du Grand-Duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar Eisenach accompagnait en Suisse ce prince qui y voyageait incognito. Ils s'arrêtèrent quelques jours à Genève. A peine en étaient-ils partis que, le 3 novembre, de Cluses-en-Savoie, Gœthe écrivait :

> Au sortir de Genève, montés dans un cabriolet à quatre roues, nous sommes d'abord allés visiter, dans sa maison de campagne, Huber, cet homme à qui l'esprit, l'imagination, la passion d'imiter sortent par tous les pores, et qui est du petit nombre des hommes complets que nous ayons rencontrés[2].

A ce moment, Gœthe a trente ans : il n'est pas seulement l'auteur de *Werther* et d'admirables poèmes qui l'ont déjà rendu célèbre : c'est encore un excellent avocat, un musicien, un dessinateur qui sait aussi graver sur cuivre et sur bois : de surplus, il est botaniste et géologue. Il s'apprête à devenir l'un des hommes les plus complets qu'on ait jamais vu paraître : il sait donc de quoi il parle.

1. M. Daniel Baud Bovy a publié, voici trente ans, dans le premier volume de ses *Peintres Genevois* une étude excellente sur Jean Huber : elle m'eût commandé de ne pas revenir sur un sujet qu'il a parfaitement traité, si de nouveaux documents ne s'étaient découverts depuis lors et si Jean Huber n'avait grandement droit à ce qu'on vienne éclairer encore son charmant personnage.

2. *Einen der wenigen ganzen Menschen* (Gœthe : Lettres de Suisse).

Une année auparavant, un jeune Anglais de dix-sept ans, d'un esprit extraordinairement précoce, William Beckford, le futur auteur de *Vathek*, alors en séjour à Genève, traçait de ce même Huber un portrait particulièrement vif, dans une lettre adressée, — en anglais, cela va sans dire, — à sa cousine :

La vie à Genève est loin d'être gaie; mais, en revanche, il y a beaucoup à gagner. La société y est composée de gens si intelligents qu'en dépit d'un certain formalisme et d'une certaine solennité qui prédominent chez eux, elle ne me déplaît aucunement. Une autre circonstance qui m'agrée, c'est le nombre important d'originaux que l'on rencontre ici. Au premier rang d'entre eux brille mon ami Huber dont il est malaisé de découvrir en quoi il excelle particulièrement, car il est aussi changeant que le vent et parfois aussi impétueux. Un jour, il s'en va avec ses faucons par monts et par vaux, marais et rivières, bois et jardins : le lendemain, enfermé dans son cabinet, il médite sur la nature de l'univers et les premiers principes de toutes choses. La semaine suivante, on le verra peut-être tout occupé à dessiner des caricatures et à tenir les propos les plus divertissants qui se puissent imaginer, et, s'il écrit dans cette disposition, ce sera probablement une dissertation sur la nature des moustaches des chats. Vous le voyez, le jour d'après, quand cette humeur l'a quitté, et vous trouvez alors un profond musicien, compositeur de *miserere* et déclamant ses récitatifs avec tout le goût et le jugement d'un professeur éminent. Tant que dure cette rage, il pérore avec toute l'énergie d'un ancien barde et s'abandonne à des vues poétiques. C'est durant ces crises que nous exaltons la gloire d'Arioste et de Shakespeare, que nous donnons libre cours à notre imagination, et répétons des passages entiers par cœur avec de telles vociférations que les auditeurs regardent ébahis et déclarent que nous sommes possédés du démon. Quelques heures s'écoulent, vous revenez et vous le trouvez vêtu d'une veste grossière, couvert d'ordures et donnant à manger à ses oiseaux de proie... Le jour suivant, très probablement, on le verra plongé dans un fauteuil au coin de son feu, couvert de tabac à priser qu'il répand partout dès qu'il bouge, au point qu'on peut le suivre à la trace. Il est alors aussi indolent que vous pouvez imaginer, et semble avoir complètement oublié cette activité de corps et d'esprit qui le rend parfois si remarquable. Il ne lira plus alors que des *romances*, et si quelqu'un survient, il se met à parler espagnol. Ceux qui ont déjà eu l'occasion de le rencontrer au moment où il parlait du gouvernement de la Providence et autres sujets du genre le plus grave, pourront bien désirer de reprendre leur conversation et le mettre de nouveau sur ces sujets, ce sera en vain. Il demeurera là, bouche bée, ou se mettra à siffler ou à se curer les dents et à tisonner le feu. S'ils s'obstinent, continue si résolument qu'à la fin, impatientés, ils se prennent à lui demander s'il a jamais entendu parler de l'Être Suprême : et avec tout le sang-

froid et la gravité imaginables, il répondra : *Oui, j'ai entendu dire du bien de lui.* Le lendemain, la scène est changée, et vous parlez avec un être des plus raisonnables, un peu singulier certes, mais agréable au possible. Sa conversation est alors élégante et empreinte de ce que les Français appellent *un ton cavalier*, parfaitement bien élevé, attentif et obligeant, un peu narquois peut-être, mais seulement quand la compagnie est composée de gens qui se targuent d'esprit. Si, dans la journée, il s'est amplement diverti, soit avec ses faucons, soit à faire de la gravure, de la musique, à écrire, etc..., vous le trouverez, le soir, délicieux, serein, plein d'idées aimables, des idées qui respirent la plus délicate sensibilité. C'est alors qu'il vous parlera des aventures de sa jeunesse, qu'il vous racontera ses randonnées en Italie et vous décrira les scènes si diverses qui ont passé devant ses yeux. Ses descriptions sont tracées avec la plus grande vivacité et me font une impression plus forte que tout ce que j'ai jamais entendu : et elles produiraient vraisemblablement sur vous le même effet. Je suivrais volontiers cet homme de génie à travers le labyrinthe de ses idées et de ses occupations, dans l'espoir de vous procurer quelque divertissement, mais autant vaudrait poursuivre un météore ou tenter de saisir cette dansante exhalaison qu'on nomme « feu-follet ».

Il y a bien d'étranges êtres à Genève, outre celui que je viens d'essayer de vous décrire, mais il n'y a personne d'aussi étonnant. Il faut vivre avec Huber pour discerner sa véritable perfection et je crains bien de ne vous en donner qu'une faible idée[1].

William Beckford était bien jeune alors, mais ses relations de famille et sa nature exceptionnelle l'avaient fait entrer d'emblée en rapport avec ce que Genève comptait d'illustre dans les sciences comme dans les arts; les hommes de mérite y étaient nombreux : il avait pu fréquenter, et intéresser même, aussi bien un philosophe comme Bonnet que Bénédict de Saussure, le découvreur de cimes : en leur préférant Huber, il avait donc des termes de comparaison d'une assez rare qualité.

Quel était, en vérité, cet homme séduisant et singulier sur lequel, à si peu d'intervalle, deux jeunes gens aussi rarement doués, Gœthe et Beckford, écrivaient avec cette chaleur et cette admiration?

1. Lettre à Mrs Élizabeth Hervey, Genève, 19 janvier 1778 (cf. *The Life and Letters of William Beckford* par Lewis Melville (W. Heinemann éditeur; Londres 1910).

***

A l'époque où ils le connurent, Jean Huber touchait à la soixantaine et ne s'éloignait plus guère des abords de Genève, de ce coteau de Cologny sur lequel il avait acheté, peu auparavant, la maison construite un demi-siècle plus tôt par l'architecte Blondel pour le père du fameux docteur Tronchin. Sans avoir rien perdu du feu de la jeunesse, — on le voit par le témoignage de Beckford, — il était devenu sédentaire. Sa vie avait été d'abord plus aventureuse.

La famille des Huber, barons de Maüer, serait, à ce qu'on dit, venue du Tyrol en Suisse vers la fin du XVe siècle pour échapper aux persécutions religieuses. Un certain chevalier Rodolphe Huber de Maüer, après avoir pris part à la Guerre de Souabe, s'était établi à Schaffhouse dans les premières années du XVIe siècle et y joua un rôle militaire et municipal. Un de ses fils alla se fixer à Lyon : un de ses petits-fils s'installa à Genève et y épousa une demoiselle Coladon, issue de Jean Tuder, seigneur de Mazières en Poitou et de Marie Luillier, arrière-petite-fille de Jacques Cœur, l'argentier du « roi de Bourges ». Ce Jean Tuder s'était réfugié en 1568 à Genève « pour y vivre selon la religion réformée » et y avait fait souche[1]. C'est de cette double ascendance aristocratique, mi-tyrolienne, et mi-française, à laquelle venait s'ajouter le sang italien des Calandrini dans la personne de sa grand'mère, que naquit Jean Huber, le 13 février 1721, au château de Chambésy près Genève.

A sa naissance, la famille comptait déjà trois personnes notoires : son père, Jacob Huber, dont la réputation ne s'était pas répandue hors de la Suisse, mais qui tenait bon rang à Genève et y faisait partie du Conseil des Deux-Cents : son oncle, qui, rentré dans le sein du catholicisme, n'était autre que l'abbé Huber, celui-là même que La Tour a immortalisé dans ses pastels[2], dont Rousseau parle dans les *Confessions*, et dont Voltaire lut les *Mémoires* disparues depuis lors; cet abbé Huber qui fut chargé à Turin d'une mission diplomatique

1. D'après le relevé généalogique de Huber-Saladin, communiqué par M. de Cerjat, descendant de Jean Huber.
2. Aujourd'hui aux Musées de Saint-Quentin et de Genève.

restée mystérieuse et qui passe pour avoir été non seulement l'ami intime, mais le compagnon de plaisirs du pastelliste auquel il légua en mourant une rente de deux mille livres[1].

Comme contraste à cet oncle qui sent un peu le fagot, une tante, la propre sœur de l'abbé, Marie Huber, qui, à l'âge de vingt-sept ans, redoutant les séductions du monde, s'était retirée chez des parents qu'elle avait à Lyon pour s'y consacrer à une retraite sévère et à des études théologiques. Riche, elle donna sa fortune aux pauvres; sans autre instrument que son propre génie, sans autre lecture que la Bible, elle composait sur des questions de dogme des traités où l'on découvrait, à travers le désordre apparent des idées, un système lié dans toutes ses parties et une théologie tout empreinte de douceur. Voltaire lui a consacré un morceau bienveillant[2] et Lamartine devait dire d'elle, plus tard, « qu'elle prophétise à mi-voix la profession de foi du vicaire Savoyard[3]. »

Le neveu, à vrai dire, hérita plutôt l'humeur de l'oncle que celle de la tante, et il se montra plus curieux des hommes et des choses que des subtilités ou de rigueurs de la théologie. Après avoir fait ses études à Genève, il suivit l'exemple de bon nombre de jeunes gens des meilleures familles de Suisse, et il avait tout juste dix-sept ans quand il entra au service du landgrave de Hesse-Cassel, comme enseigne d'un régiment de grenadiers.

Cassel, depuis le temps du landgrave Charles, près d'un siècle auparavant, était devenu un centre de culture, un foyer

1. Dans une lettre datée de 1757, aux Délices, Voltaire écrit à Thieriot : « Je suis *vir desideriorum* : premièrement parce que *te desidero in Delictis meis* : secondement parce que *desidero* les paperasses d'Huber ». Et au même, le 12 septembre 1757 : « J'ai reçu le gros paquet des Mémoires de l'abbé Hubert (*sic*) ». Voir aussi *L'abbé Huber ou la psychologie d'une conversion* par Albert Rheinwald dans *Genava* (Genève 1927). M. Henri de Régnier semble s'être inspiré de l'abbé Huber pour peindre l'abbé Hubertet dans la « Double Maîtresse ».

2. « C'était une femme de beaucoup d'esprit, mais malheureusement sa « religion essentielle » n'est que le pur théisme tel que les Noachites le pratiquèrent avant que Dieu eût daigné se faire un peuple chéri dans les déserts du Sinaï et d'Horeb... L'auteur est très abstrait, on peine à suivre cette marche. Il est étonnant qu'une femme ait écrit en géomètre sur cette matière intéressante... Peut-être, — ajoute-t-il caractéristiquement, — a-t-elle voulu rebuter les lecteurs qui l'auraient persécutée s'ils l'avaient entendue, et s'ils avaient eu du plaisir en la lisant ». (Voltaire. *Lettres à S.A.Mgr le Prince de ... sur Rabelais et d'autres auteurs accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne*, 1757.)

3. Lamartine : *Jean-Jacques Rousseau*, p. 281. Marie Huber est morte à Lyon en 1753.

des arts. Les dons et les goûts de Jean Huber pour la peinture avaient déjà commencé à se faire jour. Le landgrave Guillaume VIII au service duquel il se trouvait, peignait avec quelque talent, et avait réuni une remarquable collection de tableaux hollandais. Un jour que Jean Huber avait été chargé de porter un pli au landgrave, on le fit attendre dans la galerie de peinture du Palais. Il parcourut des yeux les différentes toiles qui l'ornaient, et, s'arrêtant devant une scène de chasse de Wouwermans, il se mit en devoir d'en faire un croquis sur un carnet de poche. Le landgrave, survenant à l'improviste, trouva le jeune officier plongé dans cette occupation. « Votre nom et votre grade? » demanda le prince. « Jean Huber, de Genève, lieutenant au service de Votre Altesse », répondit le jeune homme un peu inquiet. — « Eh bien! M. Jean Huber, je vous nomme mon adjudant », dit le landgrave, « et nous ferons de la peinture ensemble ».

A l'école de ce prince, adonné aux arts, Jean Huber cultiva et forma son goût. Il en acquit un autre dont le prince était féru : celui de la fauconnerie. L'équipage du landgrave était l'un des plus remarquables de son temps. Huber s'initia, près de lui, aux particularités du vol des oiseaux de proie, s'appliqua à en étudier les moyens et les raisons, et fit, dès cette époque, un grand nombre de croquis des diverses sortes de rapaces.

Entre la peinture et la fauconnerie, son existence militaire fut paisible. Quand, au bout de quatre ans, il revint à Genève, en 1742, « la peinture », — comme devait le dire un de ses descendants, — « était en médiocre estime dans le patriciat genevois et la chasse au faucon n'avait rien à faire dans la république calviniste[1] ». Il ne tarda pas à trouver la vie de Genève monotone et dénuée d'horizon pour sa nature éprise d'activité et de contrastes : et presque aussitôt, il reprit du service cette fois auprès du roi de Sardaigne, Charles Emmanuel III : et il fit, en qualité de capitaine, dans l'état-major du comte de Genevois, la campagne de 1743 contre Conti.

Charles-Emmanuel était un prince libéral, spirituel et artiste.

1. Hubert-Saladin, dans l'ouvrage que M. Charles Fournet a consacré à ce descendant de Jean Huber, *Hubert-Saladin*, p. 24. (Honoré Champion, 1932.)

Jean Huber jouait de bonheur avec les princes. La cour de Turin était brillante. Il y déploya sa bonne grâce et son esprit. Entre deux campagnes, il admirait le paysage piémontais et la peinture des diverses écoles de l'Italie. Les gens graves et les frivoles lui trouvaient un égal agrément : il s'acquit des sympathies dont, plus tard, Joseph de Maistre devait encore recueillir les échos, car il fait allusion à « la charmante mémoire » attachée à son nom.

Il rentra à Genève au cours de l'année 1746 : on le pressait de prendre un état, il choisit celui du mariage et fit un bon choix : le 25 septembre de l'année suivante[1], il épousait Marie-Louise Alléon, une cousine de madame Necker, et la nièce d'un de ses compatriotes qu'il avait eu pour colonel au régiment de Hesse-Cassel. Elle venait d'atteindre sa majorité et montrait les marques de la distinction d'esprit et de manières qui, pendant quarante ans, devait en faire, tant à Genève qu'à Lausanne, une des figures saillantes de la société. Le jeune ménage s'installa d'abord à Plainpalais, aux portes de Genève, puis une partie du temps, à Vernaz, en Savoie, où Jean Huber poursuivait l'élevage et l'étude des oiseaux de proie.

Si divers que fussent déjà ses occupations et ses goûts, il ne s'en tint pas pour cela éloigné des affaires publiques : en dépit de sa jeunesse et de l'enjouement qui se mêlait toujours à sa gravité, on lui savait le jugement exercé. Il avait à peine trente ans quand il fut choisi comme membre du Conseil des Deux-Cents, cette assemblée qui détenait le pouvoir législatif de la République et qui octroyait à ses membres cette appellation de « magnifique seigneur » que, pour sa part, Jean Huber ne prenait guère au sérieux.

Deux enfants lui naquirent, François et Jean-Daniel[2] qui allaient, par la suite, à des titres divers, s'acquérir des droits à la renommée : il n'est pourtant pas excessif de dire que ni les princes, ni Genève, ni la naissance de ses enfants, ni le Grand Conseil, ni les faucons, ni les écoles de peinture des Pays-Bas et de l'Italie, n'eurent dans sa vie autant d'impor-

1. Acte de mariage de Jean Huber avec Marie-Louise Alléon, fille de François Alléon et de Madeleine Guainier, 25 septembre 1747. (Archives de Genève.)

2. François Huber, le 2 juillet 1750 : Jean Daniel, le 9 octobre 1754.

tance et de poids qu'une circonstance, en apparence tout extérieure : l'arrivée à Genève, en décembre 1754, de M. de Voltaire.

***

Après les déboires que lui avait valus son séjour chez le grand Frédéric, et au lendemain de la fâcheuse équipée de Francfort, Voltaire était allé, pour se remettre de son agitation, aux eaux de Plombières où il avait retrouvé « ses anges », les d'Argental, et ses deux nièces; puis, accompagné de madame Denis, il était parti pour Colmar où il était demeuré plus d'un an espérant toujours pouvoir se rapprocher de Paris; mais ni madame de Pompadour, ni le Roi, ni la Reine ne se souciaient de le voir de plus près. Escorté de sa nièce et de son secrétaire, il avait pris le parti de s'installer à Lyon : l'accueil que lui fit le cardinal de Tencin le persuada de s'éloigner un peu davantage : le banquier Robert Tronchin l'engagea à passer à Genève, ce à quoi la présence du docteur Tronchin lui fournissait un prétexte plausible : les imprimeurs Gabriel et Philibert Cramer, en lui proposant de publier une édition complète de ses œuvres, lui en vinrent fournir un autre. Après avoir quelque temps accepté l'hospitalité de Prangins, le temps de flairer d'où venaient le vent et les affaires, il s'était décidé à acheter, sous le couvert du conseiller Tronchin, la terre de Saint-Jean, qu'il baptisa « les Délices ».

On avait d'abord accueilli à portes ouvertes un homme d'un si grand renom et que l'on savait n'être pas fort épris des catholiques. Tout alla bien les premiers temps. « J'ai un ermitage fort joli aux portes de Genève, — écrivait-il, — un autre à l'abri du vent du nord à Lausanne. Je suis devenu Suisse et jardinier. » Il tient, comme il dit « le lac par les deux bouts », et il aime mieux « gronder des jardiniers que de faire la cour aux rois ». « Genève n'est plus la Genève de Calvin, — disait-il encore, — il s'en faut de beaucoup. Il n'y a pas de ville où il y ait plus de gens d'esprit et de philosophes. »

Il y avait bien le docteur Tronchin qui ne plaisantait guère; mais Voltaire mettait cette humeur sur le compte de la médecine et sur la laideur de la femme revêche dont il était affublé. Il écoutait son médecin, mais ne suivait pas ses ordonnances,

quoiqu'il fît profession d'être mourant. Il croyait la gaieté plus efficace que les remèdes et voulait la faire régner à Genève.

Encore que le calvinisme eût bien perdu de sa rigoureuse austérité, depuis deux siècles et plus que les Réformateurs avaient imposé leurs lois à la République, le Consistoire entendait bien ne rien perdre de son droit de remontrance. On tenait que la corruption venait de France d'où l'on avait pourtant tiré quelques-uns des Réformateurs. On sévissait contre les femmes qui avaient la légèreté de venir au service avec des éventails ou l'indécence de s'y montrer en pantoufles : mais les patriciens enrichis dans l'agio et dont les maisons magnifiques s'étaient bâties dans la ville haute avaient pu emprunter impunément aux étrangers le goût du luxe et des arts, instruments de perdition. On poursuivait encore les maîtres à peindre et à danser, la danse étant, selon la forte expression du temps, « le faubourg de la paillardise ». Le théâtre surtout était tenu pour responsable de toutes les impudicités. A la comédie que venaient donner des troupes ambulantes aux abords de Genève, — mais sur le territoire de Savoie, ou de France, à Carouge ou à Chatelaine, — on voyait pourtant jusqu'à des filles de pasteur, et le Consistoire exhortait sans relâche à plus de sévérité, sur ce point, les ministre du culte.

Dès qu'il fut installé, Voltaire fêta les Genevois, ne lésinant pas sur la dépense. Six chevaux et quatre voitures, un cocher, un postillon, deux laquais, un valet de chambre, un valet de campagne, un cuisinier, un marmiton, quelques filles de service : c'était de quoi mener les hôtes et les servir. La chère était excellente. Il les gavait de gélinottes, de crème, et de « truites trop séduisantes », comme disait madame du Boccage qui en eut une indigestion. Toute la bonne société ne tarda pas à aller et venir sur la route des « Délices ». Les voyageurs venaient d'Angleterre ou de France, d'Allemagne comme de Russie. Madame Denis tenait la maison de son oncle et des rôles dans les tragédies, et s'enflammait pour les beaux hommes. C'était une fête perpétuelle, au milieu de laquelle on pourrait se demander comment le grand homme travaillait, si l'on ne savait qu'il avait besoin d'agitation, comme d'autres de calme et de repos[1].

1. En 1768, il écrivait : « J'ai été pendant quatorze ans l'aubergiste de l'Europe. »

En dépit de toute sa verve, il ne pouvait suffire à lui seul à divertir une compagnie si nombreuse et si diversement renouvelée. Il faut bien avoir sous la main quelqu'un qui vous puisse au besoin donner la réplique; il faut bien s'assurer aussi de quelques solides appuis dans une ville comme Genève où l'on ne peut être longtemps sans éveiller des soupçons, quand on est, comme Voltaire, un homme qui a la frénésie du théâtre et fort peu celle de la religion.

Il avait connu, dès son arrivée, un homme avec qui s'accorder sur les plaisirs de la scène. Le conseiller Tronchin avait fait jouer, vingt ans plus tôt, une *Marie Stuart*, à la Comédie-Française, et les tragédies de Voltaire lui allaient au cœur. Il avait un goût profond et sûr pour les œuvres d'art : il avait constitué un cabinet de peinture dont il parlait avec modestie, mais qui lui valait des relations et du renom à travers l'Europe et dont Catherine II, en 1771, acheta la plus grande partie. C'était un homme à la figure longue, au nez busqué, aux lèvres minces, aux yeux vifs, d'une grande honnêteté, ferme dans ses propos, mais sans rigueur pour les autres, et qui sans donner dans un extrême enjouement n'avait pas le goût de l'ennui[1].

Il comprit que M. de Voltaire avait surtout besoin d'être diverti, et il jugea à bon droit que, dans tout Genève, nul ne pourrait mieux s'acquitter de cet emploi que Jean Huber. Il le lui présenta. Huber avait alors trente-trois ans et Voltaire soixante : mais le plus animé et le plus infatigable des deux n'était pas toujours le plus jeune.

Avec son visage plein, respirant la santé, ses cheveux bruns, son menton charnu ponctué d'une fossette, ses yeux bleus sous des sourcils en accent circonflexe, son front poli, tel qu'il s'est peint lui-même dans les pastels qu'il nous a laissés[2], Jean Huber avait de quoi faire bonne impression dès l'abord sur ce vieillard sardonique et grinçant. Dès qu'il eut ouvert la bouche, Voltaire ne se tint plus d'aise : Huber

1. Cf. Henri Tronchin, *Le Conseiller François Tronchin et ses amis*. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1895.

2. Nous avons trois portraits de Jean Huber par lui-même : un au Musée de Genève, un autre à la « Société des Arts », de la même ville : et un, à Paris, chez M. de Cerjat, descendant de l'artiste.

VOLTAIRE. CROQUIS DE JEAN HUBER.
(Musée d'Art et d'Histoire. Genève.)

avait l'esprit vif, le sens de la caricature, la repartie prompte. Et bientôt le seigneur des « Délices » ne put plus s'en passer. Huber est prié à tout bout de champ, pour distraire Voltaire tout seul ou toute sa compagnie. Il a des loisirs, rien ne le retient fortement : il ne suit guère que son plaisir, sans se jeter jamais dans l'excès. Il a le goût de la vivacité : il a tant de fois observé celle des oiseaux, mais celle de M. de Voltaire n'est presque pas moins étonnante. Huber ne se lasse pas de l'examiner, et comme il dit : « il le pratique, le rumine, le contrefait ». On n'apprend pas, dit-on, à un vieux singe à faire des grimaces, mais on peut s'appliquer à les reproduire, et Huber ne s'en fait pas faute. Ce visage tout en angles, ces yeux pétillants, cette bouche édentée mais qui sait mordre encore, n'ont plus de secrets pour lui; Voltaire a beau changer d'expression cent fois dans l'heure, aucune n'échappera à l'œil précis d'Huber, à l'habileté de son crayon : c'est le sténographe de ce visage plus mobile que le vent. Voltaire parle et Jean Huber lui donne la réplique, cependant qu'au bout de ses doigts naissent déjà d'invisibles croquis qu'à peine rentré chez lui, il note, il précise et reprend. Il a dessiné presque autant de visages que Voltaire en eut pendant cette vingtaine d'années de sa vie genevoise.

Dès que quelqu'un de marquant s'annonçait, on envoyait chercher Huber. Il avait la repartie vive, il avait vu du monde; ses intérêts étaient multiples : que les visiteurs fussent savants ou philosophes, acteurs, peintres ou musiciens, ils trouvaient en lui à qui parler. Il savait organiser des parties de plaisir, animer un dîner, plaire aux femmes, intéresser les hommes, et même tenir tête à Voltaire et oser le battre aux échecs. Il n'est presque personne, parmi les visiteurs de Voltaire à Ferney comme aux « Délices » qui n'ait rencontré Jean Huber, qui n'ait gardé de lui un souvenir charmant, qui n'ait pris pour lui de l'affection même, Lekain comme d'Alembert ou Grimm, madame d'Épinay comme mademoiselle Fel ou mademoiselle Clairon, le baron de Gleichen aussi bien que Boufflers ou le prince de Ligne ou Marmontel qui en parle ainsi dans ses *Mémoires* :

Parmi les Genevois que je voyais chez lui [Voltaire] les seuls que je goûtai et dont je fus goûté furent le chevalier Hubert (*sic*) et Cramer

le libraire. Ils étaient tous deux d'un commerce facile, d'une humeur joviale avec de l'esprit sans apprêt, chose rare dans leur cité. Cramer jouait, me dit-on, passablement la tragédie : il était l'*Orosmane* de madame Denis et ce talent lui valait l'amitié et la pratique de Voltaire, c'est-à-dire des millions. Hubert avait un talent moins utile, mais amusant et très curieux dans sa futilité. L'on eût dit qu'il avait des yeux au bout des doigts. Les mains derrière le dos, il découpait de profil un portrait aussi ressemblant et plus ressemblant même qu'il ne l'aurait fait au crayon. Il avait la figure de Voltaire si vivement empreinte dans l'imagination qu'absent comme présent, ses ciseaux le représentaient, rêvant, agissant dans toutes ses attitudes. J'ai vu des paysages en découpure sur des feuilles de papier blanc où la perspective était observée avec un art prodigieux. Ces deux aimables Genevois furent assidus aux « Délices » le peu de temps que j'y passai[1].

C'est en 1760 que Marmontel fit à travers la France ce voyage qui par Bordeaux le mena à Ferney : à ce moment précisément, Voltaire et Jean Huber venaient de faire l'un et l'autre une découverte d'un genre différent mais également importante pour leur gloire : Voltaire venait de découvrir et d'acquérir Ferney; Jean Huber avait découvert et venait d'acquérir mieux que personne l'art de la découpure.

***

Il n'avait pas inventé ce passe-temps : quelques années avant l'arrivée de Voltaire aux « Délices », une rage de découpure s'était emparée de la société à Paris : on se divertissait à coller sur des écrans des personnages ou des ornements découpés dans des estampes : on prétend même qu'on en fit parfois des pantins animés, pour la distraction d'un moment; et c'est un jeu qui nous a coûté plus d'une belle gravure. Peu après que cette vogue eut commencé à se répandre, on vit naître celle des « portraits en ombre » auxquels l'éphémère et malheureux contrôleur des finances Étienne de Silhouette a attaché à jamais son nom. Jean Huber qui avait l'œil prompt et la main habile eut tôt fait de combiner les ressources de la découpure et celles de la silhouette et d'en former un art où nul ne peut se flatter de l'avoir surpassé, un art dont « il a été le grand homme et le génie », comme l'a

1. Marmontel, *Mémoires*, tome I, livre septième, p. 223 (Édition Belin, 1819).

dit Edmond de Goncourt, qui le nomme aussi « le Watteau, le Callot, le Paul Potter du découpage improvisé ».

Les exemples de cette divertissante technique se sont depuis lors multipliés et répandus à travers l'Europe : mais nul n'a su égaler Jean Huber en cela, pour l'habileté du métier, la diversité des sujets, l'accent spirituel qui anime ses découpures. Les travaux des autres semblent grossiers auprès des siens. La complexité des scènes qu'il a su imaginer en découpant du papier sont extraordinaires : le dessin y est toujours exact, précis, minutieux même, sans être jamais plat ni étriqué. La perspective y est ménagée, suggérée avec une incomparable habileté; le caractère des objets, comme celui des personnages, y est indiqué avec la plus plaisante finesse. Ce que les limites assez étroites de ce procédé lui interdisent de préciser, il l'insinue, le suggère avec une telle vivacité et une telle force que les moindres traits apparaissent, que les reliefs s'accusent : les plans s'y disposent à leur place respective, et l'imagination n'a aucun effort à faire pour se représenter jusqu'à la couleur même.

Jean Huber ne tarda pas d'ailleurs à subtiliser ses moyens : aux simples ciseaux qu'il employait d'abord et aux jeux de cartes qu'il dépareillait avec ardeur, il substitua bientôt une lame fine dont il se servait comme d'un crayon, et il employa des papiers et des vélins d'épaisseurs diverses, qu'il combinait dans la même composition, en vue d'effets particuliers[1].

Sa suprématie dans le domaine de la découpure ne fut pas longue à s'imposer. Il s'était d'abord essayé à ce jeu pour son propre divertissement et celui de ses enfants. Les spéculations de Law lui ayant fait perdre quelque argent comme à bon nombre de ses compatriotes, il songea à tirer parti d'un talent dont tous les visiteurs de Voltaire étaient au fait et dont Voltaire lui-même formait bien souvent le sujet.

Parmi ces visiteurs, Grimm, venu à Genève pour y chercher madame d'Épinay, qui, depuis plus d'une année, s'y faisait soigner par le docteur Tronchin, s'était pris rapidement de la plus vive sympathie pour Huber et d'une admiration non moins vive pour ses découpures. Cette admiration ne demeura pas platonique et l'auteur fort répandu de la *Corres-*

1. Daniel Baud-Bovy, *Peintres genevois* (1702-1817).

pondance littéraire s'employa de tous ses moyens à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre les spirituels travaux du découpeur genevois. Il le fit sans relâche, avec le plus constant enthousiasme. Les personnages les plus illustres par la naissance ou le talent reçurent, par les soins de Grimm, les découpures du chevalier Huber. Il n'y eut guère que le grand Frédéric qui demeura insensible aux inventions du Genevois :

DÉCOUPURE DE JEAN HUBER. — VOLTAIRE ASSIS.
(Boissonnas, photogr. Genève.)

il n'y vit « que du vélin, de la patience et des ciseaux ». Il est vrai qu'il était très occupé lui-même à découper les États de ses voisins. Mais la duchesse de Saxe-Weimar, à qui, de Potsdam, les ouvrages d'Huber sont revenus, s'en montre enchantée; madame du Deffand, à laquelle Voltaire se plaint qu'Huber le ridiculise dans toute l'Europe, en envoie en Angleterre à Horace Walpole[1]; Grimm, dans une de ses lettres, déclare qu'il ne pardonnera jamais à l'abbé Galiani de lui avoir volé

1. « Je vous envoie une découpure que vous reconnaîtrez aisément. Elle est faite par M. Hubert (*sic*). Je veux le forcer à faire la mienne, il ne veut pas. » *Lettre de la marquise du Deffand à Horace Walpole*, tome II, p. 439, lettre 383, du 15 novembre 1772.

une des plus belles découpures du chevalier et, qui plus est, de l'avoir égarée ensuite; et le même abbé Galiani termine une lettre écrite de Naples à madame d'Épinay par ces mots : « Adieu, aimez-moi : amusez-vous avec le découpeur de Voltaire. » Et quand Diderot vient de lui envoyer son article sur le sculpteur Bouchardon, Grimm lui répond :

Et mon découpeur de Genève, croyez-vous que je veuille le mettre au-dessous de ces gens-là? Quand je vois qu'avec une paire de ciseaux et un morceau de vélin, il sait créer des tableaux où le dessin, l'idée, la composition, les caractères des figures, les différents plans et groupes étonnent également, je reste ébahi. Les plus grands artistes ont eu leurs pareils : celui-ci est le seul de sa classe, et le sera peut-être toujours. Vous souvenez-vous de ce Voltaire qu'Henri IV mène au Temple de la Gloire élevé sur une montagne d'où l'on voit, de l'autre côté, les Fréron et les autres chenilles du Parnasse dégringoler? Le mérite du héros et de son chantre en robe antique, la tête ceinte d'une couronne de lauriers est ce qu'il y a de moins remarquable dans cette découpure : mais vous souvient-il de cet air, à la fois pénétré, humble et empressé du poète? Il court comme le diable pour gagner le sommet de la montagne et il a cependant l'air de se laisser entraîner malgré lui par le Roi qui le tient par la main. On voit qu'il dit au Roi : « *Domine, non sum dignus* » et qu'il pense : « Ah! tu ne saurais me mener assez vite. Voilà d'abord une idée très fine et très originale : mais la rendre par un morceau de vélin découpé avec des ciseaux, sans crayon, sans couleur, sans relief. C'est un prodige qu'il faut avoir vu pour le croire.

Diderot lui-même n'échappe pas à la séduction, le 1er mai 1759, il écrit à Grimm alors à Genève :

J'ai reçu la découpure. Elle est belle, très belle. Les deux figures groupées à droite : le berger et la bergère qui dansent au-dessous, les arbres, les animaux, le berger et la bergère qui s'égarent entre les arbres, tout m'en plaît[1].

Il traite selon son humeur des sujets graves ou plaisants, des scènes champêtres ou d'intérieur, de mœurs ou de caractère, le paysage ou le portrait. Il s'inspire un jour de quelque passage de l'*Énéide*, un autre jour d'une anecdote contemporaine. Grimm cite plusieurs de ces découpures dont il ne subsiste malheureusement plus que les descriptions qu'il en

1. Denis Diderot, *Correspondance inédite* publiée par André Babelon, tome I, p. 28 (*Nouvelle Revue Française*, Paris, 1931). Dans une lettre du 18 juillet suivant Diderot réclame à Grimm d'autres découpures.

a faites. L'une — nous dit-il, — montre, sous un superbe dais, un inquisiteur à qui un joli page présente une tasse de glace pendant qu'on brûle devant lui des hérétiques. Une autre est une Nativité où l'on voit le bœuf, de garde auprès de la crèche, sur le sommet d'une butte : l'âne s'avançant sur le bord s'est mis à braire pour annoncer le miracle à tout l'univers, tandis qu'au bas de la butte une foule d'ânes et d'ânons bondissent avec des braiements de joie.

Il cite encore cette scène plaisante relative à Voltaire. Aux premiers temps de son séjour aux « Délices », celui-ci avait prétendu y établir un haras, avec un étalon danois fort vieux et une demi-douzaine de vieilles juments qui servaient à le traîner. Huber en fit une découpure. Au milieu du tableau, nous dit Grimm, on voit la jument saillie par l'étalon : à côté sur une butte un peu élevée, Voltaire avec son habit boutonné et sa grande perruque : « Il est parlant, il est plein d'enthousiasme », il a saisi une jeune fille par la main, pour lui montrer ce qu'il appelait « l'auguste spectacle de la nature dans toute sa majesté ». Elle recule et fait de grands efforts pour se dégager. Auprès d'elle sa compagne se met à courir de toutes ses forces, de peur d'être aussi saisie par Voltaire. Derrière ce groupe, deux hommes se tiennent les côtes de rire : on aperçoit au fond un château, sur un balcon duquel, une femme, en qui l'on peut reconnaître madame Denis, la nièce de Voltaire, regarde avec une lunette d'approche.

De l'autre côté de la jument, — ajoute Grimm, — on voit une paysanne avec son mari, ayant un petit enfant dans ses bras et regardant paisiblement « l'auguste spectacle ». Cette dernière idée, pleine d'esprit et de délicatesse, achève de rendre ce morceau précieux : c'est une idée que notre Greuze n'aurait pas dédaignée. Ce Huber est un homme plein de génie et un talent unique[1].

On peut voir, en tout cas, par ces divers exemples, que ce Genevois a l'esprit fort libre, et ces messieurs du Consistoire, qui tentaient alors de raffermir une austérité battue en brèche par le diable de Ferney, auraient pu trouver à redire, et à sévir même, si le chevalier Huber n'eût été, outre cet adroit découpeur, un magistrat de quelque influence dans sa ville,

1. Grimm. *Correspondance littéraire*, 15 août 1764, t. VI, p. 51.

et s'il n'eût répandu plutôt ailleurs qu'à Genève les fruits de sa malicieuse industrie.

Il fut un temps où Huber suffisait à peine aux commandes, et où il obtenait aisément dix ou douze louis de ses découpures; quelques-unes, il est vrai, étaient fort grandes. La plupart se sont éparpillées, égarées : ce papier découpé était une matière peu propre à résister à la négligence : on n'avait pas toujours le soin de les placer « entre deux verres » comme y insiste Grimm. Quelques-unes ont été heureusement conservées chez des descendants de l'artiste et permettent encore de mesurer les pertes que nous avons faites. Il doit pourtant s'en trouver encore un bon nombre dans des palais princiers, sans qu'on en soupçonne aujourd'hui l'auteur. Toutes les cours de l'Europe en avaient été approvisionnées par Grimm : celle de Catherine II comme celle de Gustave III de Suède, celle d'Angleterre comme celles des petits princes d'Allemagne. Il doit s'y en trouver encore. On ne sait plus de qui elles sont et pourtant quand on en a vu, ne fût-ce que quelques-unes, on ne peut plus les confondre avec les ouvrages des autres. Personne n'a apporté à cet art secondaire, mais charmant, une telle virtuosité, un tel esprit. On ne peut oublier la variété, la vérité, avec lesquelles il traite les feuillages, l'extraordinaire et authentique complexité avec laquelle il découpe les arbres dépouillés par l'hiver : l'insaisissable habileté technique avec laquelle il sait faire miroiter les eaux, donner aux êtres et aux animaux une attitude véridique. Cela n'a rien de ces silhouettes, raides, solennelles, figées que l'on rencontre encore, rien de ces découpures[1] naïves, dont la maladresse n'est pas toujours sans charme : les découpures d'Huber semblent nées d'un seul trait, guidé par l'enjouement et la malice, le moindre détail y trahit non seulement l'habileté

1. Les découpures d'Huber se rencontraient partout : on en trouverait maint témoignage dans des ouvrages français ou étrangers : celui-ci, par exemple, au hasard. Dans le *Journal* que Mary Hamilton, nièce de sir William (le mari de la trop fameuse Emma) tint au cours d'un voyage en Flandre et en Belgique en 1776, et d'un séjour à Spa avec lord et lady Dartrey, elle note : « Nous prîmes le thé avec la princesse D... Elle donna à lady Dartrey un profil de Voltaire découpé avec des ciseaux par M. Huber qui est fameux dans cet art et peut découper des portraits frappants de ressemblance et les paysages les plus délicats dans du papier, sans regarder et en tenant les mains sous la table. »

de la main, mais l'amusement et la finesse de l'esprit : un art secondaire, si l'on veut, mais entre ses mains, un art véritable.

***

C'est durant une dizaine d'années que Jean Huber s'adonna surtout à cette forme de son talent : ensuite, et particulièrement après 1769, il se consacra plus volontiers à la peinture. Il s'y était livré, comme on l'a vu, dès son séjour à Cassel, mais selon son humeur, sans application véritable, comme il faisait tout. Vers la quarantaine, la peinture prit la première place et l'on peut dire que Voltaire en fut aussi la cause.

Peut-être une autre raison s'y ajouta-t-elle, car c'est à ce moment que le second de ses fils, Jean-Daniel, commença à montrer pour le dessin et la peinture un penchant qui vint ranimer le sien. Le fils devait surpasser le père à cet égard. Jean Huber, lui, se bornera, le plus souvent, à l'esquisse et à l'anecdote.

L'esquisse répond à son esprit prompt, traversé de cent mouvements à la journée, et l'anecdote est bien tentante. Il l'a, pour ainsi dire, presque chaque jour sous la main : elle se prête aux scènes d'intérieur comme aux tableaux de plein air : cette anecdote vivante, inépuisable, c'est Voltaire à toutes les heures du jour, dans ses attitudes diverses et contradictoires.

Las de l'avoir, dix ans, imité, croqué dans des découpures, au point d'être parvenu, dit-on, à faire découper ce profil fameux par son chien en lui tendant de certaine façon un morceau de pain ou de fromage, il s'applique maintenant à le peindre. Il le peindra à pied, en voiture, à cheval, dans son lit : on verra Voltaire jouant aux échecs, déclamant, lisant. Il le peindra en robe de chambre bleue à grands ramages jaunes, ou bien en bel habit mordoré à grandes basques et culotte de même couleur, et des manchettes jusqu'au bout des doigts, ou simplement avec une longue veste de basin, un petit bonnet de velours noir sur sa perruque, des bas gris de fer roulés et des souliers gris. Il le dessine aux trois crayons, coiffé d'un bonnet de fourrure, l'œil inquiet et pénétrant, la bouche pincée : avec une irrécusable vérité. Il le peindra,

selon le jour, en vieillard malade, à demi-mort, ou éveillé comme un diable qui sort d'une boîte, et dont un mot d'esprit, de lui-même ou d'un interlocuteur, a fait jaillir le ressort. Il le peindra à son petit lever, dictant déjà à son secrétaire tout en enfilant sa culotte[1].

L'œuvre peint de Jean Huber, dont il ne nous reste malheureusement plus qu'une très faible partie, est parfois sèche et sent la hâte : mais elle est souvent exquise, quand le goût de la malice ne l'inspire pas extrêmement, comme dans cette toile où l'on voit Voltaire, en veste brune et en bas blancs, patriarche bienveillant, auprès d'un groupe de paysans dans un décor de montagnes baignées d'une vapeur rose.

C'est Grimm encore qui nous apprend la métamorphose du découpeur en peintre, dans la *Correspondance littéraire* à la date du 15 mars 1769 :

> M. Huber, connu par ses découpures, a abandonné depuis quelque temps ses ciseaux pour se livrer à la peinture où il a également réussi. Il a proposé, il y a quelque temps, à Sa Majesté Impériale de faire la vie privée de M. de Voltaire dans une suite de tableaux, et cette proposition ayant été agréée, il est actuellement occupé à ce travail. Il a envoyé à l'Impératrice, pour son coup d'essai, le tableau de la réception de Ferney. Le patriarche exténué, n'ayant plus qu'un souffle de vie, est couché dans son lit. On lui annonce le prince russe porteur des marques précieuses de la bienveillance de l'auguste Catherine : le patriarche se relève sur son séant, le reçoit pénétré de respect et de reconnaissance, et retrouve le feu de sa première jeunesse.

C'est également par Grimm que, trois ans plus tard, nous sommes instruits du succès d'Huber, que nous savons « qu'il a consacré son pinceau presque exclusivement à M. de Voltaire avec qui il vit depuis dix-huit ou vingt ans » et que la grande Catherine lui a fait dire « qu'elle accepterait tous ses tableaux et que plus il en ferait, plus il lui ferait plaisir ». Il s'emploie alors à décrire dans de petits cadres la vie domestique de l'homme le plus célèbre de l'Europe. Les palais de la grande Catherine en continrent ainsi tout un ensemble dont, par malheur, il ne subsiste plus rien, car un grand nombre de ces tableaux furent détruits lors de l'incendie du palais

1. On peut voir cette scène peinte, au Musée de Genève, dans la salle qui porte son nom : une réplique se trouve au Musée Carnavalet.

d'Anitchkoff : et la tradition veut en outre que Catherine, effrayée des excès de la Révolution, ait elle-même jeté au feu les lettres qu'elle avait reçues des Encyclopédistes et fait disparaître les objets d'art qui pouvaient lui rappeler le patriarche de Ferney; entre autres les découpures et les tableaux d'Huber[1].

Il ne nous en serait rien parvenu sans une heureuse circonstance. Vivant-Denon, qui devait finir ses jours comme baron de l'Empire et qui était alors gentilhomme ordinaire du roi, fut chargé d'une mission en Russie. Ayant rendu visite à Voltaire à Ferney quelques années plus tôt et lui ayant envoyé une gravure dont il était l'auteur et qui n'avait guère plu au grand homme, celui-ci l'en avait remercié fort sèchement en le priant de ne pas la laisser circuler :

Je suis bien loin, Monsieur, de croire que vous ayez voulu faire une caricature dans le goût des plaisanteries de M. Huber... Il court dans Paris une autre estampe qu'on appelle mon *Déjeuner* : on dit que c'est une plaisanterie de M. Huber. J'avoue que tout cela est fort désagréable. Un homme qui se tiendrait dans l'attitude qu'on me donne et qui rirait comme on me fait rire serait trop ridicule.

C'était une scène plaisante, mais assez chargée, où l'on voyait Voltaire, dans son lit, la grosse madame Denis à son chevet; près d'une table, un homme jovial au pied du lit : une servante à droite; le père Adam, son aumônier, à gauche.

Vivant-Denon, courageusement, le détrompa : ce *Déjeuner* était bien de lui : « Je ne connais pas, — écrivait-il alors, — les ouvrages de M. Hubert (*sic*), je n'ai donc voulu imiter personne. » Il est singulier qu'il n'eût pas déjà rencontré les ouvrages de Jean Huber, en 1776, alors qu'ils circulaient partout depuis une dizaine d'années : mais une fois en Russie, il ne les ignora plus. Grimm note, en 1778 :

On a gravé le croquis de trente ou quarante têtes de M. de Voltaire d'après les tableaux de M. Huber de Genève. Ce sont de simples esquisses, de vraies caricatures, mais infiniment spirituelles, et presque toutes également ressemblantes. Ce n'est pas un ami de M. de Voltaire qui s'est avisé d'écrire pour légende au bas de cette estampe : *Tot capita, tot sensus*[2].

1. Voir *Opuscules et Lettres de Grimm*. Appendices, t. XVI de l'Édition Tourneux de la *Correspondance Littéraire* de Grimm, p. 251.
2. Grimm. *Correspondance littéraire*, t. XII, p. 104.

Cette estampe était de Vivant-Denon : se trouvant à Saint-Pétersbourg, il avait fait un calque des visages de Voltaire sur différentes toiles de Jean Huber : c'est ainsi seulement qu'ils nous ont été conservés. Voltaire y apparaît avec une vérité cruelle. C'est qu'Huber n'a rien d'un flatteur, son observation est véridique : il admire la merveilleuse vitalité du grand homme et les bons côtés de sa nature, mais il n'est pas porté à la déifier.

Voltaire ne trouve pas toujours la chose à sa convenance : ce railleur n'aime pas qu'on le raille ou le persifle, et parfois l'intarissable verve de Jean Huber lui donne de l'humeur : il crie comme un damné et se plaint que ses portraits le ridiculisent. Évidemment il ne se voit pas, en dépit de toute son intelligence, exactement tel qu'il est. Il ne sait pourtant au juste comment se plaindre d'Huber, en se gardant bien de se brouiller avec lui, car un homme de cet entrain et de ce talent ne se trouve pas aisément aux alentours de Ferney, et puis il n'a plus guère d'appui dans Genève.

Son impiété, ses sorties contre Calvin, son désir d'établir à toutes forces la comédie dans Genève en dépit des ministres du culte, devaient le brouiller fatalement avec bien des esprits : quelques-uns de ceux qui s'étaient tenus sur la réserve ne tardèrent pas à montrer une franche hostilité. Charles Bonnet, entre autres, cet éminent philosophe[1], cet homme paisible, cet esprit essentiellement religieux et pourtant tolérant, ne se connaît plus quand il parle de « ce vieux brochurier ».

Heureusement pour Voltaire, le « magnifique Conseil » ne répondait qu'avec mollesse aux objurgations du Consistoire qui tonnait contre cette fureur d'indécence théâtrale et réclamait « qu'on interdît au sieur Voltaire de représenter aucune pièce de théâtre tant sur le territoire de Genève que sur les terres étrangères qui sont dans son voisinage ». Le conseiller Tronchin faisait de son mieux pour apaiser ses collègues : mais comme l'écrivait, dès janvier 1766, le résident de France au duc de Praslin, « Voltaire prend le chemin de se

1. Sainte-Beuve a dit de lui dans ses *Notes* : « C'est un écrivain de la trempe des Bacon, Descartes, Leibnitz, Gravesande, » et aussi « qui veut se livrer à la psychologie ne saurait trop étudier Locke et Bonnet ».

brouiller avec tous les partis, car il les caresse et les égratigne tour à tour, et ils ne sont pas disposés à entendre facilement la plaisanterie ». La tâche de défendre Voltaire contre lui-même n'était pas toujours facile.

Comme Huber le dit dans une lettre à Falconet :

De tous les pays Genève est celui où l'on jouit le plus de soi-même. Il s'y trouve assez de gens dans le cas d'user de ce privilège pour former une société digne d'un philosophe. Cette société eût toujours paru telle à M. de Voltaire, s'il n'eût voulu mener le char de la lumière un peu trop vite au gré de quelques vieilles perruques. On l'a chagriné là-dessus, il en a pris de l'humeur : il a boudé, on l'a boudé. Un très petit nombre de gens profite de son voisinage. J'ai l'honneur d'en être, comme sans conséquence et malgré le chagrin que je lui donne en le peignant vieux, maigre et polisson[1].

Huber est honnête homme et n'a pu nourrir longtemps d'illusions sur les procédés plus que discutables auxquels son besoin d'intriguer pousse parfois Voltaire. Les frères Cramer, avec qui il est fort lié, n'ont pas été sans le mettre au fait des petites infamies dont est tissée l'histoire de l'impression de la *Pucelle* et des malheurs du libraire Grasset. Il se sent parfois assez près de le mépriser : mais l'histoire naturelle l'a toujours passionnée et il s'y connaît en oiseaux de proie. Au reste, le jour d'après, il ne peut manquer d'admirer sa générosité, sa merveilleuse intelligence. Il pense certainement, comme Boufflers, que « ses imprimeurs auront beau faire, Voltaire sera toujours la meilleure édition de ses livres ». Quand on l'attaque, Huber le défend, et nul doute que le chevalier n'ait eu mainte occasion, pendant plus de vingt ans, de servir un homme dont ses découpures et ses peintures ont souligné, dans toute l'Europe, les bons et les mauvais côtés. Il le connaît mieux que personne. S'il le sent vraiment menacé, il se dépense dans Genève à parer au danger.

Une fois à Ferney, c'est une autre affaire : il tient tête à Voltaire et celui-ci accepte la chose, non sans une secrète satisfaction. Il trouve parfois que « son » peintre exagère, comme lorsqu'il distribue, par exemple, à ses compatriotes, pour orner leurs maisons, des « girouettes à la Voltaire » :

1. Lettre inédite du 10 février 1775. (Archives de Bessinge. — Bibliothèque de Genève.)

mais le patriarche sait que le chevalier est de taille à lui répondre, et il ne s'y risque pas; de près du moins. Mais quand en mai 1772, Huber part pour Paris, comme dit Grimm, « avec femme, enfants, armes et bagages », abandonné par son peintre, Voltaire se risque à déverser sa bile, à faire paraître son dépit :

Puisque vous avez vu M. Huber, — écrit-il le 10 août 1772 à madame du Deffand, — il fera votre portrait; il vous peindra au pastel, à l'huile, en mezzo-tinto : il vous dessinera sur une carte avec des ciseaux, le tout en caricatures. C'est ainsi qu'il m'a rendu ridicule d'un bout de l'Europe à l'autre. Mon ami Fréron ne me caractérise pas mieux pour réjouir ceux qui achètent ses feuilles[1].

Et un peu plus tard, à Catherine II :

Madame, votre oiseau qu'on appelle flamant ressemble assez aux caricatures que mon ami M. Huber a faites de moi : il m'a donné le cou et les jambes et même un peu de la physionomie de ce prétendu héron blanc[2].

Voltaire n'ose pas l'attaquer de face : il sait que les services d'Huber lui peuvent être encore fort utiles, et qu'il n'a pas, somme toute, de meilleur « agent de publicité », mais l'absence d'Huber l'irrite : dans cette disposition, un mot est vite lâché, et voici qu'il écrit dans son « Épitre à Horace » :

Ainsi lorsque mon pouls inégal et pressé
Faisait peur à Tronchin près de mon lit pressé,
Quand la vieille Atropos aux humains si sévère
Approchait ses ciseaux de ma trame légère;
Il a vu de quel air je prenais mon congé;
Il sait si mon esprit, si mon cœur est changé.
Huber me faisait rire avec ses pasquinades
Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

Si occupé, si accaparé qu'il fût alors à Paris, Huber ne laissa pas passer sans protester ce mot de « pasquinades », offensant non seulement pour la qualité de ses plaisanteries, mais pour celle de son caractère : et il s'empressa d'écrire à Voltaire cette lettre qui montre à la fois la nature de son esprit et celle des relations qu'il était parvenu, non sans

1. Voltaire. Lettres. Édition Beuchot, t. LXVII, p. 506. 10 auguste 1772.
2. A Ferney, 11 décembre 1772. (Voltaire. *Lettres*. Édition Beuchot, t. LXVIII, p. 69.)

fermeté ni sans beaucoup de tact, à établir entre le grand homme et lui :

de Paris, le 30 octobre 1772.

Vous voulez donc, monsieur, qu'Horace croie que j'étais en train de rire quand vous étiez en train de mourir? Il faut que je me lave de cette horreur en lui affirmant que vous fûtes le seul plaisant dans cette occasion, au point que vous m'attribuâtes de vos propres plaisanteries : car au lieu des lauriers que tant de beaux esprits se promettent souvent, vous faites des aumônes des idées que vous avez de trop. C'est votre vice dominant, et je n'ai pas dû le laisser ignorer à Horace.

Horace me connaît, monsieur, plus que vous ne le croyez. Il a prédit dans sa huitième satire : *Olim truncus eram*, que je ferais des caricatures des grands personnages, et vous pourriez, si j'ose le dire, ressembler à son dieu des jardins, à quelque chose près. Si les jardins, par exemple, désignaient les erreurs et les préjugés; si l'hommage des nouvelles mariées désignait la première lecture des filles émancipées; si le caractère spécifique du dieu désignait la verve, le génie créateur; si l'inspiration poétique s'appelait le voltairisme; si les oiseaux qui font leurs ordures sur l'idole désignaient de mauvais rimeurs qui ont mis leurs infâmes vers au bas d'une misérable copie volée, qu'auriez-vous à dire contre ce parallèle? Pour moi, je suis le *faber*, mais *non invertus*. Et vous appelez cela des pasquinades! N'entendrez-vous donc jamais cette raison que vous savez si bien faire entendre à tout le monde? Ne concevrez-vous pas qu'il faut des ombres à votre portrait, qu'il faut des contrastes à une lumière que personne ne pourrait soutenir; qu'Henri IV et Benoit XIV seraient moins délicieusement dans votre souvenir si l'un était toujours monarque, l'autre toujours chef de l'église? Je vous ai dit cent fois que je savais précisément la dose de ridicule qu'il fallait à votre gloire. Il est de fait que, depuis quinze ans, que, selon vous, je travaille à la ternir, elle n'a fait que croître et embellir; c'est un feu que ni l'armée joufflue d'Éole, ni moi, ni tout ce qu'il y a de plus fort en fait de souffleurs, n'avons pu qu'allumer davantage. Mais le moindre souffle éteindrait ma bougie : c'est à quoi, je vous prie, monsieur, de faire attention. L'empressement du public, votre âme damnée, pour tout ce qui vous représente bien ou mal, me force à vous désobliger sans cesse. J'entretiens son idolâtrie par mes images, et mon voltairisme est incurable. Mais, monsieur, êtes-vous le seul être grave qu'on ait osé peindre sans son aveu? On a fait de tout temps des caricatures de l'Être Suprême :

Imitez le Bon Dieu qui n'en a fait que rire.

Lisez Voltaire sur la tolérance, et vous trouverez bon que je continue à faire des heureux en vous multipliant. Je suis, sans rancune et avec autant d'admiration et de respect que jamais, votre etc...

P. S. — M. Tronchin sort de chez moi, très content d'être pris à témoin de votre fermeté et de votre bonne contenance. Il confirme

pleinement ce que vous dites. Je présume qu'il se serait bien passé de la gloire d'être mis en parallèle, dans la *Guerre de Genève*, avec Covelle et la demoiselle Ferbot : mais y a-t-il un bonheur parfait en ce monde[1]?

Il était difficile de répondre à Voltaire avec plus d'à-propos, ni en retournant avec plus d'adresse contre lui les armes dont il affectionnait de se servir. En dépit de son admiration et de son respect, il n'entend pas que Voltaire lui-même lui manque, et Voltaire se le tint pour dit : et c'était bien à quoi il était encore plus malaisé de parvenir qu'à rivaliser de verve et d'entrain avec lui.

***

Durant ce séjour à Paris qui dura près d'une année, Huber fut accueilli avec une faveur générale : le succès de ses découpures et de ses peintures s'en trouva encore accru. On souhaitait voir un homme qui vivait depuis si longtemps dans l'intimité de M. de Voltaire. Grimm rapporte qu'il avait peint un Voltaire, grandeur nature, qu'il avait collé et découpé sur du carton, en sorte qu'en entrant chez lui on était reçu par le patriarche. En même temps que ses talents, on appréciait son esprit qui n'avait rien perdu de son entrain au moment d'atteindre la cinquantaine. Ses connaissances réputées en matière d'oiseaux de proie lui valurent d'être consulté sur l'amélioration de la fauconnerie de Versailles, et d'être présenté au roi. Mais il avait, depuis quelque temps, une bien profonde et mélancolique préoccupation. Ce voyage à Paris n'avait pas été entrepris dans un but de divertissement, ni pour accroître encore le placement de ses « Voltaires », mais dans une intention plus grave. La vue de son fils aîné, François, s'était affaiblie, au cours des années précédentes, dans une telle mesure qu'on pouvait appréhender qu'il ne devînt bientôt aveugle. Depuis sa quinzième année, François Huber, encouragé par son père, s'était voué à l'étude de l'histoire naturelle, et plus particulièrement à celle des abeilles : c'est à cette observation qu'il avait compromis sa vue. Consulter Tronchin et par lui Venzel, le meilleur

1. Grimm, *Correspondance littéraire*, novembre 1772, t. X, p. 97.

oculiste que Paris possédât alors, tel était le but principal du voyage : mais les meilleurs médecins ne réussirent pas à enrayer le mal, Huber ramena son fils à Genève, complètement aveugle, à vingt-deux ans.

Dans cette infortune, celui-ci eut du moins deux consolations : celle de ne pas se voir abandonné par celle qu'il aimait et c'est le sujet même d'une lettre de Voltaire à madame Necker.

Savez-vous, madame, une aventure de votre pays qu'il faut que vous contiez à madame du Deffand? Savez-vous que mademoiselle Lullin, fille de votre petit secrétaire d'État Lullin et plus petite que lui, s'est éprise à l'âge de seize ans, du fils d'Huber, le grand découpeur et que, dès que ce jeune homme fut revenu de Paris complètement aveugle, elle a été au plus vite le demander en mariage à son père et lui a déclaré qu'elle n'aurait jamais un autre mari, et que dès qu'elle aurait vingt-cinq ans, elle consommerait cette belle affaire. Ce serait Psyché amoureuse de l'Amour, si ces deux enfants étaient plus jolis!

Son autre consolation fut de pouvoir poursuivre ses recherches sur les abeilles : aidé par son domestique Burnens, il compléta ses observations et publia, par la suite, des travaux dont la nouveauté et la sûreté ont établi les fondements de la science relative à ces insectes. Ce François Huber fut bientôt connu, et l'est resté du monde savant, sous le nom de *Huber des Abeilles*. De nos jours encore, Maurice Mæterlinck dans sa « Vie des Abeilles » l'a appelé « le maître et le classique de la science apicole d'aujourd'hui ». De son mariage avec « la petite Lullin » devait lui naître un fils, Pierre Huber, qui, à son tour, s'illustra également dans l'étude des insectes et s'acquit le surnom de *Huber des Fourmis*[2], donnant ainsi un nouveau lustre à la quatrième génération de cette étonnante famille.

1. Ferney, 11 décembre 1773. Édition Beuchot, t. LXVIII, p. 338.

2. Michelet fait plusieurs allusions aux Huber dans le chapitre des « Fourmis » de *l'Insecte*. En apprenant par la lecture d'Huber que certaines fourmis ont des esclaves, Michelet dit : « J'avais jeté Huber, et jamais livre ne me parut plus odieux. Pardon, illustre observateur, votre aïeul, votre père m'avaient charmé. Le premier, Huber, le grand historien des abeilles, a ajouté à la religion des hommes : il a relevé nos cœurs. Mais l'Huber des fourmis avait brisé le mien (chap. xx). Le chapitre xxv consacré aux abeilles contient des références à François Huber, où Michelet déclare : « Un coup fort et décisif nous avait été porté à l'esprit (si l'on peut parler ainsi) par les livres des deux Huber sur les abeilles et les fourmis. »

L'énergie dont son fils devenu aveugle fit preuve en poursuivant ses travaux à son retour de Paris aida Jean Huber à reprendre les siens : mais, à l'imitation de ses fils, le naturaliste et le peintre, il commença à montrer plus de goût pour la nature que pour les hommes. Ce n'est pas qu'il fût devenu misanthrope, mais sa raillerie prit alors un ton parfois plus aigre, sinon moins juste, comme dans ses *Notes sur les ressemblances entre les meutes et les assemblées parlementaires.*

Il n'avait jamais été vaniteux le moins du monde, mais désormais la façon dont il se juge s'accompagne d'une pointe de mélancolie; il n'en est pas de plus charmant témoignage que cette lettre inédite qu'il adressait à son ami le conseiller François Tronchin qui faisait alors un séjour à Paris chez son cousin le docteur, devenu premier médecin du duc d'Orléans.

Genève, 7 mai [1775].

J'ai été on ne peut plus sensible, monsieur et respectable ami, à la bonne lettre que vous m'avez écrite et au bon conseil que vous me donnez sur ce qui reste à écrire de mes *Observations.* Je viens d'écrire à M. d'Aubenton en faisant cession honorable de tout ce qui concerne le style et la méthode, mais en recommandant religieusement le fond. J'écris comme je peins. Traits de vérité à côté de relâchements impardonnables. Mais je donne le poisson, c'est au meilleur cuisinier à y faire la sauce.

Vous m'avez rendu encore un service dont vous ne dites mot : vous avez nettoyé et maquignonné mes croûtes que Grimm a fait partir contre vents et marées. Je vous suis tendrement obligé de vos bontés : mais je pense, comme vous pensez sûrement, que l'objet n'en valait pas la peine. Tout cela s'est fait à la diable en six mois de temps et il eût fallu quatre mois au moins à chaque tableau, soit pour faire les études de chaque détail, soit pour exécuter et se procurer l'ensemble en réalité. Je vais expier toutes ces sottises, et comme je répugne aux détails d'architecture que les fonds exigent et aux effets très froids qui en résultent, j'ai imaginé de tirer parti d'un effet trouvé. Vous vous rappelez cette esquisse d'une étable-hangar. Je vais en faire le tableau plus en grand et sur les lieux. J'ai deux sujets à choisir où Voltaire domine en pareil lieu. L'un est historique. A peine notre homme se vit seigneur de terres et patriarche qu'il se mit à lire tout ce qu'on a écrit sur la Maison Rustique. Un bœuf tomba malade à Tournex, il se transporta, le livre à la main, dans l'étable et fit donner un lavement dont j'ai oublié le succès. Or voici ce que cela fournit : le bœuf mourant dans la place principale, des paysans faisant des efforts pour le mettre sur pied, une fermière qui s'arrache les cheveux, le patriarche bien

éclairé tenant un livre de la main droite et indiquant vivement le père Adam pour exécuteur à un petit garçon qui tient une seringue immense.

Père Adam fait un geste d'apologie, d'étonnement du choix, mais la main gauche de Voltaire n'en démord pas, ni n'en démordra tant qu'existera le tableau.

L'échappée du fond sera ce que l'on aperçoit des Glacières depuis Tournex par une porte de grange.

Le sujet exécuté d'après nature sera riche en effets. Les hommes qui s'efforcent de lever le bœuf offrent de belles attitudes. Le bœuf lui-même, peint d'après un bœuf mort et plié dans le sens requis, serait le morceau le plus précieux traité par un Van de Velde. Je veux m'y mettre tout de bon et j'espère que ce tableau fera excuser tous les autres.

Je vous dirai une autre fois l'autre sujet qui ne vaut pas celui-ci, parce qu'il est un peu allégorique et que je n'aime pas tant l'allégorie en peinture. Grimm me demande un Voltaire jouant la tragédie, mais je n'ai point de tact pour les costumes ni les fonds ni les lampions de théâtre, et ce tableau serait tout au plus un fruit forcé dans une serre chaude, ce qui me glace à penser.

Recevez encore bien des remerciements de la peine que vous avez prise pour rejoindre M. d'Aubenton. Il est logé au bout du monde et n'est praticable que pour un homme qui n'est à Paris que pour l'histoire naturelle. Je vous prie donc, monsieur et digne ami, de lui envoyer simplement par la petite poste le manuscrit que je vous enverrai incessamment, et si le loisir vous le permet, de lui recommander la chose par quelques mots.

C'est avec bien de la reconnaissance et tout plein des sentiments que d'autres profanent que je suis pour la vie vôtre, etc...

HUBER

Voulez-vous dire mille choses tendres de ma part au brave docteur et à la maison d'Épinay?

Si j'étais à Paris, le docteur trouverait en moi un sujet bien soumis, mais c'était trop loin pour parler d'une santé qui chancelle pour avoir été trop brillante : il faut que tout finisse[1].

C'est à cette époque qu'il prend le parti d'aller s'établir la plupart du temps, à une lieue de Genève, dans une maison de belle allure et si heureusement placée sur le coteau de Cologny que de ses fenêtres on découvre en contre-bas, vers le nord, les rives verdoyantes du lac, et vers le midi, la chaîne des Alpes jusqu'au mont Blanc.

1. Archives de Bessinge (Bibliothèque publique et universitaire de Genève).

Il demande à la peinture et à ses oiseaux de proie de remplir agréablement ses loisirs. Il dessine et peint encore des « Voltaires », mais il ne le fait plus guère que de mémoire : ce n'est pas le moins du monde qu'il soit brouillé avec le patriarche de Ferney, mais que la distance, plus grande qui sépare leurs deux demeures, espace leurs relations. D'ailleurs Jean Huber se rend de moins en moins à Genève, la politique y prend un tour démagogique qui ne lui plaît guère : en outre, plusieurs des meilleurs amis qu'il y avait sont à Paris : le docteur Tronchin n'en revient plus guère : François Tronchin, l'ancien conseiller, y fait de fréquents séjours chez son frère le fermier général. Jean Huber, à Cologny, prend plus souvent la plume pour écrire des lettres et quelques-unes sont de sa meilleure encre.

Genève, 3 may.

A monsieur Tronchin, ancien conseiller d'État de la République de Genève, rue d'Antin à Paris.

Un ex-barbouilleur de toile présentement gratteur de cuivre ose-t-il prier un ex-conseiller irremplaçable de se prêter à ses fantaisies. C'est pourtant, monsieur, ce que j'ose vous proposer. J'ai écrit à monsieur Tardieu, marchand de cuivre, place Cambray, de porter chez monsieur Tronchin, au Palais-Royal, dix planches de cuivre dès qu'elles seront prêtes. On lui dira là où est votre demeure. Reste à savoir si vous voudrez bien vous en charger ou bien en partager le fardeau avec les premiers compatriotes qui partiront de Paris à mesure que les planches seront livrées. J'aurai, par ce moyen, le double plaisir de revoir des compatriotes et du cuivre, — ce qui vaut mieux que des compatriotes et du fer. Nous en avons cependant un grand nombre ici qui ont besoin d'être ferrés. Pendant que les horlogers et autres artisans s'occupent de politique, je m'occupe de gratter du cuivre qui est moins ingrat que les têtes. Vous savez ce que grattent vos anciens collègues. Cela vaut-il du cuivre? Que de choses dans du cuivre! Mon pauvre manuscrit aura-t-il l'honneur de vous raccompagner à Genève pour y être revu, corrigé et meublé de planches, chose qu'exige M. d'Aubenton pour le livrer aux imprimeurs.

Venez nous aider à recevoir l'Empereur pour qu'il voie à peu près dix justes dans sa ville impériale. Je garde pour votre présence toutes les réflexions faites et à faire sur l'Histoire du temps, mais je vous prie, monsieur, de me rappeler au souvenir du brave docteur comme un de ses plus obstinés fidèles, comme un roc qui ne s'amollit que pour le mérite et qui n'est plus que de la cire vis-à-vis de vous.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je refuse à vos successeurs en toge, monsieur, votre très humble, etc...

HUBER[1]

D'une rive à l'autre du lac, des billets s'échangent entre Voltaire et Jean Huber, billets qui ne nous sont malheureusement pas parvenus, mais ce brouillon retrouvé semble bien être celui d'un billet à Voltaire :

Au nom de Dieu, monsieur, délivrez-nous de toutes ces petites productions des gens qui font des vers par état. *Vates*, prophète, homme inspiré, poète : les premiers versificateurs étaient poètes dans ce sens-là. Ils avaient besoin d'un moyen extraordinaire pour mettre au jour des pensées sublimes. Tourmentés par le génie, ils firent des vers qui plurent : on crut dès lors que pour plaire, il fallait faire des vers. On versifia et l'on déplut. On sentit qu'il fallait de la chaleur, on s'échauffa sans objet : on fit des amphigouris. Il n'y a que vous, monsieur, qui fassiez dominer la pensée sur ses ornements. Presque tout le monde noie dans des vers des pensées pour lesquelles la prose n'est pas assez simple. Tout homme qui a, d'ailleurs, du goût bâille à l'aspect d'une page versifiée, et la passe sans la lire, s'il n'y voit votre nom. N'en dirait-il pas de même d'un chanteur qui fait briller son gosier au-dessus de l'expression, d'un peintre qui perd sa figure dans ses draperies, d'un acteur qui, à force de vouloir exprimer, n'exprime rien, des consonnes qui étouffent les voyelles, d'un confiturier médiocre qui ôte le vrai goût du fruit à force d'épices et de sucre[2]...

Le visage de Voltaire, ses gestes, son humeur se montrent encore dans des lettres qu'Huber adresse à des amis ou des parents, entre autres celle-ci à sa cousine madame Necker :

Vous êtes incomparable, ma belle Cousine, en nous remerciant de vous avoir procuré la connaissance de madame d'Udefant (*sic*). Nous ne sommes qu'entremetteurs de part et d'autre, — mais je suis charmé du mouvement qui vous porte à nous voir comme cause de ce plaisir. Je voudrais bien rencontrer souvent des gens qui nous parlassent de madame d'Udefant. J'en apprends des nouvelles de loin en loin, et notre intérêt est comme en quittant Paris. Les contemporains de cette personne-là seront courus à plus juste titre que nous ne courrons aujourd'hui ceux de madame de Sévigné.

Voulez-vous bien nous rappeler à son souvenir, et lui dire que nous

1. Lettre inédite. Archives de Bessinge (Bibliothèque publique et universitaire de Genève).

2. Manuscrit de Jean Huber dans les Archives de Bessinge (Bibliothèque publique et universitaire de Genève).

faisons un chef-d'œuvre de discrétion en n'usant pas de la permission qu'elle nous avait donnée de lui écrire. Son contemporain de Ferney n'irait pas souper à une lieue de chez lui. Il s'appesantit et change moins par le visage que par l'attitude du corps et par les jambes. Je lui ai vu quelques moments de résurrection. Cologny qui est à l'opposé m'a empêché de le voir cette année. Mais j'ai des billets tout à fait bénins, et il reçoit à merveille les étrangers quand ils ont une lettre de moi. Un comte Colonna vint me voir cet été et voulait entendre Lekain qui jouait ce soir-là à Ferney. Le théâtre devait être plein dès les deux heures, comment y avoir place en dînant ici, à Cologny? Ce monsieur Colonna se trouva être de la race des Colonna excommuniés. Voilà la place faite : un brevet d'excommunié fut son affaire. Voltaire vint au-devant de lui, criant de toute sa force : « Où est-il? Où est l'excommunié? » et le fêta dans sa loge et dans son château.

Comment êtes-vous avec lui? Il ne tiendra pas à lui que ce ne soit au mieux. Il se tire d'affaire par des saillies et quelquefois par de mauvaises pointes. On dit que lorsqu'il était question de la venue de l'Empereur à Paris, il a dit que le dit Empereur serait très étonné d'y voir le Necker.

Je tombe à vos pieds, je baise vos mains et vous libère de la lecture[1].

Joseph II, empereur d'Allemagne, vint, en effet, fort peu de temps après à Paris, en mai 1777, incognito et sous le nom de comte de Falkenstein : d'Alembert en fit part aussitôt à Voltaire, et Frédéric II qui flatte d'autant plus celui-ci qu'il ne le possède plus dans ses États, lui annonce que ce soi-disant comte retournera chez lui par la route de Lyon et de la Suisse[2].

Je m'attends qu'il passera par Ferney et qu'il voudra voir et entendre l'homme du siècle, le Virgile et le Cicéron de nos jours. Si cela arrive, vous l'emporterez en tout sur Jésus. Il n'y eut que des rois ou je ne sais quels mages qui vinrent à son étable à Bethléem : et Ferney recevra les hommages d'un empereur[3]...

Déjà Voltaire ne se tenait plus d'aise à l'idée de cette impériale visite, mais soit que, — comme le prétend ailleurs Frédéric II, — l'Impératrice eût défendu à son fils, « de voir le

1. Des parties de cette lettre ont été citées p. 72 et 140 des *Peintres genevois* de M. Daniel Baud-Bovy, et dans l'article du comte d'Haussonville, « la Statue de Voltaire » (*Gazette des Beaux-Arts*, t. XXX, 1903.)

2. Joseph II (1741-1790), fils de Marie-Thérèse et de François Ier, mort en 1765, ne commença à régner qu'après la mort de Marie-Thérèse (29 novembre 1780).

3. Voltaire, *Lettres*. Édition Beuchot, t. LXX, p. 291 et 318.

patriarche de la tolérance », soit pour une autre raison plus personnelle, Joseph ne vint pas à Ferney. Le philosophe Bonnet précise, dans une lettre à Haller, que l'Empereur arriva à Sécheron, aux portes de Genève, le dimanche 4 juillet à cinq heures du soir après avoir traversé Ferney comme un trait « quoique Voltaire eût fait d'immenses préparatifs pour le dîner, mis sa grande perruque dès les huit heures du matin et fait enlever les pierres sur le chemin de Ferney à Versoix ». Voici la version que dans une autre lettre à madame Necker, Jean Huber donne de cet événement qui mortifia si fort le patriarche.

Juillet 1777.

Genève pédestre et Genève en carrosse assiégeaient Sécheron. L'infanterie escaladait les fenêtres impériales des carrosses, et dans ces carrosses, Dieu sait que de prétention, que de taffetas rayé, de grosses gorges, de petits yeux! Joseph croyait trouver des Necker à Genève comme un fruit indigène de la République : il en demandait à tout le monde. Imaginez-vous qu'on lui a dit : « Sacrée Majesté », et qu'on restait amicalement près de lui. Vous savez quel plaisir ont les sots à se gargariser de grands mots. Un sénateur que je ne nomme pas, parce que j'ai l'honneur de lui appartenir depuis un an, a reçu Joseph à l'Hôtel de Ville, et lui a prouvé son érudition en lui apprenant qu'il était le cinquième empereur qui avait honoré Genève de sa présence. Joseph a prestement répondu : « Je souhaite que vous viviez assez longtemps pour voir le sixième »; A Dieu ne plaise! Mallet qui soupa ici hier n'a pas pris le parti d'en rire, il voudrait anéantir ces deux jours pour l'honneur de la République. Il a vu César, — comme la foule, mais on s'est bien gardé de le mettre en évidence.

Point de Ferney. Vous savez sûrement d'ailleurs que l'on avait passé debout sous le canon de Ferney, quoiqu'on y fût attendu avec un étalage impromptu. Tels on a vu souvent des enfants gâtés de votre sexe, préparés à une belle défense, et foudroyés par un profond respect. Tel a été sans doute le vieux coquet de Ferney.

Mercredi matin. — Je suis plus instruit qu'hier. J'ai dîné avec un des plus favorisés, savoir, de Tournes-Lullin. Il paraît à son air content que Joseph s'est encore plus ennuyé que je ne croyais. Je sais mille détails, tous plus infamants les uns que les autres. Ce serait trop long de tout vous dire : n'y aurait-il pas dans tout cela un raffinement de politique, n'a-t-on pas profondément imaginé qu'il fallait se rendre redoutable à un empereur comme le blaireau se rend redoutable à une meute de chiens et se faire un rempart du *noli me tangere.* Quant à moi, j'avoue ingénument que si Joseph eût été autrement entouré, je serais très mortifié d'avoir été mis de côté. Mais il faut tout vous dire, c'est qu'il me fit l'honneur de me nommer et que Gabriel lui dit que

j'étais « un homme à talents qui dessine et fait des découpures ». Mon émissaire qui était présent m'ayant rapporté ce panégyrique, je tournai bride depuis Genève et revins droit à Cologny[1].

Son humeur toujours enjouée n'empêchait pas, on le voit, Jean Huber d'avoir souci de sa dignité : il avait au reste peu de goût pour les honneurs, et d'avoir manqué la rencontre de Joseph II ne dut pas lui peser longuement sur le cœur, moins longtemps certes qu'au « vieux coquet de Ferney », comme il dit, encore que celui-ci déclarât dans une lettre au chevalier de Lisle[2] que son âge, sa maladie, et sa discrétion l'ont empêché de se trouver sur la route de l'Empereur et qu'un peu plus tard, il écrivît à d'Argental :

Je ne vous parle point du voyageur que vous prétendiez devoir passer chez moi. Je ne sais si vous savez qu'il a été assez mécontent de la ville qui a été représentée quelque temps par un grand homme de finances, et que cette ville a été encore plus mécontente de lui. Quoi qu'il en soit, je ne l'ai pas vu, et je ne compte point cette disgrâce parmi les mille et une infortunes que je vous ai étalées au commencement de mon épître chagrine.

Six mois plus tard, en février 1778, interrompant, après vingt-quatre ans, sa vie genevoise, Voltaire qui caressait ce dessein depuis deux ou trois ans, prenait la décision de se rendre à Paris : ce fut l'occasion de l'apothéose que l'on sait et qui ne précéda que de fort peu sa mort (30 mai 1778).

En dépit de l'éloignement et du relâchement de leurs entretiens au cours des dernières années, Jean Huber fut parmi ceux que cette mort affligea le plus : nul n'avait connu plus intimement le grand homme, n'en avait mesuré d'un plus juste jugement les vertus, les défauts et les travers. Les découpures, les peintures, les dessins qu'il en avait faits n'étaient que des témoignages épars de sa connaissance : celui qui avait été plus de vingt ans l'objet principal de son observation n'était plus qu'une ombre.

G. JEAN-AUBRY

(A suivre.)

1. Reproduit d'après l'original dont des passages avaient été cités dans *Peintres genevois* de M. Daniel Baud-Bovy, p. 62 et 140 et dans *la Vie intime de Voltaire* de L. Perrey et G. Maugras, p. 489.

2. Voltaire, *Lettres*. Édition Beuchot, t. LXX, p. 305.

LES SOLITAIRES DE LA MONTAGNE

Les énergies terribles sont les architectes cyclopéens et les pionniers de l'humanité.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

L'alpiniste est, à mes yeux, le symbole même de l'humanité présente.

EUGEN GUIDO LAMMER

L'alpinisme revêt des formes différentes. Il y a l'alpinisme romantique qui se nourrit d'aurores et d'*alpenglühen* aux apothéoses de pourpre et de carmin. Il y a l'alpinisme des violentes et hardies explorations. Il y a l'alpinisme acrobatique qui est de la voltige aérienne et un tour de force sensationnel. Il y a, enfin, l'alpinisme solitaire, c'est-à-dire celui qui est pratiqué par l'homme qui s'aventure sans compagnons sur les glaciers et les névés et qui risque, à chaque fois, sa vie en vertu d'un besoin profond de son être. Ne vous récriez pas! Ces hommes, à l'âme gothique, ont choisi la meilleure part. Seuls, ils connaissent vraiment les Alpes, ses sites gigantesques, ses solitudes glacées ou rocailleuses : ils sont les prédestinés, les grands féodaux de la montagne.

C'est chez André Wahl, à la *Librairie des Alpes*, située rue de Seine, non loin de la Coupole et des gloires académiques, que j'ai appris à connaître Eugen Guido Lammer, le plus prodigieux des alpinistes solitaires. C'est vers 1891, que cet homme extraordinaire faisait dans les massifs autrichiens et suisses, des ascensions aussi surprenantes que sauvages. Sans

ami, sans corde, armé de son seul piolet, il traversait les glaciers les plus crevassés, allant à la conquête du Hochfeiler, du Grossvenediger, du Wiesbachhorn, du Grand Mörchner et de la Thurwieserspitze. Vit-il encore? Peu importe! Car, il nous a laissé dans son *Jungborn*[1], le récit de ses exploits et de sa doctrine. Lisez ce livre : il fera circuler dans vos veines, un sang nouveau; il vous sortira de la grisaille de votre vie. Il vous apprendra, enfin, le chemin de la pure contemplation, celle qui permet de grandir et de s'épanouir.

Mais que cherchait donc Lammer sur les hautes voies de l'Alpe? Des paysages fabuleux? Des sites scintillants de lumière? Il va nous répondre lui-même : « Non, écrit-il, ce n'était pas la montagne qui était l'objet de mes efforts, mais la découverte de ma route, c'était de passer coûte que coûte entre les victoires et les défaites, c'était la lutte royale, sans aide et sans crochets, et le danger dans sa terrible nudité. La manière dont on pratique le sport, l'absence de guide, le jeu où l'on risque son existence, voilà pour moi, la manifestation suprême de la vie, voire une bonne part de la philosophie humaine; il y a là, une divine nécessité. »

Cette conception dangereuse de l'existence ne vous rappelle-t-elle pas quelque chose? N'éveille-t-elle pas en vous le nom d'un penseur qui chercha, lui aussi, à s'évader des dimensions terrestres? Ne reconnaissez-vous pas, à travers Eugen Guido Lammer, Frédéric Nietzsche?

La rencontre est peut-être imprévue... mais elle est réelle. L'homme qui nous occupe a appliqué, en effet, à l'alpinisme moderne la doctrine de l'auteur de *Humain, trop humain.* Il a mis en action les fameuses théories sur la « volonté de puissance ». Il s'est nourri, avant de tenter l'aventure, de tout ce qu'il y avait d'explosif, d'exaltant, de surhumain dans la philosophie de son maître. On imagine de quel œil brûlant, il a dû lire dans le *Crépuscule des Idoles*, une phrase comme celle-ci : « Tout grand homme est une fin : sa grandeur consiste justement à se dissiper. Chez lui, l'instinct de conservation est, en quelque sorte, suspendu... la pression suprême des forces rayonnantes lui interdit toute espèce de précaution

1. Traduit par Ch. Sénéchal et Et. Gaillard, sous le titre *Fontaine de Jouvence*, édit. Dardel, Chambéry.

et de prudence. » Et, dès lors, imprégné d'héroïsme, révolté, il se sentit à son tour envahi par le grand dégoût de Nietzsche contre la veulerie humaine. Or, ce dégoût allait prendre, chez lui, une forme inattendue et se manifester, ainsi que nous l'avons vu, par une recherche constante du danger et de la mort. Lammer appartiendra désormais, il l'a dit lui-même, à cette catégorie d'alpinistes « qui ne désirent pas autre chose que l'occasion de se mesurer avec l'horrible, et de tenter l'impossible ».

***

Suivons maintenant cet Hamlet de l'Alpe dans ses escalades fantastiques. Devant la nature sans pitié des hautes montagnes, il s'écrie avec défi : *Homo sum!* Et, sans hésiter, il s'apprête à triompher des éléments. Une joie féroce le pousse vers les abîmes. Son corps dessine une ombre menue sur la blancheur des neiges. Il monte des névés escarpés, franchit des crevasses, s'agrippe aux flancs glacés des sommets déserts. La mort rôde autour de lui : il la méprise avec hauteur. Le démon de Nietzsche est devenu son démon. Mille fibres l'enchaînent à la montagne. Tous ceux qui le rencontrent le prennent pour un possédé! « J'étais alors, dit-il, traversé d'un courant de forces démoniaques, j'étais moi-même tout démon — bon sens et sentiment moral restaient impuissants à me refréner. » Mais « démon », il n'en reste pas moins un homme de chair qui s'est proposé, par esprit de violence, une tâche démesurée.

« Ma plume, avoue-t-il, s'efforce en vain de décrire les luttes sans répit que j'eus dès lors, durant des heures et des heures, à soutenir sur le glacier contre les abîmes béants ou aux aguets sous la neige, de dire comment j'étais secoué dans tous mes nerfs quand il fallait m'abandonner, mi-assis, mi-couché, à un pont de neige tout dégouttant d'eau, d'où les eaux de fonte tombaient en clapotant dans des abîmes invisibles, quand il fallait, puisque je n'avais pas d'autre chemin pour me tirer de ce chaos. Autant le regard que jetait d'en face l'Orther était calme et indifférent, autant celui que laissaient tomber sur moi la Thurwieserspitze et la Trafoïer Eiswand, était fier et indifférent, autant la lumière que versait le

soleil du haut du ciel était belle et indifférente. Et moi, serais-je alors le gladiateur, jeté dans l'arène parmi les tigres affamés? Et tout à l'entour, sur la haute galerie, ne sont-ce point les froides beautés qui attendent le spectacle? »

Cette admirable page exprime les tourments et les terreurs de l'homme seul en face des éléments. Il n'y a pas un alpiniste qui n'ait senti, au moins une fois, une semblable détresse, un tel abandon...

« Elle a quelque chose d'effrayant, poursuit Lammer, cette solitude de midi au plus profond de cet immense chaos blanc. Peu à peu le silence se condense en un cri tremblant sans fin, il prend forme et me fixe de cent yeux perçants : telles les bêtes de l'*Apocalypse*, les crevasses du névé cherchent à happer l'homme abandonné que je suis; pareilles à des serpents, les avalanches dévalent avec des sifflements et, du haut des murailles de l'Ortler, les blocs de rochers s'écroulent en rugissant. Mes marches de la matinée s'égrenaient comme une rangée de perles du haut en bas de la blanche paroi nord. Et pourtant, je n'avais nullement le sentiment d'être vainqueur, mais bien plutôt d'être prisonnier; c'était dans un état d'effroyable surexcitation que je devais, dans le vide, chercher à tâtons. »

Un autre que Lammer eût, sans doute, reculé : car rien n'est plus terrible que la peur en montagne. Mais l'esprit de Nietzsche veille sur lui et souffle à son oreille le mot magique : « Volonté de puissance! »... « Volonté de puissance », répète le ciel vide. Alors, Lammer reprend sa marche en avant, gratte de son piolet la neige, rampe sur une corniche fragile. Doucement, il soulève la jambe droite pour la loger dans la nouvelle marche, sachant qu'au moindre choc, au moindre mouvement trop brusque, il sera précipité dans le gouffre. Son cœur bat à tout rompre, des paroles étranges montent sur ses lèvres; il parle à la montagne, la supplie, sans doute, d'être clémente. « Enfin, s'écrie-t-il, je me trouvai sur une mince couche de glace toute récente. On eût dit qu'une froide lame d'acier me traversait les entrailles. Je perdis le souffle, mes genoux flageolèrent... Ce ne fut qu'au bout de plusieurs secondes, une éternité, que je me retrouvai capable de creuser une autre marche, cinquante centimètres plus bas, à travers la poussière de neige, dans les anciennes glaces de la paroi sud-ouest.

Alors, les parties suivantes, bien que plus faciles, me parurent, elles aussi, hérissées de périls mortels. Enfin, je me laissai retomber dans les traces de pas de l'avant-sommet, en poussant le cri rauque de l'homme qui se sent sauvé! »

Toutefois, ce contempteur de l'Alpe connaît à fond la règle du jeu! Il possède sa théorie alpine. Il sait, qu'après une abondante chute de neige, il faut laisser s'écouler de un à trois jours pour une course facile; de cinq à huit jours pour des parois de névés et des dalles à pic très dangereuses. Il a lu également les livres de Zsigmondy, de Fiorio et de Ratti sur les dangers alpestres; mais ces règles prudentes, où sont catalogués minutieusement les périls de la montagne, il confesse les avoir violées chaque fois qu'il a pu et qu'il l'a voulu. Volontairement il est parti trois jours trop tôt, escalader les rochers difficiles de l'est du Wiesbachhorn; volontairement il s'est exposé aux dangers des avalanches; volontairement, enfin, il a élevé à la seconde puissance dangers et risques de mort. Voilà sa méthode, sa technique et son dogme! Aussi, avec quel dédain parle-t-il du grimpeur qui, dans les passages difficiles, enfonce un crochet de fer, utilise une corde, use de moyens artificiels et mécaniques pour son escalade, dupant, grâce à une machine, la nature et lui-même. « Avec le marteau, écrit Lammer, il brise le péril sacré; il brise la clef qui nous conduit hors du cachot de la peur; il se prive de l'heure élevée, de l'heure sombre où l'âme humaine comparaît nue devant les puissances justicières. »

Je ne voudrais pas quitter Lammer sans vous citer une page de *Jungborn*, que j'estime être l'une des plus saisissantes de la littérature alpestre. En 1895, Lammer qui venait de se marier avait décidé, en guise de voyage de noces, de montrer à sa jeune femme « ses bonnes vieilles montagnes ». Aussi, se mit-il en tête d'escalader avec elle le Mörchner, par la paroi encore invaincue du nord-est. Après une nuit passée au refuge de Greisz, d'où ils entendirent le fracas incessant et lugubre des chutes de pierres, ils se mirent en route à trois heures et quart du matin : c'était, pour l'exploit qu'ils voulaient accomplir, une heure déjà tardive. Lentement, ils traversèrent des éboulis et des prairies afin d'atteindre un vertigineux couloir de neige que Lammer avait choisi pour la montée. Le ciel

n'avait pas une ombre et le soleil était déjà à une hauteur menaçante. Un sombre pressentiment traversa, alors, le cœur de Lammer, tandis que les premiers cailloux dévalaient en sifflant. Malgré cela, entraînant sa jeune femme, il se mit à gravir, d'un pas alerte, le gigantesque couloir. De son piolet, il taillait de larges marches, cependant que son regard se fixait sur des blocs encore retenus par la glace, mais qui, au premier feu du soleil, se mettraient en mouvement. Or, à neuf heures, commença l'affreuse sarabande. Ce fut d'abord une petite avalanche de neige qui s'écroula; ensuite, un bloc de rochers passa, tel un petit oiseau, en chantant au-dessus de leurs têtes; puis, un sourd mugissement, suivi de salves de pierres, se répercuta dans le profond couloir... Ils étaient pris, leur retraite coupée, et leur seule chance de salut était de monter résolument au beau milieu de la canonnade. Dès lors, ils allaient vivre, dans une tension fiévreuse, d'interminables heures d'angoisse. A treize heures, cependant, ils réussirent à atteindre une sorte de bec de rocher très saillant et recouvert de neige, sur lequel ils purent s'asseoir à califourchon et manger un peu de biscuit et de chocolat. Mais, bientôt, ils durent quitter « ce paradis » pour continuer leur lente et dure montée. Durant des heures, ils s'agrippèrent à de mauvaises roches noires, espérant gagner un terrain sûr. Hélas! après un dernier rétablissement, Lammer constate que le lieu convoité plonge sous une mince couche de glace « d'une pente follement abrupte ». Que faire? Redescendre jusqu'au couloir de glace? Et puis après? Tailler des milliers de marches jusqu'au milieu de la nuit? Affronter les chutes de pierres? Il ne leur reste, à la réflexion, que la possibilité d'échapper par le haut.

Mais écoutons le récit de Lammer :

« A droite, au delà d'une petite cascade, s'élèvent au-dessus de la mince couche de glace, en murailles horriblement escarpées, des dalles mouillées, de sinistre apparence, chevauchant l'une sur l'autre comme les ardoises d'un toit : c'est par là qu'il me faut passer!

» Je hisse ma compagne jusqu'à moi, elle endosse sa jaquette et noue un foulard par-dessus son chapeau et sa nuque, car il faut passer au travers de la cascade... Avec précaution,

je descends jusqu'au milieu de la petite cascade, puis, debout sous la pluie fine, je gratte avec mon piolet le rebord supérieur de la mince couche de glace, jusqu'à ce que j'ai obtenu une cavité où poser le pied, car à chaque coup un peu fort, la glace se brise; et ainsi, j'obtiens trois ou quatre points d'appui pour parvenir à un petit endroit rocheux d'où les dalles noires s'élèvent les unes au-dessus des autres.

» Mais alors, je dois faire passer Paula au-dessous de moi à travers l'eau qui ruisselle, sinon elle me dominerait latéralement, au moment où je m'engagerai sur le chemin d'épouvante. Je me cramponne donc à deux des meilleures prises de glace, tandis que l'eau me ruisselle dans les manches, sur le chapeau et sur le dos; Paula, luttant avec angoisse pour garder son équilibre, monte dans ma direction et se glisse au-dessous de moi, sur ces encoches taillées dans la glace, pendant que je laisse filer la corde entre le pouce et l'index. Alors, retenant mon souffle, je me risque à mon tour sur le faîte de cette même couche de glace. Paula reste tremblante de froid et d'émotion, sur le petit espace rocheux; elle prie à voix basse, tandis que, la plante du pied gauche appliquée contre la dalle mouillée inférieure, je me hisse lentement sans la moindre prise, sur le genou droit à l'aide des mains posées à plat. Mais voilà que je me heurte au surplomb qui conduit à la dalle supérieure; je ne peux pas en venir à bout, car à part une couche de glace semblable légèrement détachée du rocher en fondant, sur ma droite, je n'ai rien où m'agripper.

» Dans cette affreuse position, un halètement pareil à un gémissement s'échappe de mes dents serrées et me voilà, balbutiant tout ce que je fais, espère ou redoute : là, en haut, à gauche, la petite dent de la dalle supérieure. — Je ne l'aurais pas! — trop haute! — Lancer la corde! — Accrocher la prise! — Rien! — Encore une fois! — Trop court. — Lancer un peu plus fort! — Viser un peu plus haut!... Ah! la corde tient! — Et maintenant le moment décisif! — ... Ça y est! Hourra! Ça y est! »

Lammer, maintenant, est aux prises avec une effroyable cheminée de glace de 80°. Mais il faut passer cet obstacle comme les autres, car tout recul serait funeste. Il creuse quelques trous pour le pied droit et la main droite; il hisse sa

femme; puis se livre dans ce sale trou vertical de glace à une gymnastique lente et hardie. Mais il sait, à présent, qu'il tient ferme la clef de leur cachot :

« Il en fut ainsi... Tandis que le soleil descendait silencieusement vers l'arête du Grand Mörchner... je taillai pendant des heures marche sur marche, de plus en plus facilement dans un névé toujours meilleur et de moins en moins incliné. Avec mes habits trempés, claquant des dents de froid, et aussi de secousse nerveuse, j'étais cependant mieux à faire ce dur travail que ma pauvre femme qui, tout aussi mouillée que moi, était obligée d'attendre lontemps immobile sur les marches de neige, sans pouvoir monter. Alors, pour ne pas faire, au moment de toucher le seuil du salut, un fâcheux faux pas, elle se mettait à compter : « Une, deux, une, deux » lorsqu'elle attaquait une nouvelle série de marches, dans l'obscurité croissante du crépuscule... Qu'elle glissât au bout de ces vingt mètres de corde, elle fût tombée très profondément dans le funeste entonnoir de glace, avant que j'eusse pu la retenir, et le choc formidable m'aurait jeté moi-même dans un grand péril.

» Parfois, elle priait à mi-voix. Je ne prie jamais... Nous arrivâmes enfin, à la corniche près du petit rocher de la brèche. Encore un trajet scabreux par la vire de glace située sous la voussure de la corniche, et, vers 20 h. 15, je faisais ma trouée dans cette dernière. Sauvés, et à bon port!... Nous nous embrassâmes, et un repos délicieux envahit nos sens fatigués, tandis que la douceur mauve du soir qui baignait les trois vastes cirques glaciaires, caressait la neige du Thurnerkampf et du Mosele, douce comme la lueur du croissant et de Vénus au-dessus de nos têtes ».

***

Dans le massif des Dolomites, se dresse un bloc de pierre vertigineux dont le sommet est fin comme une lame. C'est la Tour de Winkler. A première vue, elle semble impossible à escalader tant est verticale sa muraille de calcaire. Et pourtant un jeune étudiant allemand de dix-huit ans, un jour, eut l'audace de tenter cette aventure. Seul, il s'agrippa fortement au

rocher et parvint, après une lutte pathétique, sur la cime. « Il avait humblement, dit Guido Rey, accompli une des plus difficiles escalades des Alpes. » Trait splendide : il ne parla à personne de son exploit solitaire. Plus tard, après qu'il eut disparu, en faisant tout seul l'ascension du Weisshorn, on trouva son carnet de notes dans lequel il avait brièvement consigné, sans phrases, quelques détails frappants de sa varappée. Il avouait, par exemple, qu'à la descente sa corde était si usée qu'elle ne le soutenait plus que par quelques fils.

Comme tous les alpinistes solitaires, il est resté silencieux, ignoré des foules, mais avec Richard Wagner, il a pu dire : « J'ai connu la bienheureuse solitude des cimes ensoleillées. »

***

Après Lammer, après Winkler, voici Fritz Hermann, de Vienne. Le 17 juillet 1929, ce jeune homme se traînait dans les rues de Zermatt, de fort méchante humeur : le camarade qu'il attendait pour gravir la paroi ouest du Cervin n'était pas arrivé. Mais dans son âme aussi, brûlait la flamme nietzschéenne! Et, sans hésiter, il boucla son sac, prit son piolet et alla bivouaquer à la lisière du glacier de Tiefenmatten. Il trouva une pierre tiède sur laquelle il put s'étendre; au-dessus de sa tête, les étoiles brillaient; devant lui, se dressait, froide, mystérieuse la gigantesque paroi qu'il voulait escalader aux premieres heures de l'aube; par instants, le silence de la nuit — ce lourd et brutal silence des hautes montagnes — était troublé par le fracas des pierres. Un autre eût pris peur devant cette menace si précise; Fritz Hermann, lui, ne songeait alors dans sa solitude, qu'à la victoire! Comme les jeunes généraux de l'Empire, il avait hâte de marcher au canon, d'affronter les éléments et de se mesurer avec son immobile ennemie.

A présent, l'aube vernit de lumière blafarde, le glacier et les rocs. D'un pas rapide, Hermann se dirige vers le couloir. Il trébuche sur des blocs, traverse de gros tas de neige dure, arrive enfin, devant l'obstacle. Le couloir est là, vertical, neigeux, charpenté de glace. Un air froid tombe de ses flancs féroces. Hermann, qui a oublié ses crampons, commence à monter. Difficile manœuvre! Les pierres sautent en sifflant.

Il monte toujours... il arrive sur des dalles recouvertes d'un verglas limpide comme du cristal : impossible de s'aventurer là-dessus sans crampons... et puis, comment redescendre? Il s'engage alors dans une petite cheminée bardée de glace, mais d'horribles rochers lisses le guettent, ses souliers glissent, ses doigts, coincés dans une fente, le retiennent à peine au-dessus du vide. Cependant, le visage tendu, les nerfs à vif, Hermann rampe, s'aide des genoux, des coudes, des ongles, du menton pour ne pas tomber... c'est par miracle qu'il adhère encore à la glace... autour de lui, l'affreux silence... si la peur le prenait, s'il criait : au secours! personne ne l'entendrait... il est impitoyablement seul. Sa marche, dès lors, devient un vrai cauchemar; il est enfermé dans un cachot de verglas et de rocs mouillés. Mais l'instinct de la conservation le protège encore. Il essaie à droite... il essaie à gauche... il monte... il redescend... la glace fond... les pierres dévalent... Il ne lui reste plus qu'une seule issue : le couloir où grondent les blocs en mouvement. Il s'y engage... il réussit à avancer, mais d'autres dangers l'attendent : des rochers d'une étrange couleur... puis des tours élevées... puis de vilaines vires... et des fissures. Il y a des heures qu'il lutte ainsi; lentement, la nuit est venue. Il doit s'arrêter et il bivouaque sur un bout de rocher pas plus grand qu'un sac de montagne.

Le lendemain, c'était la victoire... car, après un combat titanesque, il avait fait, seul, la première ascension directe de la paroi ouest du Cervin.

Une année plus tard, le 27 juillet 1930, Fritz Hermann disparut, à son tour; on croit qu'il trouva la mort dans une crevasse sur la paroi est du Rothorn de Zinal[1].

Ainsi meurent les loups solitaires de la montagne, ces hommes qui s'écrient avec le poète Conradi : *O Père, donnez-moi des abîmes!*

Les abîmes... L'alpiniste solitaire ne les redoute pas. Au contraire, il les recherche, et son plaisir, comme nous l'avons vu, est en fonction du danger qu'il court. Il aime le coup de

1. J'ai tiré le récit de cette magnifique aventure alpestre du livre de Giuseppe Mazotti : *Dernières Victoires au Cervin*, traduit en français par le commandant Émile Gaillard, Victor Attinger, édit. Paris.

dés, le hasard! Bref, il joue avec la Fatalité. Dans ce domaine, les Allemands sont les maîtres. A les voir agir dans l'air, sur la mer, en montagne, on devine qu'il y a en eux des matières explosives, « d'énormes accumulations d'énergie » : leur alpinisme pourrait se nommer l'alpinisme du désespoir! Fritz Hermann, montant seul au Cervin, est une vivante illustration de ce que j'avance. Mieux encore, l'escalade de la paroi nord des Grandes Jorasses nous révèle ce dont ils sont capables. En 1932, les Allemands Ritter et Brebon y périssent corps et biens et sont retrouvés déchiquetés sur le glacier; en 1934, Peters doit rebrousser chemin, au milieu des pires difficultés; tandis que son camarade, Haringer, tombe au cours de la descente, et se tue. C'est ici que la parole de Nietzsche prend un sens éclatant :

Le secret pour récolter les expériences les plus fécondes et les jouissances les plus grandes de la vie, c'est de vivre dangereusement. Bâtissez vos maisons sur le Vésuve.

Mussolini, de son côté, donne cet ordre impératif aux alpinistes italiens dont la bravoure est connue :

Vous devez être tenaces, chevaleresques, ardents; rappelez-vous, lorsque vous combattez hors des frontières : à vos muscles, et surtout à votre esprit, sont confiés, dans ce moment, l'honneur et le prestige sportifs de la Nation.

En lisant le livre de Giuseppe Mazotti, je songeais à tout ce que la jeunesse pourrait tirer d'enthousiasme et d'héroïsme de ses pages ardentes. Une belle ascension se lit, en vérité, comme un beau drame.

D'autre part, je voudrais que les livres consacrés aux aventures de la montagne fussent plus répandus dans le grand public. Ils valent en intensité, en grandeur, les ouvrages que l'on consacre aux aventures du sable ou de la mer. Alain Gerbault, en franchissant seul les Océans, a accompli un magnifique exploit qui a secoué d'admiration le monde entier. Ne croyez-vous pas qu'un Eugen Guido Lammer, un Hermann pour ne citer que ces deux noms, ne méritent pas également d'être connus? Ce qu'ils ont fait est gigantesque! La solitude d'un glacier est aussi farouche et perfide que la solitude de la mer...

PHILIPPE AMIGUET

M. VINCENT AURIOL

Puisque le propos du nouveau gouvernement semble être de dissiper les craintes que son origine électorale et ses antécédents doctrinaires ont, non sans quelque raison, on l'avouera, inspirées aux détenteurs de la richesse privée quels qu'ils soient, on doit reconnaître que le choix du groupe socialiste, — à moins qu'il n'allât chercher humblement un argentier sur les bancs du centre, — ne pouvait se porter sur un personnage plus qualifié que M. Vincent Auriol, député de la circonscription de Muret.

Socialiste sans agressivité, théoricien plutôt que tribun, M. Vincent Auriol est, par excellence, dans son parti, *le Financier*.

On l'a plaisamment appelé quelquefois le « baron Louis » de la Sociale.

Au physique, M. Vincent Auriol offre avec M. Léon Blum un contraste parfait, les caricaturistes exploiteront à satiété ce thème renouvelé de Cervantès et opposeront, tant que durera le cabinet socialiste et même un peu après, la maigreur voûtée du Président du Conseil, à la joviale rondeur de son ministre des Finances. M. Vincent Auriol a la mobilité et la vivacité toulousaines. Toutefois, il parle moins que M. Bedouce. Quand il monte à la tribune, il faut le voir énoncer d'un débit pressé, d'une voix un peu aigre, des chiffres, essayer de démontrer que, si l'on avait écouté le parti socialiste tout irait mieux, s'indigner à une objection, frapper avec véhémence le marbre de ses poings, puis, brusquement, sourire à

une interruption et répondre avec drôlerie. Au demeurant habile homme, et expert comme pas un à manier la pâte électorale en ce fief de Muret, où les modérés l'élurent jadis contre un radical.

Le nouvel argentier a vu le jour, il y a cinquante-deux ans, à Revel, bourgade du Languedoc. Il appartient à une famille d'extraction modeste qui a poursuivi avec lui la traditionnelle ascension française vers la bourgeoisie. Après de bonnes études classiques à Toulouse, il acheva son droit à Paris. Le barreau auquel il appartient n'a été pour lui que l'antichambre de la politique.

Porté au Palais-Bourbon par la grande poussée de gauche de mai 1914, il a, depuis cette époque, été constamment réélu.

Il a compris que le meilleur moyen de se faire une situation au Parlement et de prendre l'autorité sur son parti est encore de se renfermer dans une spécialité. Pour son compte et dès ses débuts, M. Vincent Auriol a choisi les Finances et a brigué l'honneur de siéger dans la Commission de législation fiscale et dans celle du budget. Il a travaillé consciencieusement la matière et c'est lui qui, dans les grands débats financiers, porte la parole au nom de la S. F. I. O.

A la Chambre il possède de nombreuses sympathies sur tous les bancs. Il doit cette situation privilégiée à la simplicité toute spontanée de ses manières.

A ses débuts, il y a vingt-deux ans, M. Vincent Auriol qui est de taille moyenne se distinguait par sa maigreur de militant. Aujourd'hui il est rond de partout, au moral comme au physique. Les hommes politiques de ce genre trouvent, dans cette espèce d'irradiation de leur bonne humeur et de la confiance en eux-mêmes, un puissant élément de réussite.

Un autre et précieux avantage a été imparti à M. Vincent Auriol. Il a vécu en pleine mêlée les désastres financiers de 1926. Porté à la présidence de la Commission des finances par la Chambre du 11 mai, acteur du drame budgétaire et monétaire qui s'est joué alors, il a pu se munir d'une solide expérience. Il a pu constater que la question d'argent est rebelle aux incantations littéraires et aux excitations démagogiques. Il a vu la majorité dont il faisait partie buter contre

l'insurmontable « mur d'argent » qui n'était en réalité que la force immanente des choses, la résistance de faits sociaux irréductibles. Il a assisté de près aux affres de M. Clémentel et aux tribulations de M. Herriot. Et surtout il lui a été donné de se convaincre qu'un parti, montant au pouvoir et à la responsabilité en des temps difficiles, est condamné aux plus humiliants fiascos, s'il se laisse subordonner à des alliés électoraux habilement confinés dans les molles commodités de la politique de soutien.

Dans ces conditions, il ne faut certes pas manquer de « cran » pour s'évertuer à la réalisation d'un programme personnel quand le « soutien des communistes » ne tolérera pas qu'il se différencie, ou qu'il s'écarte du *Front populaire* arrêté *ne varietur* et exécutoire sans désemparer sous peine de crise ministérielle.

Les événements de 1924 se répètent aujourd'hui sur un autre plan avec cette particularité que les radicaux ont été dépossédés de leur primauté et rejetés à droite, et que les socialistes sont investis de la prépondérance, mais surveillés, contrôlés, stimulés, comme ils en usaient autrefois à l'égard des radicaux, par 72 communistes. Il souviendra donc à M. Vincent Auriol du danger dont les exigences du groupe de soutien accablent un ministre des Finances. Il lui souviendra surtout que c'est à dater de ce document historique : la lettre adressée le 25 mars 1925 par M. Léon Blum au nom de son parti à M. Herriot, président du Conseil, et requérant un immense prélèvement sur le capital, que se produisit la débâcle où furent emportés le trésor, le crédit et le franc.

De l'avis unanime, la première difficulté en face de laquelle se trouvent le nouveau gouvernement socialiste et son ministre des Finances est la déplorable situation de la trésorerie. Le Trésor est à peu près vide.

Pour arrêter la fuite de ses ressources, pour l'empêcher de se vider complètement, il faut sans doute tout d'abord une politique de compression des dépenses et d'augmentation des recettes. Cette politique semble peu à portée d'un parti dont l'utopie principale consiste à dépenser davantage au profit des électeurs, tout en recevant moins des contribuables.

En l'état présent, et c'est une nécessité primordiale, le gouver-

nement du parti populaire devra recourir, soit à un emprunt, soit à l'inflation monétaire, peut-être même à ces deux expédients, le second étant d'ailleurs plus aisé à pratiquer que le premier, mais présentant le danger de provoquer rapidement la dévaluation de notre monnaie dont le Front populaire à affirmé jusqu'ici qu'il entendait maintenir le cours légal.

Les autres difficultés que le nouvel argentier de la République aura à surmonter, il les rencontrera tout d'abord dans certaines des idées qu'il a professées ouvertement jusqu'ici, ensuite dans le programme du Rassemblement populaire sur lequel les élections ont été faites, enfin en troisième lieu dans la pression qu'exerce dès à présent sur le cabinet de M. Léon Blum le parti communiste qui lui a intimé l'ordre d'appliquer intégralement ce programme. C'est ainsi que notre nouvel argentier se trouve à la fois prisonnier de son passé, du parti socialiste auquel il appartient et du parti communiste avec lequel il a fait alliance.

Il est tout à fait équitable en étudiant une personnalité aussi éminente que celle de M. Vincent Auriol de rechercher si, dans les théories qui lui sont propres, on ne peut dégager quelques notions nouvelles dont il pourrait poursuivre la réalité sans désorganiser entièrement l'ordre traditionnel de notre République.

Jetons donc un coup d'œil sur les idées exposées par M. Vincent Auriol au cours de sa carrière politique et notamment, en janvier 1933, dans un contre-projet qu'il déposa en vue de parvenir à l'assainissement d'une situation financière déjà très compromise.

Ces idées, il les a de nouveau développées dans une importante intervention en novembre de la même année, et confirmées en plusieurs interviews récemment accordées à divers journaux.

Cet examen nous permettra de rapprocher les idées personnelles de M. Vincent Auriol avec les *diktats* du programme électoral du Rassemblement populaire.

A l'actif des idées personnelles de M. Vincent Auriol, nous trouvons d'abord que, pour les grands travaux et l'application des lois sociales, de grandes entreprises mises à la dispo-

sition des usagers travailleront sous le contrôle de l'État qui en aura la nue propriété.

L'heure est venue, dit-il, de la grande libération fiscale, la détente fiscale.

Il faut, selon lui, abattre une fiscalité monstrueuse.

Voici sur cette question comment s'est exprimé M. Vincent Auriol au cours de la séance de la Chambre des députés du 23 novembre 1933 :

« Pour les impôts, une réforme complète est également indispensable. Il faut abattre une fiscalité monstrueuse. Il y a en France 128 impôts ou taxes sur lesquels 21 produisent 35 milliards et les 107 autres, 6 milliards!

C'est un régime d'absurdité et d'iniquité sous lequel un régime ne peut vivre! La complication du système de l'impôt sur le revenu, et de la taxe sur le chiffre d'affaires diminuent le rendement au profit de l'État tout en les rendant plus injustes pour certains contribuables et plus lourds pour les autres, etc. »

M. Vincent Auriol est partisan de la clarté et de la simplicité.

« L'erreur fondamentale, dit-il, est de vouloir équilibrer le budget par une déflation de dépenses qui se généralise en une diminution de tous les revenus consommables, c'est de croire que l'équilibre budgétaire est la condition préalable et suffisante du réarmement économique.

» Le principe qui devra inspirer et soutenir l'action d'un gouvernement populaire doit être précisément l'opposé. *Sans nier la nécessité de l'équilibre du budget de l'État, et même en le recherchant immédiatement, il faut ranimer l'activité économique, ménager et favoriser les revenus « consommables » de tous les producteurs, accroître la consommation, soit par une baisse des prix à la consommation, soit par les deux.*

» Il faut « démarrer ». Et le démarrage viendra d'abord du double développement de la capacité collective d'achat de la nation et de la capacité individuelle d'achat des Français. Cela fait, le commerce extérieur s'animera au contact même du marché intérieur. »

M. Vincent Auriol préconise donc le remplacement de

notre système fiscal complexe et confus par trois grands impôts nationaux :

1° En remplacement de la taxe sur le chiffre d'affaires, des patentes, des taxes sur la production et des taxes indirectes spéciales et tous impôts pesant sur la consommation, un impôt sur les dépenses au moment du dernier paiement en tenant compte des dépenses de première nécessité pour la fixation des taux;

2° Un impôt sur le revenu, avec des taux légers et progressifs et des différences de taux pour l'impôt sur les revenus du travail et les revenus mixtes, d'un côté, et les revenus exclusifs du capital, de l'autre;

3° Un impôt progressif sur les successions et mutations en tenant compte, pour l'établissement des taux, de l'ancienneté des fortunes léguées (première, deuxième et troisième lignes), de la descendance directe et des successions collatérales.

A toute époque, M. Vincent Auriol s'est élevé avec force contre la multiplicité des impôts. Il a prêché la croisade de la libération et de la détente fiscales. Il a émis là-dessus des aperçus raisonnables et judicieux auxquels nul ne refusera son acquiescement. Il n'est que trop fondé à vouloir tailler dans le maquis inextricable et enchevêtré des 128 impôts et taxes dont le contribuable français est affligé.

Un grand coup de hache est à porter dans cette fiscalité surannée, incommode et peu productive, en comparaison de ce qu'elle coûte à l'État en frais de perception. Un coup d'audace s'impose. Le payant a faim de clarté et soif de simplicité.

M. Vincent Auriol est non moins désireux d'étendre cette œuvre de simplification nécessaire aux impôts appelés directs. La fiscalité française, après avoir été péniblement codifiée, n'est-elle pas restée un arcane, un labyrinthe où les agents du fisc ne se retrouvent pas eux-mêmes. On cite tels industriels contraints d'affecter toute une bureaucratie supplémentaire aux débrouillages de leurs relations avec les contrôleurs et les percepteurs.

M. Vincent Auriol propose l'institution, sur les ruines de la fiscalité actuelle dûment abrogée, de trois ou quatre grands impôts simples et clairs, sans excès, sans répercussion sur le coût de la vie, sans entrave pour les échanges et sans contrainte pour personne, mais sous des pénalités exemplaires contre les fraudeurs.

Que notre ministre des Finances fasse cela et nous pouvons lui garantir qu'il sentira bientôt monter vers lui l'expression de la reconnaissance publique. Il sera le premier argentier dont le contribuable bénira le nom, car la popularité est souvent refusée au ministre des Finances qui est le premier percepteur de France. Il accomplira des vœux qui, si nous ne nous abusons, ont été fréquemment formulés dans les pages mêmes de la *Revue de Paris*.

Des impôts simples, clairs, modérés, dénués d'incidence sur le prix des choses, des impôts écartant les échanges de toute gêne et de toute entrave, des impôts exempts de contrainte sur les assujettis et, par conséquent faciles à payer, quel rêve! Faut-il parler de fraude dans de pareilles conditions? On peut la punir du bagne, car il ne se trouvera personne pour la commettre. A l'homme d'État, au grand bienfaiteur de la France, qui mènera à bien cette œuvre pie, les ligues de contribuables voudront élever, de son vivant, une statue sur la place de la Concorde.

Hélas! les « payants » n'en demanderaient pas tant. Ce serait trop beau. Ils se contenteraient à meilleur compte.

M. Vincent Auriol fait trop bon marché de la loi d'airain de l'incidence, qui ne pourrait être tenue en échec que dans une société soumise au communisme totalitaire. Tout impôt de quelque nature qu'il soit, de quelque façon qu'on le perçoive, s'incorpore, avec une vitesse de translation d'ailleurs variable, aux denrées et aux services.

Pour remplacer la taxe sur le chiffre d'affaires, la contribution des patentes, les taxes sur la production, les taxes indirectes spéciales et les impôts de consommation, M. Vincent Auriol envisage un impôt sur les dépenses « au moment du dernier paiement », compte tenu, pour la fixation des taux, des dépenses de première nécessité. Ce projet soulèvera d'autant moins d'objections qu'il a été fréquemment préconisé par des économistes orthodoxes et des publicistes modérés. Il en finirait avec ce reproche adressé à la taxe sur le chiffre d'affaires d'avoir pour ainsi dire une incidence à répétition, laquelle joue quatre ou cinq fois consécutives à chaque stade intermédiaire entre le producteur et le consommateur et, par conséquent concourt à maintenir la cherté de l'existence.

A ce premier impôt, M. Vincent Auriol entend joindre un impôt sur le revenu — léger et progressif, ainsi qu'on l'a vu plus haut — comportant, pour la fixation des tarifs, une discrimination entre les revenus du travail, les revenus mixtes et les revenus exclusifs du capital.

Ce système serait complété par un impôt progressif sur les successions et les mutations, lequel aurait égard à l'ancienneté des fortunes et au degré de parenté des successibles avec le *de cujus*.

A cet endroit, une première observation s'impose.

C'est que, sous son aspect benoît et attrayant, — car on ne fera pas l'injure à M. Vincent Auriol de mettre le vocabulaire adouci dont il se sert sur le compte d'une tactique parlementaire à base de mauvaise foi, — ses projets s'accordent mal avec le programme fiscal minimum du Rassemblement populaire.

Ce programme, loin d'envisager des atténuations à l'impôt personnel sur le revenu, se propose de le rendre plus brutal et plus exhaustif que jamais. Qu'est-ce en effet qu'une « progression rapide de la majoration des taux de l'impôt général sur le revenu, sur les revenus supérieurs à 75 000 francs », suivant la formule adoptée par le Front commun, sinon une mesure de spoliation déguisée, infligée à tous les Français qui dépassent un gabarit arbitrairement fixé...? M. Vincent Auriol qualifiera-t-il un tel barème de « léger », ou alors caresse-t-il l'arrière-pensée méritoire de résister aux exigences de la démagogie? La question se pose invinciblement.

Les super-contribuables de 75 000 francs de rentes et au-dessus, signalés à la vindicte du prolétariat par le Front populaire, ont bon dos. Mais ce n'est un mystère pour personne que l'impôt sur le revenu, après vingt ans d'existence, n'est pas encore entré dans les mœurs et n'est pas achevé « d'asseoir ». Le sera-t-il jamais? « Le paie qui veut », s'écriait un jour, à la tribune de la Chambre, Henry Chéron. C'est moins vrai aujourd'hui qu'à l'époque où il le disait, mais le recensement des assujettis fait apparaître des invraisemblances criantes que les contrôleurs constatent et devant lesquelles ils demeurent impuissants.

Les fraudes, puisque fraudes il y a, ne sont pas cantonnées

dans la petite minorité à laquelle revient le privilège exclusif de contribuer à l'impôt sur le revenu. Les moyens de dissimulation lui sont beaucoup moins faciles qu'on se l'imagine. Le paiement de l'impôt global est esquivé en grande partie par les revenus moyens. Et c'est ce qui explique que la fiscalité nouvelle ne rencontre pas de rébellions déclarées.

Mais les mesures inquisitoriales et draconiennes auxquelles le Front populaire ordonne qu'il soit recouru, la création d'une carte d'identité fiscale, l'amende, la prison et la confiscation des biens, envisagées comme procédés de répression, enfermeront le contribuable de toute condition dans une sorte de camp de concentration fiscal, d'où il sera impossible de s'évader à moins — et l'hypothèse n'est que trop admissible — qu'il ne soit de connivence avec les gardiens.

On serait bien étonné qu'avec son expérience déjà très ancienne de la matière, M. Vincent Auriol se fît beaucoup d'illusions sur les rentrées à espérer de ce nouveau tour de vis au pressoir. Les facultés contributives des gros sont à ce point épuisées qu'ils seront acculés à l'obligation de prendre sur le capital pour se libérer envers le fisc. Quant aux moyens et aux petits, un gouvernement socialiste n'osera pas les contraindre. Ce sera une désillusion de plus.

Quelle belle partie serait gagnée à coup sûr par des hommes d'État intelligents et avertis comme MM. Léon Blum et Vincent Auriol, s'ils étaient en possession de « préférer les colonies à un faux principe » et de jouer, aux radicaux et aux modérés qui ont voté, à l'unanimité moins une voix, l'impôt personnel et inquisitorial sur le revenu, ce tour admirable devant lequel s'extasierait l'histoire, de fonder la popularité impérissable du socialisme en France, sur la réparation de l'erreur qu'il a imposée au Parlement tout entier.

Il ne faudrait que huit jours de dictature financière à un Vincent Auriol pour faire descendre, tel un gave pyrénéen au printemps, le plus torrentueux des Pactoles dans la Caisse publique, ramener l'aisance dans la Trésorerie, abroger sans inconvénient les décrets-lois et fournir au parti socialiste les moyens d'exécuter tout ce qu'il a prémédité pour améliorer la condition du prolétariat, remettre en marche la machine économique et fermer la plaie hideuse du chômage. La recette est

très simple. Elle serait efficace. Les idées simples, a écrit Laplace, sont les dernières à se présenter à l'esprit humain. Les lecteurs de la *Revue de Paris* se rappellent sans doute qu'il y a deux ans, le bon et le vrai remède au mal financier leur fut révélé.

Que le département des Finances lance un emprunt illimité au taux le plus modique qui se puisse actuellement pratiquer, que cet emprunt soit affranchi de l'impôt global sur le revenu et des taxes successorales : les trente et quarante milliards thésaurisés sortiront instantanément de leurs retraites profondes.

De toute évidence ce procédé porterait un coup terrible à la fiscalité personnelle. Il ne ferait que nous remettre dans le droit fil de la tradition révolutionnaire. Nos pères ont salué comme une libération, comme le bienfait le plus insigne de 1789, l'avènement de la fiscalité *réelle*, c'est-à-dire s'adressant aux choses et non plus aux personnes. Et, parce qu'un nabi prussien Mordechai, plus connu sous le nom de Karl Marx, l'a voulu, les Français ont rétrogradé jusqu'à l'Ancien Régime et se sont remis volontairement au servage fiscal. Ils ont cru dans leur candeur naïve faire arriver le règne de la justice par l'impôt. Le robuste et clairvoyant Proudhon, le père du socialisme français, a toujours vu dans l'impôt personnel une mystification.

Si la loi de finances pour l'exercice de 1937 substituait à cette fiscalité de violence, qui met le contribuable en état perpétuel de lutte avec l'État, quelques impôts réels obtenus par perfectionnement ou développement de nos vieilles contributions directes, le Trésor en tirerait des plus-values abondantes et faciles. Aussi longtemps qu'il a vécu sous le régime de la fiscalité réelle, le contribuable français a toujours été le premier contribuable du monde et l'Europe nous enviait sa spontanéité. Depuis qu'on l'a soumis à un régime, abhorrent au génie français, contraire à ses habitudes et à ses goûts, notre contribuable est devenu maussade payeur, s'enfonçant de plus en plus dans cette pensée qu'il est victime d'un véritable brigandage.

La seconde observation qu'appellent invinciblement les intentions novatrices et réformatrices manifestées par M. Vincent Auriol tient dans l'immédiate exigibilité des assignations

sur le Trésor auxquelles il aura à satisfaire dès son arrivée rue de Rivoli. Si son parti a paru disposé à écouter les exhortations de M. Léon Blum à la patience, il n'en va pas de même du parti communiste, qui se montre déjà pressant et menaçant.

Les communistes ne feront aucun crédit à M. Vincent Auriol qui paraît n'avoir pas songé, dans les aperçus relatés plus haut, à la nécessité où il va se trouver de réunir, *hic et nunc*, et non pas aux calendes, de grosses sommes d'argent impossibles à chiffrer. M. Vincent Auriol en usera-t-il comme s'il pouvait compter sur la collaboration du temps qui va lui faire défaut?

Outre la grande réforme fiscale qu'il prémédite, il envisage également une réforme du budget qu'il voudrait transformer dans sa structure, en confiant à la Caisse d'Amortissement la liquidation des charges de guerre, en séparant le budget proprement dit, qu'il appelle le budget des affaires courantes de la nation, du budget qu'il qualifie de social et qu'il dénommerait plus justement socialiste.

En admettant que ce programme soit raisonnable, praticable, pertinent, et nous venons de voir qu'il l'est pour quelque partie, il ne saurait se réaliser en quelques jours. Une constitution financière ne se retourne pas comme un gant. C'est une œuvre complexe et de longue haleine. Ajoutons qu'elle ne peut s'effectuer que dans des moments de sécurité extérieure et de prospérité intérieure. Nous souhaitons, pour parler comme le maréchal Lyautey, qu'on « laisse le temps et l'autorité » à M. Vincent Auriol pour conduire à bien ceux d'entre ses projets qui ne souffrent pas contestation. Oserons-nous l'espérer?

Les engagements pris par la démagogie populariste sont formels. Ils n'impliquent aucun délai. Abrogation des décrets-lois, exécution de grands travaux publics, subventions pour la revalorisation des produits du sol, secours plus copieux aux chômeurs de l'industrie, aux agriculteurs et aux viticulteurs en détresse. Économies en moins. Dépenses en plus. Les unes et les autres inévaluables. Combien de milliards? Où les prendre?

M. Vincent Auriol n'a jamais cru à la vertu de la déflation

budgétaire. Il l'a toujours combattue âprement. Elle a, suivant lui et ses amis, cet inconvénient de diminuer le pouvoir d'achat des parties prenantes. L'argument aurait fait sourire Bastiat, car la dévaluation, si elle affaiblit, dans une proportion d'ailleurs modérée, la capacité d'achat des Français qui émargent au budget de l'État, ne laisse pas d'accroître celle trop oubliée des contribuables libres.

Le Ministre n'a pas non plus la superstition de l'équilibre budgétaire. Il refuse d'y voir la condition préalable, nécessaire et suffisante, du redressement économique. C'est une théorie aventureuse qui s'accorde mal avec les données de la politique expérimentale. La dette non couverte aujourd'hui se représentera accrue demain à l'échéance. Et elle se résoudra en impôts à lever. Or, comme l'a excellemment démontré M. Lucien Romier, et ici l'on touche au cœur de la question, le régime social et notre droit même évoluent beaucoup plus sous la dépendance du régime fiscal que sous celui du régime économique qui, lui-même, se subordonne, dans une large mesure, audit régime fiscal.

Avant tout, il faut « démarrer », conclut M. Vincent Auriol. Et le démarrage, nous le devrons au développement de la capacité d'achat de la nation et des individus. Ranimer l'activité économique, favoriser et monnayer les revenus « consommables ». Tel est le problème.

Il plaît à énoncer. Comment le résoudre? Notre objection subsiste entière. A supposer que M. Vincent Auriol et ses amis aient la certitude de connaître les voies et de maîtriser les moyens, ils sont dans l'impossibilité d'aller vite.

Qu'on nous permette alors d'insister :

Où prendre les vingt ou trente milliards que les communistes réclament sous menace à peine déguisée de mouvements de rue?

M. Vincent Auriol, non moins que son chef, est hostile à une nouvelle dévaluation du franc. Son attachement à la monnaie stable et saine égale celui d'un économiste orthodoxe. Mais, pourra-t-il s'épargner la dévaluation engendrée par les expédients désastreux, dont on a trop lieu de craindre que la nouvelle majorité ne s'avise pour apaiser les convoitises qu'elle a allumées et les appétits qu'elle a suscités?

Il paraît équivoque et contradictoire que le parti socialiste S. F. I. O., qui officiellement fait profession de marxisme orthodoxe, ait adopté au lendemain du 3 mai une attitude à ce point réservée et modérée que la Bourse a cru devoir la saluer par un mouvement de hausse. Les déclarations de M. Léon Blum et de M. Vincent Auriol ont rassuré le capital. Somme toute, il s'est passé ce qui est advenu, il y a douze ans, quand les travaillistes saisirent les rênes de l'Empire britannique. M. Ramsay Mac Donald tint à donner l'impression que son gouvernement intérieur, sa politique extérieure et surtout ses finances ne différaient pas tellement du passé. Et le public français n'a pas dû perdre le souvenir de M. Snowden, préposé vigilant et sévère au budget britannique.

La conviction a pénétré dans le gros public que le gouvernement de M. Léon Blum ne briserait pas la chaîne des traditions et que M. Vincent Auriol pourrait tenir à sa façon l'emploi de M. Snowden.

Mais, pour s'abandonner à cet espoir, il faudrait perdre de vue, — ce dont pour notre part nous nous sentons incapable — que les déclarations rassurantes de MM. Léon Blum et Vincent Auriol ne sont valables que dans le cadre de l'*État fondamental*. Nous empruntons cette locution à M. Lucien Romier.

Elles sont sans valeur, quant à l'*État parasitaire* qui, en attendant de devenir *totalitaire*, dévore la richesse privée et absorbe la substance de la nation. Distinction que M. Vincent Auriol admet implicitement avec sa théorie des budgets séparés. C'est à peine s'il restera à M. Vincent Auriol la faculté de ralentir l'incessant transfert qui s'opère sous nos yeux de la richesse privée dans les Caisses de l'État. A cet État exacteur et spoliateur, M. Vincent Auriol n'a pu d'ailleurs se tenir de promettre, lui aussi, une part à la curée.

A cet endroit, la science financière, réelle pourtant de M. Vincent Auriol, n'a plus rien à faire. Il ne s'agit, suivant la formule si connue de feu Renaudel, que de prendre l'argent où il se trouve, que de réaliser la collectivisation et la communisation de la France par voie budgétaire. Le travail est déjà fort avancé. Le parti communiste saura en précipiter l'achèvement. Et M. Vincent Auriol, ministre plein de bon sens et

de talent au service de l'État fondamental, devra se transformer, au service de l'État parasitaire et socialiste, en pourvoyeur uniquement préoccupé de puiser au tas, à moins qu'il ne préfère, dans quelques mois, s'évader de ce rôle ingrat.

Nous sommes encore, pour quelque temps, dans le domaine de l'économie financière. Mais, demain, quand l'impôt et ses dérivés n'auront plus d'autre fin que de niveler la nation, de ruiner la famille et de saigner à blanc les autorités sociales qui font encore obstacle à l'instauration du marxisme, il ne sera plus question de finances. Le mot n'aura plus de sens. Les razzias ne sont plus du domaine de la technique.

Le destin de M. Vincent Auriol le condamne-t-il à clore la liste de nos ministres des finances?

IGNOTUS

LES COURSES D'AUTOMOBILES

Les vingt-trois courses de vitesse pour automobiles disputées en Europe en 1935, virent triompher dix fois les blanches voitures allemandes, et neuf fois les rouges automobiles italiennes; l'Angleterre inscrivit deux fois son nom sur ce tableau d'honneur. Ainsi la construction étrangère remporta vingt et une victoires sur vingt-trois. Le nom d'une marque française ne figure que deux fois sur ce palmarès et ces deux victoires furent remportées dans des épreuves de seconde importance et sur des routes françaises.

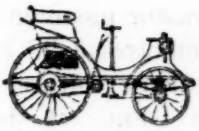
Deux victoires sur vingt-trois courses! Cette constatation brutale surprend et choque les Français qui s'intéressent au sport automobile; elle humilie leur amour-propre.

La France fabrique chaque année environ deux cent mille automobiles excellentes, elle possède des ingénieurs maîtres en leur art, des constructeurs puissants, des usines modernes, des conducteurs si adroits que les étrangers les réclament pour piloter leurs voitures. Ses circuits routiers sont exceptionnels, ses autodromes égalent ceux des autres pays. Pourquoi donc est-elle surclassée dans un sport où autrefois elle affirma la sûreté de sa technique?

Pour répondre à cette question il convient d'étudier l'histoire des courses d'automobiles, de rechercher leur influence sur la construction des automobiles. Dégager le rôle qu'a joué la course et présager le rôle qu'elle peut encore jouer : tel est notre but.

C'est environ un siècle après les expériences du Français Cugnot, en 1769, que furent fabriqués, après bien des tâtonnements, les premiers véhicules automobiles. Les ateliers Peugeot détiennent la gloire d'avoir les premiers su construire en série, dès 1890, des véhicules sans chevaux.

L'année suivante, Panhard et Levassor vendent un modèle à deux cylindres. En 1894 il y a assez de voitures en France pour organiser une compétition : c'est le concours Paris-Rouen créé par Pierre Giffard et le *Petit Journal*. Mais il faut encore attendre un an pour trouver mention dans les annales de l'automobile de la première course de vitesse entre engins mécaniques.



Il y a un peu plus de quarante ans, le mardi 11 juin 1895, vers 8 heures du matin, la Place de l'Étoile était peuplée d'une foule élégante. L'objet de cette affluence était le rassemblement de cinquante véhicules sans chevaux qui allaient prendre part à la première course de vitesse. A cette époque la France entière ne possédait que deux cent cinquante automobiles. Une voiture sur cinq se trouvait donc participer à la première course.

Les organisateurs n'avaient pas hésité à imposer aux automobilistes de parcourir, dans le moins de temps possible, la distance de Paris à Bordeaux et retour, 1 200 kilomètres environ. Le vélocipédiste autrichien Gerger venait d'établir le record Bordeaux-Paris en vingt-quatre heures. Les milieux sportifs se demandaient si le moteur allait pouvoir se montrer supérieur à l'homme.

A 10 heures du matin, les coureurs prennent la direction de Versailles point de départ.

Dominant de son énorme masse les autres concurrents, la voiture à vapeur *la Nouvelle*, construite par Amédée Bollée en 1880, est un omnibus à douze places, doté d'un lavabo. Elle est chargée de pièces de rechange, d'une enclume et de deux bicyclettes destinées à aller chercher du secours

en cas d'accident. Beaucoup voient en elle la triomphatrice.

Les trois véhicules des frères Michelin *l'Hirondelle*, *l'Araignée* et *l'Éclair*, ainsi nommée parce que sa direction mal établie ne lui permet qu'une marche en zigzag, ont leurs roues garnies de pneumatiques, innovation jusqu'ici réservée aux bicyclettes et aux fiacres.

Dix-neuf automobiles sur cinquante parviennent à atteindre la place d'Armes de Versailles dans les délais réglementaires, c'est-à-dire avant midi. A 12 h. 5 le marquis de Chasseloup-Laubat donne le départ à des intervalles de deux minutes. A 12 h. 45 les douze voitures à pétrole, les six voitures à vapeur et l'automobile de Jeantaud mue par l'électricité, ont démarré.

A Tours, Émile Levassor passe en tête à 8 h. 40 du soir. Il a parcouru 234 kilomètres à 27 kilomètres de moyenne. Son avance sur la deuxième voiture, le *dog-cart*, la de Dion-Bouton du comte de Dion, est de 1 heure 10 minutes environ. Celui-ci est contraint d'abandonner par suite d'une avarie à l'unique piston de son moteur à vapeur.

L'équipe Michelin n'est guère plus heureuse. *L'Araignée* s'écrase contre un arbre. *L'Hirondelle* arrive à Orléans, mais le moteur refuse d'aller plus loin. *L'Éclair* accomplira le parcours mais trop lentement pour être classée. *La Nouvelle* d'Amédée Bollée subit de graves avaries avant Orléans. Son mécanicien a oublié de retirer un paquet de chiffons humides placés sur un pied de bielle qui chauffait!

Le 13 juin *le Figaro* apprend à ses lecteurs :

La course folle continue, surprenante et passionnante. Le passage de la première voiture à Bordeaux a eu lieu hier matin à 10 h. 40. M. Maurice Martin a contrôlé ce passage à son poste des allées de Tourny où se fait le virage. C'est M. Émile Levassor, n° 5, qui conduit la voiture à pétrole à deux places qui vient d'accomplir l'exploit de courir Paris-Bordeaux à 24 km. 400 de moyenne horaire. Le record du vélocipédiste est battu par le véhicule sans chevaux. Qui l'eût dit? Qui l'eût cru?

Après un arrêt de quatre minutes, Émile Levassor reprend la route de Paris. Son passage soulève un enthousiasme indescriptible. Sa voiture est couverte de fleurs. A ce moment Levassor a une avance de trois heures et demie sur la Peugeot n° 15.

Émile Levassor rencontre la nuit entre Angoulême et Ruffec. La lanterne avant se dessoude et le mécanicien est obligé de la tenir à la main. Elle éclaire à peine à vingt mètres. La nuit est très noire et Levassor est contraint de ralentir son allure. Heureusement le jour vient. Il y a trente heures que Levassor tient le gouvernail. Il a cinquante-sept ans! Pour rester éveillé Levassor se pince, parle à sa voiture, l'encourage, la rudoie quand par hasard le train ralentit dans un passage difficile. Le froid est vif sur la levée de la Loire, entre Tours et Blois, où l'équipe passe à l'aube. Les quelques riverains levés à cette heure regardent avec stupeur ces deux hommes hurlant à tue-tête sur une voiture dont les roues cerclées de fer font un vacarme ahurissant.

Derrière eux, deux Peugeot, la 8 et la 16 se livrent une bataille qu'un des coureurs, M. Jacques de Perrodil, passager du phaéton n° 16, raconte ainsi :

Toutes les minutes maintenant on demande : à combien sont-ils? Toujours même réponse : allez, allez, à un quart d'heure. M. Kœchlin s'énerve affreusement, il est affolé. Aux fortes côtes nous descendons pour alléger la voiture, et nous courons derrière à perdre haleine. Nous voici à Étampes.

A l'entrée de la ville une personne qui attendait notre passage nous jette un sac de glace pour refroidir les cylindres.

Nous allons avoir à passer deux grandes descentes en lacets. En voici une. Pas d'hésitation, on l'aborde à quarante à l'heure. C'est effrayant.

Le règlement avait alloué cent heures pour accomplir le parcours. Après quarante-huit heures et quarante-huit minutes de course, Émile Levassor, sous les acclamations de la foule, est accueilli à la Porte Maillot par les membres du Comité d'organisation : MM. Georges Berger, de Chasseloup-Laubat, baron de Zuylen, Récopé, Pierron, Pierre Giffard. Un jeune journaliste, Paul Rousseau, remplit les fonctions de contrôleur.

La voiture de Levassor n'ayant que deux passagers à son bord ne peut revendiquer le premier prix — 31 500 francs, environ 160 000 francs de notre monnaie — car le vainqueur devait avoir transporté au moins quatre voyageurs. Le premier prix est décerné à la Peugeot n° 16 de M. Kœchlin,

mais c'est le nom de Levassor qui est resté dans les mémoires comme celui du grand triomphateur de la première course de vitesse pour automobiles.

La portée de cet événement n'échappa point aux contemporains. Paul Meyan, un des meilleurs journalistes sportifs de l'époque, conclut ses commentaires sur la première course par cette phrase :

L'organisation de Paris-Bordeaux a donné l'essor à une industrie nouvelle; elle est le prélude de la locomotion d'avenir. Dans quelques années le cheval sera un luxe ou un comestible, et l'armée adoptera les voitures sans chevaux.

***

La première et la plus heureuse conséquence du premier Paris-Bordeaux-Paris fut la création de l'Automobile-Club de France. Trois hommes confiants en l'avenir des locomotions mécaniques : le comte de Dion, le baron de Zuylen de Nievelt et Paul Meyan, décidèrent, le 12 novembre 1895, de créer une organisation permanente pour encourager la diffusion des voitures mécaniques.

Le 17 décembre une commission des courses fut créée. Elle s'occupa immédiatement d'édicter des règles — premier code du sport automobile. Le rôle de l'Automobile-Club de France allait être décisif pour le développement de l'automobilisme, non seulement en France, mais dans le monde.

Le Royal-Automobile-Club de Grande-Bretagne ne fut fondé qu'en 1897, celui d'Allemagne le 31 juillet 1899. Les gouvernements de ces deux pays étaient hostiles à l'organisation des courses dans la crainte des accidents.

L'indifférence qui accueillit en Allemagne le moteur à pétrole construit par l'Allemand Gottlieb Daimler incita ce dernier à vendre la licence aux fabricants français et notamment à Panhard et Levassor et à Peugeot frères. On vient de voir l'usage qu'ils en firent dans la course Paris-Bordeaux-Paris.

Techniquement la course fut génératrice d'immenses progrès; commercialement, elle donna à notre industrie une véritable suprématie sur les marchés mondiaux.

Le premier Paris-Bordeaux-Paris de 1895 fut suivi en 1896 de Paris-Marseille-Paris, que le chevalier René de Knyff remporta; les courses se déroulèrent sur le terrain national, puis elles devinrent internationales; aux Paris-Bordeaux, Paris-Dieppe, Marseille-Nice, succédèrent Paris-Amsterdam-Paris (1898), Paris-Berlin, Paris-Vienne, la Coupe Gordon Bennett, et enfin Paris-Madrid (1903) qui fut la dernière course de ville à ville. On verra plus tard la course sur circuit — course à outrance — en attendant la course sur autodrome.

***

Quelques années sont nécessaires à l'industrie automobile pour apprendre à construire de vraies voitures de course. Émile Levassor gagne le Paris-Bordeaux-Paris en 1895 avec sa voiture personnelle, celle qui lui sert pour aller à ses affaires. Le moteur Daimler qui l'équipe est à deux cylindres, « cubant » 1 litre 200, c'est la dimension du moteur d'une 201 Peugot. Cependant la puissance développée par le petit moteur Daimler de Levassor n'excédait pas quatre chevaux. C'est vingt-cinq chevaux qu'un moteur de tourisme semblable fournit aujourd'hui.

Les règlements ne cherchaient ni à orienter la construction, ni à mettre les voitures sur un pied d'égalité. Cinq années durant des automobiles mues par la vapeur et l'électricité furent opposées à des voitures brûlant de l'alcool pur et du pétrole. Les règlements imposaient seulement un poids minimum et fixaient le nombre des places occupées. Les progrès réalisés par la course sont pourtant rapides. La vitesse moyenne passe de 24 kilomètres à l'heure en 1895 à 25 km. 4 en 1897, de 37 km. 2 en 1898 à 55 km. 200 en 1899 et à 66 kilomètres en 1900. En cinq années la moyenne commerciale a plus que doublé. La voiture de course commence à mériter son nom.

Ces progrès rapides sont dus, en grande partie, aux travaux entrepris par les frères Michelin pour fabriquer des pneumatiques pour automobiles. L'Anglais Dunlop fabrique bien des pneus pour bicyclettes, mais personne n'a encore osé équiper une auto de pneumatiques. En 1894, époque à laquelle

Michelin commence à étudier le problème, il y a quatorze ans que l'auto est née. Chaque fois que l'ingénieur a essayé de construire une voiture légère, pour qu'elle soit rapide, l'envol du véhicule a été brisé par les roues à bandages de fer ou de caoutchouc plein dont l'inertie cloue le véhicule au sol.

Ce n'est pas tout : bandages de fer et caoutchouc plein transmettent intégralement cahots et secousses au châssis et au mécanisme. La violence des chocs croît à peu près comme le carré de la vitesse. Un choc valant 1 à un kilomètre à l'heure devient 400 lorsque l'allure passe à 20 kilomètres. Les ressorts métalliques sont inaptes à absorber ces trépidations; le constructeur est contraint de renforcer toutes les pièces; le poids mort de la voiture devient énorme, le rendement du moteur insuffisant pour imprimer une vitesse élevée à une telle masse. Le pneu doit remédier à ces inconvénients, mais en 1895 il n'est pas encore au point. Un train de pneus ne tient guère que 150 kilomètres. Il faut trente minutes à une équipe entraînée pour changer une enveloppe.

Le scepticisme qui accueille les expériences des Michelin finit par céder le pas à l'étonnement devant les résultats obtenus et, en 1899, dans la course Paris-Trouville toutes les voitures sont sur pneumatiques.

Le pneu qui élimine trépidations et secousses permet de réduire le poids du véhicule au bénéfice de la vitesse. Le « cheval vapeur » qui doit traîner 250 kilogrammes en 1895 n'en tire plus que 166 en 1896, et 40 en 1900. C'est encore beaucoup si l'on voit qu'en 1936 une Mercédès pèse moins de 3 kilogrammes au cheval (poids de la voiture 750 kilogs puissance du moteur 300 CV.). Mais le progrès accompli en trente-cinq ans de 1900 à 1935 est, en réalité, moins important que celui réalisé grâce au pneu de 1895 à 1900.

En 1901 le comte de Dion dota ses vastes ateliers d'un laboratoire, le premier en France et fort probablement dans le monde. D'intéressantes études sur les métaux y furent poursuivies sous la direction de M. Léon Guillet devenu depuis directeur de l'École Centrale des Arts et Manufactures et membre de l'Institut.

La plupart des constructeurs suivirent l'exemple du comte de Dion; la fabrication d'une automobile devint scientifique.

C'est une victoire sur l'empirisme. Mais l'expérience, et surtout celle de la course sur route, continuera de vérifier l'exactitude des recherches théoriques.

La métallurgie doit à la course les aciers spéciaux à haute résistance et les métaux légers à base d'aluminium. Ceux-ci permettront la naissance de l'aviation, dont les progrès seront longtemps fonction de ceux de l'industrie automobile.

Plus lents furent les progrès accomplis dans l'équipement des voitures en accessoires. Au début les voitures ne sont équipées que de lanternes charretières. La phare à acétylène, encore bien imparfait, n'apparaît que vers 1901.

Jusqu'à l'invention de la sirène entraînée par le volant du moteur, la grosse lacune de l'équipement reste l'avertisseur sonore. Certains coureurs embouchent une corne, d'autres poussent des hurlements, lancent de petites pierres, ou des billes dans le dos du conducteur qu'ils veulent dépasser.

Des cagoules d'étoffe garnies de lunettes permettent de se protéger contre la poussière, mais comment se diriger dans cette nuée opaque? Il fallut attendre les persévérants efforts du docteur Guglielminetti, surnommé le docteur Goudron, pour triompher de la poussière, tout au moins sur les routes où se disputaient les courses.

***

Par la volonté d'un Américain, Gordon Bennett, propriétaire du *New York Herald*, la course d'automobiles prit, en 1899, un aspect nouveau. Gordon Bennett voulut opposer non plus des industriels, mais des pays. C'est l'avènement de la course internationale. Chaque pays devait être représenté par ses trois meilleures automobiles et ses trois meilleurs conducteurs sélectionnés dans une épreuve préliminaire. Cette condition entraîna la création de l' « Éliminatoire » qui est à l'origine des grands prix disputés depuis lors régulièrement dans chaque pays d'Europe et aux États-Unis.

Pour théâtre de sa première coupe, Gordon Bennett désigna la France. Ce choix souligne la suprématie de notre industrie à cette époque. L'épreuve se disputa le 14 juin 1899, sur le parcours Paris-Lyon par Orléans : Charron y triompha.

Cependant les grands constructeurs déployaient une activité intense : préparation des voitures de course, construction et vente des voitures de tourisme. Certains avaient du travail pour plus d'une année en avance. La voiture d'occasion avait sensiblement la même valeur qu'une voiture neuve, on la vendait couramment 15 000 francs, environ 75 000 francs de notre monnaie.

***

Ce succès de l'automobilisme draine toutes les énergies, toutes les forces nouvelles des jeunes générations.

Dans une course de médiocre importance, la course des « chauffeurs-amateurs » disputée fin août 1899 sur le parcours Paris-Trouville, la première place est remportée par un jeune constructeur qui, quatre jours plus tard, dans l'épreuve Paris-Ostende, devance ses concurrents, et qui triomphe encore, le 19 octobre, dans la course de voiturettes Paris-Rambouillet-Paris. Le jeune conducteur n'est autre que Louis Renault. Il a vingt-deux ans. La voiture qu'il conduit a été entièrement construite par lui dans son petit atelier de Billancourt. Négligeant les dispositifs en honneur, il a su, en innovant audacieusement, établir une voiture d'un poids si réduit qu'un moteur de très faible puissance — un de Dion dont l'unique cylindre développe un cheval trois quarts — suffit pour lui imprimer une vitesse de 65 kilomètres à l'heure, très supérieure à celle des voitures similaires. Le châssis composé de tubes d'acier, la transmission du mouvement par pont arrière et double cardan, la fameuse boîte de vitesse à prise directe, inventés par Louis Renault il y a trente-sept ans, subsistent encore sur les modèles d'aujourd'hui. Ces succès en course ne sont pas acquis sans incident. Au cours de Paris-Toulouse-Paris, en 1900, la marque Renault remporte la première place des voiturettes avec Marcel Renault, mais Louis connaît bien des mésaventures. Pour pouvoir rouler plus vite, il est seul au volant d'une petite 4 CV. pesant 270 kilogs. Dès Nemours le système de graissage du moteur se brise. Il fixe un entonnoir sur le graisseur, suspend à son cou un bidon d'huile et, sans lâcher la barre de direction, verse le

lubrifiant à la cuiller. Au bout de quelques kilomètres il est entièrement couvert d'huile. Les pneumatiques résistent mal à une chaleur étouffante. Il faut sans cesse s'arrêter et pomper à tour de bras pour regonfler les pneus défaillants. Un concurrent dépensera dans cette course 12 000 francs de pneus, 60 000 francs « 1936 ». Pour éviter un soldat, Louis Renault monte sur un tas de cailloux, fausse l'essieu de sa voiture; il entreprend de le réparer chez le forgeron d'un village. La voiture, terminée la veille, est peinte en rouge. Sous l'effet de la chaleur la peinture fond et le conducteur prend maintenant des aspects de bourreau. Il n'en continue pas moins vers Toulouse. Les petites lanternes de la voiture éclairent à peine la route. Vers onze heures du soir, violente collision contre l'arrière d'un haquet transportant des barils de vin. Louis Renault reste « sur le carreau ». Au bout de quelques minutes, il revient à lui. Sa voiture est en miettes. Il repart à pied et arrivera vers minuit à bord de la voiture de son frère Fernand qui, inquiet, est allé à sa rencontre. Tous ceux qui ont participé aux courses de l'époque héroïque ont connu des aventures analogues.

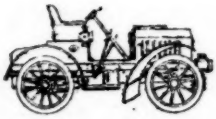
Également à cette époque le palmarès des courses nous révèle le nom d'un tout jeune coureur : Ettore Bugatti. A Padoue, dans une course en quadricycle, Bugatti conducteur complet remporte la coupe de vitesse et aussi celle d'adresse. Comme Renault, Bugatti est également constructeur; il débuta si jeune que son père dut signer ses premiers contrats de vente de voitures : Ettore n'avait pas encore atteint sa majorité.

En Angleterre, un tout jeune homme, Rolls, remporte d'importants succès en course au volant d'une grosse Panhard.

Le 10 octobre 1901 sur la piste de Grosse Pointe, près de Detroit aux États-Unis, le grand champion Alexander Winton est battu par un frêle adolescent qui conduit une petite voiture dont le châssis et le moteur — un deux cylindres développant 26 chevaux — avaient été fabriqués entièrement de ses mains. C'était Henry Ford.

Ainsi en France, en Italie, en Angleterre, aux États-Unis, de Louis Renault à Henry Ford, de Rolls à Ettore Bugatti, tous les constructeurs ont couru. La course fut la grande

école des chefs de l'industrie moderne. Elle leur apprit l'esprit de lutte et de compétition. Elle leur apprit à construire des voitures rapides et solides.



En 1903, les Automobile-Clubs de France et d'Espagne décident d'organiser une course de Paris à Madrid (1 380 kilomètres) avec étape à Bordeaux le premier jour et Vittoria le deuxième jour. Tous les champions, toutes les marques, s'inscrivent en quelques jours. Une seule famille fournit cinq concurrents. C'est une sorte de mobilisation générale de l'automobile : 215 automobilistes, 57 motocyclistes, signent les feuilles d'enrôlement.

Dans les jardins des Tuileries, pendant deux jours entiers des messieurs en redingote et chapeau haut de forme procèdent au pesage des voitures.

Nettement « surbaissée » la voiture d'Ettore Bugatti est refusée par un ingénieur des mines, qui prétend que le conducteur ne peut voir la route. La voiture Lorraine-Dietrich de madame du Gast, la seule concurrente féminine, est peinte entièrement en blanc. Toute l'équipe Lorraine est de couleur jaune. Un des concurrents, Charles Comiot, a peint sa voiture mi-partie jaune, mi-partie rouge : délicat rappel des couleurs espagnoles.

Le temps splendide, la publicité donnée à cette course, attirent des centaines de milliers de citadins et de paysans au bord de la grande route. De Paris à Chartres, les deux cent soixante-douze concurrents défilent entre six rangs de curieux, à une allure très rapide, dans une poussière épaisse, avec de médiocres avertisseurs sonores et des freins peu puissants.

Les différents postes de contrôle du parcours ne tardent pas à être prévenus par téléphone que des accidents viennent de se produire. L'Anglais Lorraine Barrow, en voulant éviter un chien, va buter contre un arbre et son mécanicien se tue. La voiture de M. Porter prend feu, capote, son mécanicien périt. A l'entrée d'Angoulême, M. Georges Richard brise sa

voiture contre une charrette. M. Tourand fait une embardée dans la foule et cause la mort de trois spectateurs. A Saint-Pierre-du-Palais, l'Anglais Stead fait panache en dépassant une autre voiture. Madame du Gast s'arrête et le fait porter dans une ferme. A la sortie de Couhé-Vérac, Marcel Renault, dont la voiture est très rapide, essaie, malgré la poussière, de doubler un concurrent, sa voiture capote dans le fossé. Mortellement blessé, il succombe après être resté de longues heures dans le coma. Au total douze coureurs se tuent, près de trente personnes, dans la foule, sont écrasées ou blessées.

A l'enthousiasme délirant du départ succède une consternation unanime. Les gouvernements décident d'interdire la course. Les journalistes écrivent :

Nous venons d'assister à la dernière course d'automobiles. D'ailleurs, ces manifestations ne sauraient plus être d'aucune utilité; au point où elle en est, l'automobile n'est plus perfectible.

Cette opinion contemporaine s'explique par les exploits des vainqueurs. L'extraordinaire vitesse de 105 kilomètres à l'heure réalisée par Gabriel sur sa 45 CV. Mors, la prouesse de Louis Renault deuxième à vingt minutes sur sa légère 30 CV., prouvent les immenses progrès accomplis depuis la course Paris-Bordeaux-Paris de 1895.

***

Le dramatique souvenir de Paris-Madrid s'estompe bientôt, mais cette course sera pourtant la dernière des grandes courses de ville à ville. A partir de 1903 toutes les épreuves seront disputées sur des circuits.

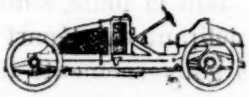
Une période extrêmement brillante pour l'industrie française s'ouvre en 1904.

A Long-Island, aux États-Unis, trois années de suite, la France gagne la Coupe Vanderbilt. Sur le circuit du Taunus, en présence de Guillaume II, Théry, sur Brasier, remporte la Coupe Gordon Bennett.

En 1905, la coupe Gordon Bennett est disputée pour la dernière fois sur le circuit d'Auvergne. Théry, toujours au

volant de sa Brasier, triomphe à la vitesse moyenne de 77 kilomètres à l'heure. Nazzaro et Cagno sur Fiat prennent les deuxième et troisième places.

Les courses d'automobiles entrent en 1906 dans ce qu'on peut qualifier l'ère moderne. Le rôle de l'Automobile-Club de France sera prédominant : dans le but d'orienter les recherches des techniciens, l'A. C. F. vient de créer son Grand Prix. La période des hasardeux tâtonnements est révolue.



Pour son Grand-Prix l'Automobile-Club de France choisit, dans la région du Mans, des routes formant un triangle de 104 kilomètres de développement. Les sommets du triangle sont la Fourche d'Yvré, la Ferté-Bernard et Saint-Calais.

Le règlement de la course est établi de manière à améliorer la qualité des pneumatiques dont l'approvisionnement est interdit hors de la zone de ravitaillement. Le poids des voitures ne doit pas excéder 1 000 kilogrammes. La course aura lieu sur douze tours de circuits — soit 1 248 kilomètres — six tours étant couverts le 26 juin 1906 et six tours le 27.

Le choix du circuit ne fut définitivement arrêté qu'en janvier. Le chevalier René de Knyff, le comte Robert de Vogüé, M. Quinones de Léon, membres de la commission sportive de l'A. C. F. surveillèrent les travaux d'aménagement de la route. Cependant M. Georges Durand, secrétaire de l'Automobile-Club de la Sarthe, parcourait le département pour rassembler les cent mille francs promis à l'Automobile-Club de France pour aider à l'organisation. Sur tous les champs de foire, à tous les marchés sarthois, le « père » du circuit, debout dans son automobile, haranguait la foule, faisait appel à la bourse des fermiers et des petits bourgeois. Cette croisade sportive remporta le succès le plus complet et la somme fut assez rapidement recueillie.

Trente-neuf concurrents vont courir : Itala et Fiat pour l'Italie, Mercédès pour l'Allemagne. La France leur oppose le formidable escadron des Brasier, des Lorraine-Dietrich,

des Panhard, des Hotchkiss, des Bayard-Clément. Les usines Renault, qui avaient décidé d'abandonner les compétitions à la suite du tragique accident de Marcel Renault en 1903, reviennent à la course avec trois machines.

Enfin tout est prêt. Les garages réservés aux voitures des touristes contiennent 8 000 automobiles... et il n'en circule que 24 000 dans toute la France. Une auto sur trois est au Mans.

Le 26 juin, à 6 heures et 7 minutes, le chevalier René de Knyff donne le départ à la première voiture. La route goudronnée permet de rouler vite sans soulever de poussière. Mais le goudron, que la chaleur fait fondre, gicle sous les roues et fatigue la vue des conducteurs. Les pneumatiques résistent mal, de nombreux éclatements se produisent. Les nouvelles jantes Michelin qu'on démonte en quatre minutes, permettent aux Renault, dont le moteur puissant est bien au point, d'affirmer rapidement leur supériorité.

Grâce à un tableau d'affichage monumental, tenu à jour par téléphone, une foule enthousiaste suit les positions des coureurs qui repassent toutes les cinquante-cinq minutes devant les tribunes.

Le train de luxe de la Compagnie des Wagons-Lits, une innovation du journal *l'Auto*, stationne à proximité des tribunes, ce qui a permis à de nombreuses élégantes parisiennes d'assister confortablement à la course.

Des trains populaires ont été organisés et pour 12 francs en seconde classe, et 9 francs en troisième, les ouvriers des usines parisiennes ont pu venir applaudir les exploits des voitures qu'ils ont contribué à fabriquer.

Le comte de la Rochefoucauld, le comte Récopé, Grandmaison, Brocheton, le marquis de Polignac, madame veuve Levassor, le marquis de Vogüé, Quinones de Léon campent auprès des stands. On remarque la superbe installation d'Henri de Rothschild où « les cuisiniers du docteur Pascal préparent d'appétissantes victuailles ».

Dans leur baraque de bois les chronométreurs étouffent, mais leur chef, M. Gaudichard, n'en exécute pas moins un pointage rigoureux des passages. Dans l'enceinte réservée à la presse les plumes courent sur le papier,

Edmond, un des conducteurs de Renault, a perdu ses lunettes. A demi aveuglé par les projections de goudron et de graviers, il est obligé de s'arrêter. Hâtivement Henri de Rothschild le soigne; bien que souffrant cruellement, Edmond reprend la ronde car le règlement interdit de remplacer le conducteur en cours de route.

Quinze voitures sur trente-deux abandonnent, et Scisz sur Renault termine les 612 kilomètres en 5 heures 45 minutes 30 secondes, il devance Albert Clément de 26 minutes et Nazzaro sur Fiat de 41 minutes. Le premier acte du premier Grand Prix de l'A. C. F. est joué. Il reste encore 612 kilomètres à parcourir le jour suivant.

Le lendemain matin, temps aussi magnifique que la veille. Toujours régulier, Scisz apparaît bientôt comme devant être le vainqueur. Derrière lui Nazzaro, sur Fiat, mène un train d'enfer; il porte le record du tour à 128 km. 571 de moyenne horaire. Mais le classement définitif donne la première place à Scisz sur Renault. Il a accompli les 1 224 kilomètres de la course à 102 kilomètres de moyenne.

M. Louis Barthou, ministre des Travaux publics, félicite lui-même Louis et Fernand Renault. Un journaliste écrivit :

> Comme un ministre ne passe jamais quelque part sans laisser un aimable souvenir, successivement trois palmes académiques furent accrochées à la boutonnière de M. Singher, président de l'Automobile-Club de la Sarthe, au docteur Moreau et à l'adjoint du maire du Mans, distinctions honorifiques bien méritées auxquelles chacun s'empresse d'applaudir.

Deux améliorations de l'automobile sont mises en lumière par le premier Grand-Prix de l'A. C. F. :

La roue à jante démontable qui rend l'usage du pneumatique beaucoup plus pratique; l'amortisseur hydraulique, une des nombreuses inventions de Louis Renault. L'amortisseur à double expansion qui, aujourd'hui, équipe de nombreuses automobiles est un fruit de la course de 1906.

***

Pour que la course demeurât profitable à la fabrication automobile en général, la Commission sportive décida de faire

du Grand Prix de 1907, une course de consommation : 30 litres d'essence, seulement, furent alloués à chaque concurrent pour parcourir 100 kilomètres. Les rivaux du Mans se retrouvèrent au complet à Dieppe; Nazzaro sur Fiat, passa la ligne d'arrivée en vainqueur. L'enthousiasme de la foule fut tel que les dirigeants de la marque, Giovanni Agnelli, Émile Lamberjack, Ernest Loste, firent une garde du corps au gagnant pour le conduire jusqu'à la tribune d'honneur. Le règlement jugé draconien n'avait pas empêché Nazzaro de rouler à la remarquable vitesse moyenne de 113 kilomètres à l'heure. Sa consommation en carburant était restée inférieure aux 30 litres réglementaires.

Avec Fiat et Nazzaro l'industrie transalpine remportait trois retentissantes victoires en course : sur le circuit de Bologne elle gagnait la Targa Florio, sur le circuit du Taunus la coupe de l'empereur d'Allemagne, à Dieppe enfin, le Grand Prix de l'A. C. F. Les exploits de Nazzaro furent exaltés par les chansonniers de Montmartre sur l'air de *la Tonkinoise.*

Nazzaro d'un air tranquille
Sur son auto, sur son auto, automobile...

Ces victoires marquent une date dans l'industrie automobile. Jusqu'ici la France avait presque toujours facilement triomphé des coalitions étrangères, non seulement sur le terrain sportif, mais aussi sur le terrain commercial. Il allait lui falloir compter avec des rivales puissamment organisées.

***

La suite des Grands Prix de l'A. C. F. indique les tendances générales de l'évolution des courses. Pour 1908 l'Automobile-Club stipule que la voiture de course devra peser *au moins* 1 100 kilogrammes. En fixant un poids minimum élevé, les techniciens cherchent raisonnablement à interdire aux conducteurs de mettre en course des châssis trop légers pour des moteurs trop puissants. Le moteur aura 4 cylindres, dont le diamètre intérieur ne pourra excéder 15 centimètres et demi,

Rolls, de se faire connaître. Le Grand Prix des voiturettes suscite à son tour une nouvelle génération de constructeurs : Sizaire, Naudin, Émile Mathis. Quelques marques de cette seconde génération de la course sont parvenues jusqu'à nous : Delage, Mathis et Hispano-Suiza notamment.

***

1912. Sur la demande des constructeurs et à la suite des campagnes de presse, l'Automobile-Club de France décide de reprendre l'organisation de son Grand Prix, le quatrième. N'importe quelle voiture peut concourir. Cette liberté de règlement est destinée à ne pas imposer aux constructeurs de frais d'études trop élevés. Georges Boillot, un des grands noms de l'histoire des courses, conducteur d'élite, se classe premier à Dieppe au volant de sa Peugeot. Il a parcouru 1.540 kilomètres à 110 kilomètres à l'heure de moyenne.

La Commission Sportive de l'Automobile-Club établit, en 1913, un règlement dont la base est la consommation d'essence. Les 30 litres aux 100 kilomètres alloués aux concurrents en 1907 sont réduits à 20 litres. Sur le circuit d'Amiens, Georges Boillot, toujours au volant d'une Peugeot, se classe premier et parcourt 917 kilomètres à 116 kilomètres de moyenne. Il améliore enfin le record de Nazzaro vieux de sept ans : 113 à l'heure. Avec 20 litres d'essence on arrive donc à accomplir plus de travail qu'autrefois avec 30 litres. L'automobiliste moyen est le premier bénéficiaire des progrès réalisés par la course.

***

1914 : Grand Prix de Lyon. Les trois conducteurs des Mercédès arrivent les trois premiers. Cinq minutes à peine séparèrent Lautenschlager et Wagner, premier et deuxième, de Salzer le troisième de l'équipe.

Pour la première fois en course des voitures ont été présentées équipées de freins sur les roues avant. Il faudra dix ans pour que cette solution soit appliquée en série.

La première grande course d'automobiles organisée en France, après la guerre, est le Grand Prix de l'Automobile-Club de France disputé en 1921 sur le nouveau circuit de la Sarthe, aux portes du Mans. Les voitures concurrentes doivent avoir un moteur de 3 litres de cylindrée au maximum et ne pas peser moins de 800 kilogrammes. C'est, somme toute, le même règlement que celui du Grand Prix de 1914, mais plus sévère.

Les Américains qui n'avaient pas couru en France depuis 1900, époque à laquelle Alexander Winton prit part à la Coupe Gordon Bennett, ont profité des années de guerre qui n'ont pas ralenti leur activité. C'est à 127 kilomètres à l'heure de moyenne que Jim Murphy triomphe sur Duesenberg avec 15 minutes d'avance sur son compatriote Ralph de Palma qui pilote une voiture française Ballot.

***

Pour contraindre les ingénieurs à tirer du moteur à explosion la plus haute puissance possible, la Commission sportive de l'Automobile-Club de France réduisit encore, pour le Grand Prix de 1922, la « dimension » du moteur. La cylindrée fut fixée à 2 litres, 9 fois moins que les voitures de 1907! Cependant pour conserver à la voiture une vitesse qui justifiât sa participation à une course, son poids minimum fut abaissé à 650 kilogrammes. Exactement le poids des voitures légères de Paris-Madrid en 1903.

A Strasbourg échut la gloire — et l'aubaine — d'avoir à organiser le huitième Grand Prix.

Aux essais la rapidité des Fiat frappa l'imagination des spectateurs. Des chronométreurs officieux assurèrent que Bordino, sur 1 kilomètre lancé, avait atteint 180 kilomètres à l'heure. Aussitôt Charles Faroux écrit :

Fiat amène trois voitures dont on fait des épouvantails. Certains qui se prétendaient bien informés parlaient de 190 à 200 à l'heure...

Je suis de l'avis de Bugatti : comme on lui tenait de tels propos, le spirituel constructeur de Molsheim répondit froidement : Pas mal, mais un peu court... moi je fais 230.

Cependant le jour de la course, ceux qui prévoyaient des vitesses extraordinaires ne sont pas déçus. Bordino mène le train à une allure endiablée. Après 117 kilomètres sur les 880 de la course, les trois Fiat sont en tête devant les treize autres voitures, et elles gagnent régulièrement quelques secondes au ravitaillement.

Les directeurs de Turin ont si bien réglé la manœuvre que le ravitaillement, effectué par les coureurs seuls, ne dure pas plus de 1 minute 53 secondes. En 50 secondes le conducteur transvase trois seaux à soupape contenant chacun 25 litres de carburant, vide un broc plein d'huile de ricin, met quelques gouttes d'eau dans le radiateur. Pendant ce temps le mécanicien armé d'un cric à levier soulève les deux roues arrières; d'un coup de massette il libère la roue du moyeu. Les pneus frais, préparés sur la table du stand, sont assujettis en quelques secondes. Brièvement le directeur de l'équipe donne des indications au coureur sur sa position et celle de ses adversaires. Un verre d'eau minérale avalé en hâte, un coup de chiffon aux verres des lunettes, un tour de manivelle et, sous l'ovation des milliers de spectateurs, la voiture repart.

Le neveu de Félice Nazzaro qui pilote une Fiat voit son réservoir d'essence perforé par une pierre. Va-t-il abandonner? Non, il le change en 14 minutes; les journalistes, les ingénieurs, n'en peuvent croire leurs yeux.

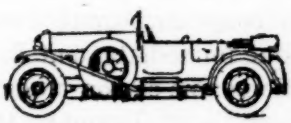
La fin de la course approche, les trois Fiat ont maintenant plus de 40 minutes d'avance. Félice Nazzaro est premier, Bordino deuxième et Biaggio Nazzaro, retardé par son changement de réservoir, les suit à deux tours. Voici Félice Nazzaro qui passe et la foule d'applaudir le meilleur. Dans 42 secondes Biaggio Nazzaro qui termine son quarante-septième tour — 695 kilomètres — doit passer. Cinquante secondes s'écoulent et Biaggio n'est pas en vue. Tout le monde est debout dans les tribunes. Les jumelles sont braquées vers la route. Une voiture bleue, c'est Vizcaya sur sa Bugatti. Le silence s'appesantit. Bordino passe à son tour, puis Félice Nazzaro qui fait un signe à son stand. Tout d'un coup la nouvelle se répand,

La voiture de Biaggo Nazzaro s'est retournée; les deux coureurs sont mortellement blessés. Une roue arrière s'est détachée, son essieu brisé. Les deux Fiat, qui avec deux Bugatti restent en course, sur 13 voitures, poursuivent leur route. Félice Nazzaro touche au but, Bordino n'a plus que 20 kilomètres à parcourir — moins de 10 minutes de marche. Des tribunes on peut voir les coureurs sur la partie opposée du circuit. Une clameur s'élève; Bordino s'est arrêté. A la jumelle on voit le conducteur et le mécanicien tourner autour de la voiture. Eux aussi ont été abandonnés par une roue arrière. C'est la même panne que celle de Biaggio Nazzaro, mais elle ne leur fut heureusement pas fatale. La voiture a pu s'arrêter sans capoter. Félice Nazzaro qui n'est plus qu'à 3 minutes du but aura-t-il un accident? On peut le craindre. L'instant est angoissant. Enfin voici Nazzaro sur la seule Fiat qui reste en course. Il a gagné.

Quinze ans après sa victoire de Dieppe, Félice Nazzaro remporte le Grand Prix de l'A. C. F. Pour parcourir 803 kilomètres, la distance de Paris à Hendaye, 6 heures 17 minutes lui ont suffi.

Le petit moteur à 6 cylindres de la Fiat accomplit 5.200 tours à la minute, 860 tours par seconde. A ce régime, près de 100 chevaux sont développés. Les 15.600 explosions à la minute expliquent la stridence suraiguë et continue de l'échappement libre.

L'automobiliste moyen hoche la tête et songe qu'il n'y a qu'un rapport lointain entre la Fiat de Nazzaro et sa 10 CV. Du point de vue commercial et publicitaire, la course de vitesse pure avait perdu une partie de son importance. Cette considération entraîna la renaissance d'épreuves d'endurance et de régularité réservées à des véhicules d'utilisation courante.



La plus célèbre de ces courses pour automobiles de « série » est le Grand Prix d'endurance des 24 heures du Mans.

Parcourir la plus grande distance possible en 24 heures

n'est pas une idée nouvelle. En 1910 la ville de Brighton, en 1911 la piste de Los Angeles virent des épreuves de ce genre.

Au Mans le réglement interdit de réparer les voitures avec des outils ou des pièces autres que celles transportées par chaque voiture. L'éclairage et le démarrage électrique sont obligatoires. Des carrosseries, des ailes, une capote, un pare-brise, sont également exigés, alors que jusqu'ici la voiture de course se composait d'une caisse et de quatre roues. Contrairement à l'opinion de quelques pessimistes, l'épreuve de 1923 se déroula sans incident : une Chenard et Walcker parcourut 2.209 kilomètres en 24 heures. Chaque année, depuis douze ans, l'intérêt de cette épreuve, unique en son genre, croît, car le règlement invariablement orienté vers le progrès technique, devient de plus en plus sévère. Les Anglais attachent un prix tout particulier à cette épreuve.

***

Après avoir été couru à Strasbourg en 1922, le Grand Prix de l'A. C. F. fut disputé, l'année suivante à Tours et en 1924 à Lyon. La formule restait la même : poids minimum 650 kilogrammes, volume maximum du moteur : 2 litres.

Les Fiat qui courent à Tours révèlent un accroissement de vitesse de 10 p. 100 et un accroissement de puissance d'environ 52 p. 100 sur les voitures de Strasbourg. Bordino roule à près de 200 kilomètres à l'heure. Le moteur tourne, au régime maximum, à 6 000 tours à la minute, 800 tours ont été gagnés en un an. Ces améliorations n'empêchent pas une voiture anglaise Sunbeam de se classer première. Les Fiat sont victimes d'une innovation sensationnelle et fort commentée à l'époque : le « turbo-compresseur » destiné à aider l'introduction du mélange carburant dans le cylindre. Mercédès Benz revendique immédiatement la paternité de cette invention : réclamation vaine car on trouve trace d'un brevet, pris par Louis Renault le 17 décembre 1902, et dont l'objet était ainsi défini :

Un dispositif ayant pour but d'augmenter la pression d'admission des gaz dans les cylindres des moteurs à explosion à quatre temps,

soit que l'on fasse usage d'un grand entonnoir placé à l'avant de la voiture, la pression de l'air étant obtenue par la vitesse propre de la voiture. *Soit par un ventilateur ou un petit compresseur.*

L'état de la métallurgie en 1902 ne permit pas de tirer partie de cette idée.

Aujourd'hui le compresseur est utilisé sur la plupart des voitures de course, et aux États-Unis sur de luxueuses voitures de sport. Il est surtout indispensable à l'aviation. Il donne au moteur sa pleine ration d'air aux hautes altitudes, là où l'atmosphère est raréfiée. La course d'automobiles fut, dans ce domaine, une utile collaboratrice de l'aéronautique.

***

L'année 1923 a donc vu l'apparition du compresseur et la naissance des 24 heures du Mans. L'année 1924 se signale par trois événements très importants : la création d'un prix de 100 000 francs en espèces décerné au vainqueur du Grand Prix de l'Automobile-Club de France, la victoire d'une jeune marque italienne Alfa-Roméo dans le Grand Prix disputé à Lyon, et surtout l'inauguration des premiers autodromes français.

Jamais question ne fut plus discutée que celle de la nécessité de doter la France d'un autodrome. Dès 1898 on songeait à créer un « automobilodrome » imité des vélodromes. Tour à tour Guyancourt, Villeparisis, le Chesnay, Montmorency, le parc Chambord, la Vidamée près de Compiègne furent sur le point d'être choisis pour l'édification d'une piste spéciale aux automobiles. Ce n'est qu'en 1924 que ces projets aboutirent à la construction des autodromes de Miramas, près de Marseille, et de Montlhéry près de Paris.

Depuis longtemps les étrangers nous avaient devancés dans cette voie. Au début du siècle les États-Unis avaient déjà des pistes — notamment celle de Grosse Pointe près de Detroit, théâtre en 1901 du match Henry Ford-Alexander Winton. La Grande-Bretagne, avec Brooklands, eut en 1907 une splendide piste de vitesse.

La perfection du réseau routier français, la relative facilité avec laquelle des autorisations d'organiser des courses étaient

obtenues, ne rendaient pas l'autodrome aussi nécessaire à la France qu'aux États-Unis, pays alors sans route, et à la Grande-Bretagne, où la voie publique fut toujours interdite aux épreuves de vitesse.

C'est à un industriel, M. Lamblin, que nous devons Montlhéry. Huit millions furent dépensés pour la piste de vitesse de 2 km. 500 et 20 millions pour le circuit routier long de 10 kilomètres. L'inauguration eut lieu en octobre 1924. En fin de journée, dans un demi-crépuscule, Eldridge et Parry Thomas démontrèrent, au volant de voitures de 300 chevaux, qu'on pouvait rouler à plus de 220 kilomètres à l'heure sur la piste de Montlhéry. Les vertigineux virages des voitures « accrochées » aux verticales falaises de ciment firent une profonde impression sur les spectateurs qui voyaient voler des débris de pneumatiques arrachés par la vitesse.

La Grand Prix de 1925 est disputé à Montlhéry. Le règlement est resté celui de Strasbourg en 1922 : cylindrée du moteur 2 litres. On impose de parcourir une distance de 1 000 kilomètres — 80 tours du circuit routier. Pour la première fois depuis la guerre, c'est un Français, Robert Benoist, qui gagne à 112 kilomètres à l'heure sur une Delage. Mais la course dura trop longtemps : 8 heures 54 minutes; ce fut une épreuve dénuée de charme; l'immense effort de M. Lamblin aboutit à un fiasco financier.

Incomparable banc d'essai pour les nouveaux modèles, Montlhéry est devenu un centre actif de sport automobile. Si nos constructeurs ne sont pas tentés par la course de vitesse dont ils mettent en doute la portée publicitaire, ils lancent sur la piste des voitures de série pour d'incroyables records d'endurance : une 8 CV. Citroën parcourut, à Montlhéry, plus de 300 000 kilomètres d'une seule traite. Des Delahaye, des Hotchkiss, des Panhard, des Peugeot, des Renault y couvrirent des milliers de kilomètres à des vitesses élevées.

Cependant, aux États-Unis, de nombreux autodromes, notamment celui d'Indianapolis, restent prospères. Si depuis longtemps les constructeurs américains, Ford, Packard, Studebaker, Buick, ont renoncé à la course, celle-ci reste pourtant un spectacle très populaire. Des virtuoses du volant pilotent des voitures spéciales qui servent de réclame à des marques

d'huile, de pneus ou de bougies. A la fin de chaque saison, le coureur qui a totalisé le plus grand nombre de victoires est proclamé champion des États-Unis, sans même qu'il soit fait mention de la marque de sa voiture.

En Angleterre, l'autodrome de Brooklands profite de l'interdiction qui pèse sur les courses sur route. Une foule énorme vient assister aux exploits d'amateurs conduisant leurs voitures personnelles, spécialement mises au point pour la vitesse.

***

La formule « 2 litres » qui, quatre ans de suite, a été en vigueur pour le Grand Prix de l'A. C. F. est abandonnée en 1926. La cylindrée du moteur est réduite à 1 litre 500. Sur l'autodrome de Miramas, Jules Goux triomphe au volant d'une Bugatti. A Montlhéry, en 1927, Robert Benoist est encore premier sur sa Delage. Il courut 600 kilomètres à la stupéfiante moyenne de 126 kilomètres à l'heure. Six ans plus tard des voitures deux fois plus puissantes auront peine à surpasser l'exploit de cette voiture dont le moteur tourne à 8.000 tours à la minute.

La désaffection des constructeurs français pour la course s'affirme. Craignant de n'avoir aucun engagement pour son Grand Prix 1928, la Commission sportive de l'A. C. F. décide de supprimer tout règlement. Les voitures les plus disparates vont se mesurer sur le beau circuit du Comminges, près de Saint-Gaudens. Williams gagne sur Bugatti; course intéressante mais vide d'enseignements techniques.

Alors s'ouvre pour le règlement du Grand Prix de l'A. C. F. une période d'indécision. Dans son louable désir de redonner à cette course un intérêt pratique, l'A. C. F. essaie, en 1929, de revenir à la consommation — comme en 1907! — A nouveau Williams gagne au Mans. Pour 1930 retour à une formule nébuleuse. Unique condition : la cylindrée doit être supérieure à 1 litre 100. Cette formule négative va réglementer sept années durant le sport automobile européen. Une Bugatti, conduite par un coureur indépendant, propriétaire de sa voiture, Philippe Etancelin, termine première à Pau, en 1930.

C'est encore une Bugatti qui, à Montlhéry en 1931, triomphe dans une course de dix heures aussi épuisante pour les coureurs que pour les spectateurs : Louis Chiron et Achille Varzi se relayent au volant et couvrent 1.258 kilomètres.

Grâce aux voitures construites par Bugatti et achetées par des amateurs de tous pays, la construction française s'illustre dans toutes les compétitions européennes.

Cependant dans d'autres pays, notamment en Italie, on assiste à un effort des gouvernements pour encourager la construction des voitures de course.

En 1930, à Modène, est fondée la première écurie de voitures de course. C'est la fameuse « Scuderia-Ferrari », qui, montée en société, a pour objet d'organiser méthodiquement la participation de quelques voitures dans chacune des grandes épreuves. Le matériel est commandé aux usines Alfa-Romeo dont les voitures ont gagné le Grand Prix de l'A. C. F. à Lyon en 1924. On fait appel aux meilleurs conducteurs.

En 1930 et 1931, alors que Bugatti triomphe partout, la Scuderia Ferrari met ses voitures au point. En 1932 Alfa-Romeo fournit à la Scuderia une voiture monoplace, le type « Monoposto », dont on dit merveille. Le Grand Prix de l'A. C. F. a lieu cette année-là à Reims. Les trois « Monoposto » dominent les autres voitures et parcourent 742 kilomètres en 5 heures. Jamais une moyenne aussi élevée, 147 kilomètres, n'avait été réalisée dans un Grand Prix. A partir de 1932 tous les Grands Prix vont être remportés par la Scuderia-Ferrari. Chaque coureur gagne des centaines de milliers de francs.

Tunis, Alger, Brno en Tchécoslovaquie, Monte-Carlo, Montlhéry, Monza, le Mans, Casablanca, Spa, l'Avus, près de Berlin, le circuit des Madonies en Sicile voient triompher régulièrement les fulgurantes Alfa. Le prestige italien croît à chaque victoire. L'automobile de course est devenue un excellent agent de propagande, M. Mussolini félicite lui-même Tazio Nuvolari, le plus ardent et le plus adroit des pilotes de la Scuderia.

Dans les épreuves de vitesse il n'est plus question des marques françaises. Les marques allemandes ne sont guère plus

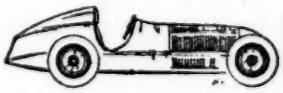
brillantes. Les Américains continuent de se désintéresser des compétitions européennes. Les Anglais restent fidèles à leurs courses entre amateurs et s'attachent à la poursuite de records de vitesse pure que sir Malcolm Campbell porte à 500 kilomètres à l'heure.

Dans ce domaine la technique automobile doit faire appel à la technique aéronautique. La carrosserie est profilée comme une carlingue, munie d'empennages stabilisateurs comme un avion. Il faut des pneus spéciaux pour résister aux efforts brutaux des 3.000 chevaux des moteurs : c'est Dunlop qui réussit le tour de force d'établir des pneus qui « tiennent » à ces allures fantastiques.

Aussi la Scuderia reste invincible : aucune voiture étrangère n'est aussi rapide que l'Alfa et elle s'est réservé l'exclusivité des derniers modèles. Les amateurs isolés ne peuvent devenir propriétaires que de voitures des années passées. Des coureurs indépendants tels que Philippe Étancelin, lord Howe, Raymond Sommer, Marcel Lehoux, auront beau accomplir des prodiges d'audace et d'adresse, ils seront constamment surclassés par les voitures de la Scudéria Ferrari.

C'est à ce moment que l'Allemagne voit s'établir la dictature d'Adolf Hitler. Le chancelier, grand ami de l'automobile, patronne une campagne pour la construction de voitures capables de faire triompher la croix gammée sur les circuits ou autodromes d'Europe. A Montlhéry en 1934, pour la première fois depuis 1914, trois Mercédès et trois Auto-Union, sont officiellement engagées dans le Grand Prix de l'A. C. F.

Les voitures de la Scuderia Ferrari s'adjugent cependant les trois premières places avec Chiron, Varzi et le jeune Guy Moll. Les Mercédès et les Auto-Union, techniquement parfaites, manquent de cette expérience de la course qu'aucun laboratoire ne permet d'acquérir.



Mais l'année suivante — 1935 — sur le même circuit de Montlhéry, Nuvolari et Chiron, au volant de leurs glorieuses

« Monoposto », ne peuvent résister aux accélérations foudroyantes des Mercédès dont le champion Rudolf Caracciola termine premier. On dit que 12 millions de marks ont été dépensés pour construire cette voiture.

L'entière liberté laissée aux constructeurs par la formule internationale en vigueur depuis six années, a favorisé la construction d'automobiles qui atteignent 300 kilomètres à l'heure. De graves accidents, en particulier celui de Guy Moll, donnent à réfléchir aux pouvoirs sportifs. Sur les circuits ils mutiplient les « chicanes », sortes de virages artificiels qu'il faut passer à soixante kilomètres à l'heure. La voiture de course est devenue trop rapide pour les réflexes de son conducteur; l'homme est dépassé.

Il n'y a plus aucun point de comparaison entre ces automobiles et les voitures ordinaires. Le carburant qui nourrit leur moteur surcomprimé n'a plus aucune ressemblance avec l'essence « tourisme ». Éther, plomb tetraéthyle, benzol, composent ce cocktail dont un litre coûte 10 fois le prix de l'essence ordinaire. L'usage excessif du compresseur, pour améliorer le rendement, porte la consommation de ces moteurs à 50 litres aux 100 kilomètres. La portée pratique de tels exploits est nulle. Des constructeurs isolés, tels Bugatti et Delage, ont essayé de relever le défi, ils ont dû s'incliner. Il est impossible à une affaire commerciale d'entrer en lutte avec des dictateurs tout-puissants, soucieux uniquement du prestige national.

***

Émus des défaites répétées de la France, nos dirigeants ont suscité, en 1935, une souscription nationale. Six cent mille francs ont été recueillis; il aurait fallu 10 millions. A bien réfléchir il ne faut pas regretter cet échec. Si la souscription avait réuni les millions nécessaires, l'industrie française aurait simplement fabriqué à son tour des bolides inutiles.

La course, si intimement liée à ses débuts au développement de l'automobilisme, la course qui fut l'école inégalable

du constructeur à la recherche des meilleures solutions mécaniques, est devenue, par la faute de règlements mal établis, un dangereux jeu de cirque, sans portée pratique. Un abîme s'est creusé entre la voiture de course et la voiture normale. Une heureuse réaction vient de se produire en France : l'Automobile-Club a réservé son Grand Prix de 1936 aux voitures « sport » qui peuvent être normalement mises entre les mains de la clientèle. Des dizaines de voitures, appartenant à plusieurs marques, ont aussitôt été inscrites. Le public semble enchanté de cette orientation, que, douze années de suite, l'Automobile-Club de l'Ouest a préconisée avec les 24 heures du Mans. Grâce à cette solution de sagesse, la course d'automobiles, génératrice de progrès et d'émulation entre les constructeurs, pourra connaître encore en France de beaux succès.

JACQUES LOSTE

L'HISTOIRE

La fille du Régent. — A la mémoire de Marie-Antoinette. L'oncle de l'Empereur.

Les enfants mal élevés ont tout de même plus de chances de mal tourner que les autres. La fille aînée du Régent, devenue duchesse de Berry par son mariage avec son cousin, fils du Grand Dauphin, a été comme ses sœurs aussi mal élevée que possible. Sa mère, mademoiselle de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de madame de Montespan, était l'indolence en personne. Elle n'avait de volonté que pour revendiquer ses prérogatives de princesse du sang, encore que sa naissance doublement adultérine ne les lui eût pas conférées sans une légitimation passablement audacieuse. Quant au jeune duc de Chartres, qui ne deviendra duc d'Orléans qu'en 1701 à la mort de son père « Monsieur », frère de Louis XIV, il a tous les dons, mais Louis XIV ne lui permet pas d'en faire usage. Ses brillants débuts à l'armée, sur les champs de bataille de Steinkerque et de Neewinden notamment, avaient porté ombrage au roi, et il n'avait pas servi pendant dix ans. Le roi, qui n'avait jamais livré de bataille, avait déjà su mauvais gré à son frère d'en avoir gagné une, au moins nominalement. Il refuse à son neveu l'occasion d'en faire autant. Un jeune prince de vingt ans condamné à ne rien faire ne pouvait faire que des sottises. Il en fit abondamment, d'autant plus que sa femme, entichée de ses charmes comme de sa naissance,

prenait des airs de Junon peu engageants. Il l'appelait « madame Lucifer » et, bien qu'il fût lui-même assez ami du diable, il n'y avait entre eux que le minimum d'affection conjugale suffisant à perpétuer la dynastie. Pour comble de malheur, ils commencèrent par avoir trois filles. La mère du futur Régent, « Madame » née princesse Palatine, souvent agacée par les prétentions de sa belle-fille, disait : « C'est malheureux que tous les bâtards de mon fils soient des garçons et ses enfants légitimes des filles. »

L'aînée de ces trois filles, Marie-Louise-Élisabeth, était née à Saint-Cloud le 20 juillet 1695. M. le lieutenant-colonel Henri Carré lui consacre un volume, *Mademoiselle, fille du Régent, duchesse de Berry* (Hachette), agréable à lire, qui est, dans le cadre d'un médaillon, le tableau vivant de la vie de cour au début du XVIIIe siècle. La vieillesse de Louis XIV est l'ennui réglementé. Ceux à qui leur qualité permet de se dérober à la présence réelle sont heureux de se dispenser de Versailles. C'est le cas de la branche cadette. La duchesse d'Orléans traîne sur sa chaise-longue en robe sans « corps », c'est-à-dire sans corset, se contemple dans son miroir comme Narcisse dans sa fontaine et pousse le goût de la bonne chère jusqu'à « s'enivrer comme un sonneur trois ou quatre fois par semaine », constate sa belle-mère qui n'est pourtant pas une ascète, mais qui aime le grand air, la chasse et abomine les « propres à rien ». Quant à ses enfants, « elle estimait, dit M. Henri Carré, qu'après avoir pris la peine de les mettre au monde, elle ne leur devait plus rien ». Les trois sœurs étaient confiées à une gouvernante qui arrivait rarement à se faire obéir et à des femmes de chambre qui n'avaient pas cette prétention. « La façon dont elles sont élevées, disait la belle-mère, est un objet de dérision et de honte. »

Le père les adorait, et encore plus l'aînée qu'il avait failli perdre à dix ans et qu'il avait sauvée, malgré les médecins, parce qu'il avait étudié « les simples » dans sa jeunesse. Sa faiblesse paternelle était une calamité. Il faut bien dire que cette enfant insupportable était charmante à l'occasion. En l'honneur de ses neuf ans, elle a été admise à la chasse et au souper du roi « qui se montra charmé de sa gentillesse et de sa vivacité », note Dangeau. Elle n'a aucun goût pour l'étude. Son

père avait peut-être été mal élevé par l'abbé Dubois, elle ne sera pas élevée du tout, à moins d'entendre par là le souci de son élévation dans le monde.

A douze ans, elle fait son entrée officielle à Versailles. Le roi qui n'a que des petits-fils sourit au frais minois de sa petite nièce. Il la fait souper à sa propre table. Saint-Simon, très ému comme toute la Cour de cette infraction au protocole, s'en console parce qu'une « grâce passagère ne tourne pas en droit ». Une faveur plus insigne et plus durable faillit être conquise de haute lutte. La duchesse d'Orléans, qui n'était pas apathique pour les choses sérieuses, voulut pour sa fille le titre de « Mademoiselle », réservé par l'usage à la fille aînée de « Monsieur ». Le duc d'Orléans n'était pas « Monsieur », appellation réservée au frère du roi. Sa fille n'avait donc pas droit au titre de « Mademoiselle », qui n'avait été porté que deux fois. L'habitude se prit pourtant de le lui donner par courtoisie, mais tout se gâta quand la duchesse d'Orléans voulut tirer de cette complaisance gratuite une préséance effective. Un contrat de mariage devait être signé par toute la famille royale. « Mademoiselle », âgée de quinze ans, avait pour la première fois cet honneur. Sa mère la pousse en avant pour la faire signer en tête des princesses du sang. Cette fois, c'est trop. La duchesse de Bourbon, sœur jalouse de la duchesse d'Orléans, jette les hauts cris. On échange de mauvais propos, puis des mémoires juridiques. L'affaire fit plus de bruit que la défaite de Malplaquet. A la fin, Louis XIV impatienté rendit un arrêté compliqué (12 mai 1710) qui fixait les préséances entre princesses du sang et ne donnait pas satisfaction aux prétentions émises pour « Mademoiselle ». De dépit, la duchesse empêche sa fille d'occuper aux sermons du carême sa place parmi la famille royale. Il fallut l'intervention de la duchesse de Bourgogne pour aplanir l'incident.

Les d'Orléans se rattrapèrent par un mariage retentissant. « Mademoiselle » épouse un petit-fils de Louis XIV, le duc de Berry, frère du duc de Bourgogne, son aîné, et du duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne, son cadet. Ici encore la duchesse d'Orléans s'était heurtée à sa sœur, la duchesse de Bourbon, qui avait la même ambition pour sa fille. La famille royale et la Cour s'étaient divisées. Il fallut plus de diplomatie pour

résoudre ce conflit que pour signer la paix d'Utrecht. C'est la plus grande affaire que Saint-Simon ait menée à bien. Le plus difficile avait été de conquérir le Grand Dauphin, veuf depuis longtemps, dont la madame de Maintenon était mademoiselle de Choin. La duchesse d'Orléans demande à cette Egérie sur le retour une entrevue qu'elle eut l'humiliation de ne pas obtenir. Quant au futur époux, il était le seul dont l'avis ne fût pas sollicité. Il est d'ailleurs enchanté, la fiancée aussi, sans excès de sentiment. Elle aurait volontiers répété le mot de sa mère : « Je ne me soucie pas que le duc de Chartres m'aime, je me soucie qu'il m'épouse. »

Le duc de Berry était un bon gros de vingt-quatre ans, de santé robuste, aimant le grand air, la chasse, le cheval et la table, sachant tout juste lire et écrire, en partie parce que son éducation avait été négligée, en plus grande partie parce qu'il n'avait jamais voulu rien apprendre. Timide avec les femmes, il était fort épris de sa toute jeune épouse de quinze ans, qui était grande, belle, bien faite, sauf une tendance à l'embonpoint aggravée par une gourmandise effrénée. La duchesse de Berry s'était un peu contenue jusqu'au mariage. Elle ne se gêne plus. Six semaines après, dans une fête à Saint-Cloud, elle et son père s'enivrent en présence de leurs invités et vont s'achever en tête à tête dans un petit cabinet. Il fallut ramener la jeune princesse à Versailles dans un état que Saint-Simon nous décrit, mais que nous nous contenterons de déclarer indescriptible. Ce malheur n'abat pas sa fierté. A sa mère, qui lui fait des observations, elle reproche sa bâtardise. Elle est jalouse de la duchesse de Bourgogne qui a le pas sur elle, qui danse mieux, qui traîne tous les cœurs après soi. Quand meurt le Grand Dauphin, on n'entend que ses cris. Elle ne pleure pas son beau-père, elle pleure de voir la duchesse de Bourgogne promue Dauphine, et toute la Cour lit dans son jeu aussi bien que Saint-Simon, dont la femme était dame d'honneur de la duchesse de Berry. Tous les efforts du duc et de la duchesse de Bourgogne pour lui « adoucir l'inégalité que la mort de Monseigneur mettait entre ses enfants » furent vains. C'est une affaire d'état de la décider à présenter la chemise à la Dauphine suivant l'étiquette. Le pauvre mari, le père lui-même, malgré son adoration pour sa fille qui va jusqu'à faire

courir de vilains bruits, subissent les accès de sa mauvaise humeur sans rien gagner sur ses partis pris.

Quant au roi, son affection est tyrannique et dangereuse quand il s'agit de ses habitudes. Il exige que la Cour le suive à Fontainebleau. La duchesse de Berry, malgré un début de grossesse, est forcée de faire ce déplacement que déconseille Fagon. Il en résulte un accouchement prématuré dont on se console parce que c'était une fille. La duchesse, à peine remise, se montre plus insupportable que jamais. Le roi la fait admonester par « Madame », sa grand'mère paternelle, qui convoque en même temps ses parents. Ce déploiement de solennité a un effet momentané : larmes, embrassades générales. Le lendemain matin, tout est à recommencer. Il est inouï de voir le Grand Roi, au milieu des anxiétés de la guerre de la succession d'Espagne, tiraillé sans cesse par ces querelles de famille comme un bonhomme Chrysale qui n'est plus maître chez lui. Il y a une histoire de femme de chambre qui est de la comédie de mœurs, de mauvaises mœurs bien entendu. Il faut un ordre du roi pour l'éloigner et encore lui fait-on épouser un lieutenant-colonel, de garnison en province, pour pallier son exil.

Quand la mort soudaine et simultanée de la duchesse et du duc de Bourgogne rapproche du trône le duc de Berry, la duchesse n'a plus personne à envier. Elle est la première à la cour. Une deuxième grossesse fait que le roi, très familial dans le privé, ne lui refuse plus rien. Elle communie à Noël sous les deux espèces, honneur réservé aux enfants de France. Quand elle garde la chambre, il lui rend visite chaque jour comme il avait fait pour la Dauphine. C'est la gloire. La nomination de la gouvernante de l'enfant à naître passionne la Cour. Le tout se termine encore par la venue avant terme d'un enfant qui vécut trois semaines.

La duchesse n'avait jamais aimé son mari qui, à ses yeux, avait le tort de l'aimer beaucoup trop. Comme elle ne dissimulait pas son sentiment ou pour mieux dire son absence de sentiment, le pauvre prince, toujours timide et réservé, se rabattit sur une femme de chambre « bien noire et bien laide », mais bonne fille. La duchesse en profita pour obtenir la liberté de vivre à sa guise sous la menace de chasser sa femme de chambre et de se plaindre au roi. On maria la sui-

vante à un époux platonique et la duchesse, débarrassée des assiduités de son mari, peut se livrer en toute sécurité à ses fantaisies. Elle alla jusqu'à vouloir se faire enlever par le premier chambellan du duc, qui n'en demandait pas tant. On ne parlait que de cette intrigue, le duc de Berry s'en plaignit au roi qui tenait avant tout à éviter le scandale. Un accident opportun arrangea les choses. Le duc de Berry se blessa au ventre en retenant violemment son cheval qui avait glissé. Il n'osa pas en parler, continua à bien manger malgré les crachements de sang, remonta à cheval le surlendemain, traita ses troubles intestinaux par l'absorption de plusieurs tasses de chocolat et c'est seulement au bout de quatre jours que Fagon fut appelé. Blessé le 26 avril, il mourra le 4 mai 1713. L'autopsie révéla, déclara gravement la Faculté, « plusieurs causes insurmontables de mort ». On était fixé. La duchesse accoucha six semaines plus tard d'un enfant qui ne vécut que quelques heures.

La mort du roi achève de lui laisser la bride sur le cou. Le Régent lui permet tout et le reste. Elle reçoit à son jour en déshabillé, s'exhibe au bal de l'Opéra, se tient si mal dans le jardin du Luxembourg qu'elle encourage les galantes témérités des jeunes clercs de procureurs. A côté de cela, elle a un capitaine des gardes, elle trône au Luxembourg, elle reçoit comme une reine les condoléances des échevins de Paris, des ambassadeurs étrangers, se fait haranguer à la Comédie-Française quand elle y reparaît après six mois de deuil. Ses favoris se succèdent et ont les dents longues. Le plus habile, le chevalier de Ryons, de bonne noblesse mais de misère noire, avait été poussé par deux dames du palais dont l'une est sa cousine et l'autre sa maîtresse. Il n'était pas joli garçon, mais avait une réputation galante qui, dit Saint-Simon, « ne pouvait que captiver l'incompréhensible fantaisie d'une princesse dépravée ». Il était petit-neveu du fameux Lauzun qui s'y connaissait en princesses d'Orléans. celui-ci conseilla à son disciple de traiter la duchesse de Berry comme il avait traité lui-même la Grande Mademoiselle. « Les Bourbons, répétait-il, veulent être menés le bâton haut. » Le procédé réussit au point que tout finit par un mariage secret, ressemblance de plus avec le cas de Lauzun et de la Grande Mademoiselle.

A travers tout cela, le père et la fille continuaient à souper dans la pire compagnie. La mère du Régent est intarissable sur ce sujet dans sa volumineuse correspondance. Même en faisant la part de l'exagération, car « Madame » est cancanière et crédule, il reste beaucoup trop de vrai. Le Régent n'était peut-être pas grand buveur, mais il avait le malheur de porter mal le vin et d'aimer les femmes qui le portaient bien. La duchesse de Berry, comme beaucoup d'autres à l'époque, entremêlait ses folies d'accès de dévotion qui n'étaient pas moins démonstratifs. Elle faisait des retraites au Carmel et y avait même deux chambres à son usage. Une des sœurs attachées à sa personne lui disait un jour : « Je vous crois une sainte quand je vous entends, je ne le crois plus quand j'entends parler de vous. »

C'est Massillon qui avait provoqué son mariage. C'est lui qui la ramène de plus en plus souvent au couvent. Madame de Maintenon elle-même note qu'elle gagne. « Qui sait, dit-elle, si nous ne verrons pas un jour une sainte dans madame la duchesse de Berry? » Elle n'en eut pas le temps. Une nouvelle grossesse, dissimulée mais qui n'était plus un secret, lui sera funeste. Cette fois encore l'enfant ne vécut pas. La mère se crut trop tôt remise. Elle revient à ses exigences et prétend rendre public son mariage, à quoi se refuse le Régent qui envoie au mari morganatique l'ordre de rejoindre son régiment à l'armée du maréchal Berwick, sur la frontière d'Espagne.

Après avoir boudé à Meudon, elle invite le Régent à un grand souper de réconciliation sur la terrasse du château. Ce souper en plein air, un 1er mai, ne lui réussit pas. Elle a une syncope, une fièvre violente. Elle se fait ramener à la Muette, essaie des eaux de Passy. Les médecins la saignent, attribuent ses douleurs et ses ampoules aux pieds à des accidents goutteux. Elle traîne jusqu'à la moitié de juillet, se bourrant de victuailles quand elle vient de prendre de l'émétique. Elle meurt à vingt-quatre ans. « La pauvre duchesse de Berry, écrit sa grand'mère, s'est ôtée la vie à elle-même car elle a mangé en secret des melons, des figues et du lait, elle me l'a avoué elle-même. » Et l'autopsie révéla un nouveau début de grossesse.

***

Le regretté Pierre de Nolhac a toute sa vie étudié Marie-Antoinette. Nul ne connaît comme lui le décor et le milieu où elle vécut, nul n'est mieux au courant de l'iconographie de la reine et de son entourage : son volume posthume, *Marie-Antoinette* (Plon), est une joie pour les yeux. On a tellement écrit et publié sur Marie-Antoinette depuis une vingtaine d'années qu'une mise au point serait infiniment précieuse. Ce n'est pas ce que Nolhac a voulu faire. Il s'en tient délibérément à ce qu'on savait ou croyait avant les révélations de ces derniers temps. On voit bien, à tel ou tel détail, que rien de ce qui a paru ne lui a échappé. Mais l'objet de ce dernier volume était surtout d'encadrer élégamment, dans les 240 pages de texte, les 150 illustrations en héliogravure dignes de la collection *Ars et Historia* dont il fait partie.

Tout ce que dit Nolhac est exact et vivant, ce qu'il laisse dans l'ombre, ce sont des problèmes dont l'examen s'accommoderait mal du cadre imposé. La liste des chapitres en fait foi. Chacun est un acte d'une pièce en six tableaux qu'on pourrait croire découpée pour un film documentaire. Ce qui ne peut être représenté par l'image est hors du sujet. Ce n'est pas un reproche, à peine un regret. Nous sentons la privation de ne pas avoir, sur cette fin d'un monde et sur la part de responsabilité qui pèse sur la dernière reine de l'ancienne France, l'opinion autorisée d'un homme qui pouvait presque parler de cette époque comme un contemporain à force d'y avoir vécu. Ses dernières pensées ont été pour ce travail visiblement caressé. Une semaine avant sa mort, il en corrigeait les épreuves et en surveillait les illustrations d'une vue bien affaiblie, d'une intelligence toujours bienveillante et optimiste. Ces pages suprêmes sont doublement mélancoliques. Il y a, pour la dernière fois, ranimé la flamme sur la tombe ... de celle qui n'en a même pas.

***

Évidemment Fesch ne serait jamais devenu archevêque de Lyon et cardinal s'il n'avait été l'oncle de Napoléon. Ce n'est pas une raison pour le considérer comme un pur produit du

favoritisme, ce qu'on a fait souvent. Il n'avait rien d'une vieille baderne; il n'était même pas vieux, il n'avait que six ans de plus que son impérial neveu et seulement cinq de plus que Joseph. Il n'avait qu'un an lorsque sa demi-sœur, Letizia Ramolino, épousa Charles Bonaparte en 1764.

Cette famille Fesch n'était pas corse. Le nom suffirait à la montrer. Les Fesch ou plus exactement les Fæsch étaient d'origine suisse, du canton de Bâle. François Fesch, le père du cardinal, était venu en Corse comme capitaine d'infanterie au service de la République de Gênes. Il y épousa la jeune veuve Ramolino, déjà mère de Letizia, la future Madame Mère que rien ne semblait promettre à ses hautes destinées. François Fesch converti au catholicisme ne quittera plus l'île où il mourra en 1770, laissant un fils né à Ajaccio en 1763. Cet enfant est élevé avec les aînés de Charles Bonaparte et de Letizia; les deux familles n'en font qu'une. Les maisons d'habitation se font face. L'oncle Lucien Bonaparte, qui est archidiacre, joue le rôle de *paterfamilias* négligé volontiers par le léger et chimérique Charles Bonaparte.

L'ancien collège des Jésuites avait été remplacé, à la dissolution de la célèbre compagnie, par un collège ecclésiastique dont la plupart des maîtres étaient des ex-jésuites plus ou moins sécularisés. C'est là que Fesch fait ses études avec Joseph et Napoléon, que suivront les autres. Tout cela est raconté avec précision dans une thèse de doctorat fort intéressante de M. André Latreille, professeur au lycée de Lyon, sous le double titre : *Napoléon et le Saint-Siège 1801-1808 — L'ambassade du cardinal Fesch à Rome* (Alcan). Du fait que Fesch fut archevêque de Lyon, les archives départementales et celles de l'archevêché sont une mine, peu explorée jusqu'ici, de documents sur son rôle et sur sa personne. M. André Latreille y a très utilement fait des fouilles, sur beaucoup de points nouvelles.

L'élève Fesch est noté favorablement dans un état des étudiants du collège d'Ajaccio en août 1777 : « Bonnes dispositions. » Deux ans plus tard, il est désigné par l'évêque d'Ajaccio et les États de Corse comme boursier au séminaire d'Aix-en-Provence. Il y passera cinq ans (1781 à 1786) dont il gardera toujours un excellent souvenir. Il fit preuve, sinon d'apti-

tudes extraordinaires, du moins d'une ardeur au travail récompensée par l'obtention de tous ses grades en théologie. L'effort avait été pour lui d'autant plus rude et méritoire qu'il ignorait à peu près le français en débarquant de son île italianisante. Il reçoit les ordres à la fin de 1785 et rentre à Ajaccio où l'archidiacre Bonaparte résigne en sa faveur sa dignité. C'était quelque chose. Napoléon, d'après Talleyrand, disait qu'être archidiacre en Corse, « c'est comme d'être évêque en France ». L'oncle Lucien Bonaparte a d'ailleurs vieilli. L'oncle Fesch, qui le remplace comme archidiacre, le remplace aussi comme homme de confiance de Letizia. Il donne de bons conseils à Joseph, qui ne les suit guère, et échange avec Napoléon une correspondance littéraire et philosophique où le jeune lieutenant insuffle au jeune archidiacre son admiration pour le *Contrat social.*

Arrive la Révolution. En Corse, elle est une merveilleuse occasion de raviver les querelles de clans. Les Bonaparte sont pour les idées nouvelles. Fesch fait partie du conseil municipal d'Ajaccio pendant le premier semestre de 1791, sans qu'on sache au juste comment et à quelle date il y est entré. Ce qui est plus important et qu'on a ignoré pendant longtemps, c'est son serment à la Constitution civile du clergé. Déjà il avait pris la parole au nom du Chapitre, avec beaucoup de dignité et de prudence, lors de la dissolution de ce corps vénérable (16 décembre 1790). Deux mois plus tard, il tient encore le premier rôle à la prestation de serment, mais cette fois nous n'avons pas son discours, que le procès-verbal se contente de déclarer « *enfatico et veramente cristiano* ». « Enfatico » est plus élogieux en italien qu'en français. L'évêque constitutionnel de Bastia, seul évêque de Corse depuis la réduction du nombre des diocèses, prend Fesch au nombre de ses vicaires généraux.

Fesch doit quitter l'île en même temps que les Bonaparte, dans des circonstances qui auraient pu devenir tragiques si un bateau français n'avait recueilli leur caravane fugitive. Les voici tous à Toulon en juin 1793, sans ressources, puisque leurs biens ont été confisqués en Corse par les partisans de Paoli, mais fondés à se poser en victimes de leurs sentiments français dans un milieu séparatiste. Napoléon est promu commandant d'artillerie, Joseph nommé « commissaire-administra-

teur des guerres », Lucien, garde-magasin au service des subsistances. Que faire du vicaire général? La République n'a pas besoin de savants, suivant un mot célèbre, elle a encore moins besoin de curés. Fesch devient lui aussi garde-magasin. Il renonce sans paroles ni musique au costume et aux pratiques sacerdotales. Il assistera à plusieurs cérémonies religieuses (mariage de Joseph avec Julie Clary, août 1794, mariage de Pauline avec le général Leclerc, juin 1797) uniquement comme témoin. Il n'y a chez lui rien d'une « déprêtrisation », ni d'une laïcisation; sa conduite privée reste inattaquable au point de vue féminin; il ne perd en rien la confiance et l'estime de madame Letizia dont le caractère n'eût pas pactisé avec un renégat. Fesch a toujours été un ecclésiastique correct, sans excès de zèle, sans ombre de mysticisme, se prêtant aux circonstances, ennemi du scandale comme d'une marque de mauvaise éducation.

Le siège de Toulon a mis Napoléon en vue, le voici général, mais la chute de Robespierre lui est néfaste. Il est en congé, Joseph rayé de la liste des commissaires des guerres. La smala retombe dans la misère. Fesch, en désespoir de cause, essaie de se rapprocher de sa famille suisse. Il se traîne jusqu'à Bâle en pitoyable chemineau. Un oncle, riche pâtissier, ne veut pas entendre parler de lui; un cousin chaudronnier se lasse vite de ce pauvre diable, qui est catholique, qui ne sait pas l'allemand, qui reste à la fois suspect et propre à rien. Ce pèlerinage n'est du reste pas très certain. Il n'est connu que par des traditions locales impossibles à contrôler. Heureusement, le sort tourne de nouveau.

Bonaparte, pour avoir réprimé l'émeute de Vendémiaire, devient commandant en second de l'armée de l'intérieur et général de division. Il repêche sa famille, Fesch lui sert de secrétaire plus ou moins officiel. La campagne d'Italie est l'entrée dans la Terre promise. Fesch y fait fortune. A quel titre? Barras le qualifie de « fournisseur »; Miot de Melito, avec une imprécision plus exacte, le dit « intéressé dans les fournitures de l'armée ». L'essentiel est que Fesch, économe de nature et même un peu plus, est maintenant à l'abri de la gêne et entend n'y pas retomber. C'est le cri du cœur de tous les hommes d'alors au sortir de la tempête. « Il faut,

s'écrie Talleyrand apprenant qu'il est ministre, faire une fortune immense. » Fesch est pour les biens-fonds. Il achète des terres en Corse et commence une collection de tableaux appelée à devenir fameuse, qui est à la fois un bon placement et une preuve de goût.

Napoléon est maintenant Premier Consul et vient de signer le Concordat. Le moment est indiqué pour l'abbé Fesch de rentrer dans le clergé. Ce retour au bercail d'un enfant qu'on ne peut qualifier de prodigue se fait avec une rare discrétion. Dans une lettre à Murat du 25 avril 1802, Fesch, en train de s'installer richement à Paris, écrit qu'il espère partir pour la Corse à la fin de la semaine bien que le Premier Consul le retienne encore. Trois mois plus tard jour pour jour, le 25 juillet 1802, il est « nommé » archevêque de Lyon et il sera sacré par le légat Caprara le 15 août. Nous n'avons pas à sonder les cœurs. Fesch n'a pas été un mauvais prêtre, rien n'indique non plus qu'il ait jamais souffert de ne plus l'être. La seule chose sûre, c'est qu'il gagnait beaucoup à le redevenir. L'essentiel était de ne pas se faire remarquer. Si Fesch avait été simplement, pendant huit ans, « un prêtre en sommeil », son cas n'aurait pas été compliqué. Mais il avait prêté le serment à la Constitution civile, ce qui exigeait une absolution plus délicate. L'abbé Emery, l'ancien supérieur de Saint-Sulpice universellement honoré pour sa conduite sous la Terreur, et le plus conciliant des hommes quand la foi est sauve, connaissait Fesch. Une lettre écrite par lui à son disciple Jauffret, camarade de Fesch au séminaire d'Aix, et qui sera bientôt évêque de Metz, indique la marche qui fut suivie. Seuls les évêques jureurs avaient besoin d'une absolution du Pape, ce qui en fait les obligeait à s'adresser au légat. Un simple prêtre, eût-il été vicaire général constitutionnel, pouvait être absous par l'évêque de sa résidence. Fesch était donc en droit de s'adresser au nouvel archevêque concordataire de Paris, ou même, l'archevêque n'étant pas encore installé, à un de ses grands vicaires. Solution plus simple encore : l'abbé Emery, grand vicaire de l'archevêque réfractaire, Mgr de Juigné, qui vient de se démettre, peut tout régler lui-même. Vu l'assurance que M. F. (car il ne le désigne que par son initiale par crainte d'indiscrétion) s'est soumis

à tous les jugements du Saint-Siège sur la Constitution civile, il « l'absout de toutes les censures et le dispense de toutes les irrégularités qu'il a encourues ». Fesch fera une retraite à Issy, ne fût-ce que pour reprendre l'habitude des cérémonies cultuelles, et récitera comme pénitence canonique les sept psaumes de la pénitence. Par excès de scrupule, *jus juri addendo*, M. Emery conseille d'ajouter à l'absolution qu'il donne celle de l'évêque d'Ajaccio. « Moyennant cela, il n'aura aucun besoin des actes du légat et si, dans la suite, il convenait qu'il parlât de son serment et de l'absolution qu'il en aurait reçue, il dirait qu'il a été absous et par son évêque propre et par l'archevêque de Paris, sans articuler aucune époque. Cette époque pourrait se rapporter à cinq ou six ans en arrière. »

On comprend qu'avec ce luxe de précautions le retour de l'abbé Fesch au giron soit resté mystérieux et que sa qualité de jureur ait été longtemps mise en doute. Fesch resta du reste très soumis aux directions de M. Emery et traitera dans son archidiocèse les prêtres jureurs qui demandaient à rentrer dans la communion concordataire exactement comme il avait été traité lui-même. Il a passé par une porte dérobée, mais non par effraction : on la lui a ouverte. Et il est nommé cardinal quelques mois après, à quarante ans, sans enquête indiscrète sur son passé, ou du moins sans que cette enquête eût été poussée au point de devenir gênante.

C'est la contrepartie du fameux dicton : « Paris vaut bien une messe. » Le rétablissement du catholicisme en France valait bien quelques concessions. Celle dont bénéficia le cardinal Fesch est politique, elle n'est pas scandaleuse. Il rendra à l'ambassade de Rome comme dans son archidiocèse des services spirituels et temporels qu'il serait injuste de méconnaître. Il a du bon sens, de la fidélité, le respect de la tradition. Qu'il s'agisse des processions, du port de la soutane, du catéchisme nouveau que Napoléon prétend imposer, Fesch a toujours pour principe et donne comme instructions à ses hommes de confiance : « Cherchons autant que possible à remettre les choses sur l'ancien pied. » Ce qui est peut-être gallican, mais assurément pas schismatique.

A. ALBERT-PETIT,
Membre de l'Institut.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Un écrivain, un poète jette tout à coup les regards sur les choses de la politique. Que de quel biais les abordera-t-il? Il est naturel qu'il les considère sous l'angle où il a coutume de voir les choses. Or ce qui l'intéresse, ce ne sont ni les lois de l'économie, ni les vicissitudes elles-mêmes de la politique, mais les passions et les caractères. Cet humaniste n'a égard qu'au drame humain.

C'est exactement ce qui est arrivé à M. Abel Bonnard quand il a écrit *les Modérés*[1]. « Comme l'histoire est riche de sens, écrit-il, quand on s'occupe avant tout d'y saisir des hommes! » Cette phrase pourrait être l'épigraphe de son livre. Quelques hommes apparaissent en effet dans ces pages : le conservateur, le révolutionnaire, le radical, mais surtout le modéré. Il est sinon le personnage essentiel, du moins la cible principale. Avec une verve que ses propres traits ne lassent point, M. Bonnard lui décoche des épigrammes. Tandis que le radical est exécuté en quelques phrases méprisantes, le modéré est repris, ramené au poteau, couvert de compliments pires que des injures, délié avec pitié, assommé quand il peut croire qu'on l'épargne. Mais la virtuosité étincelante de ce scalp ne fait pas tout l'ouvrage. Pour bien l'entendre, il faut le remonter jusqu'aux derniers chapitres. C'est là que se trouve son origine; c'est là que son vrai sens apparaît.

M. Bonnard pense qu'une société ne peut vivre que dans l'ordre. « L'ordre, dit-il, est le nom social de la beauté. Il se définit en même temps par ce qu'il refuse et par ce qu'il promet,

1. Hachette.

par les disciplines qu'il impose et par les libertés qu'il assure, par les barrières qu'il dresse et les voies qu'il ouvre, et il ne vexe utilement les prétentions de l'individu que pour favoriser la plénitude de la personne. » C'est une sorte d'état idéal entre la licence et la contrainte.

Cet état, M. Bonnard pense que la monarchie de l'Ancien Régime l'a réalisé. C'est pourquoi il ne pardonne pas à la Révolution. Il déteste la démagogie. Il déteste les philosophes du XVIIIe siècle, d'où la Révolution est descendue. « Ils ont découronné l'ordre pour longtemps : ils l'ont discrédité dans l'âme même de ses défenseurs. » Il déteste le XIXe siècle, qui est le produit de la Révolution. « Le XIXe siècle français, aussi riche à sa surface qu'il est pauvre par-dessous, a manqué de cette poésie profonde qui marque l'accord de l'homme avec le réel. » Et il a fini par la République, que M. Bonnard abomine.

Mais ce régime est lui-même à la veille de disparaître. Pour se convaincre que le présent le rejette, « il suffit de considérer le type où il s'est incarné, celui du démagogue bourgeois; c'est aujourd'hui ce qu'il y a de plus vieillot, de plus suranné, de plus impuissant dans le monde... Ce genre d'hommes est exclu par des circonstances terribles ». C'est à cette veille de la ruine universelle ou de l'universel renouveau, que M. Bonnard fait le point. Mais dans ce tour d'horizon, où il a derrière lui le passé et devant lui l'avenir, il marque pour parler de l'avenir une singulière discrétion. Il a horreur des révolutionnaires, mais on pouvait lui croire quelque inclinaison pour les dictateurs et qu'il se rallierait, quand il aurait vu s'établir un régime de décembre. Il le ferait peut-être, mais d'assez mauvais cœur. « Je manquerais à la haute idée que je me fais de l'Ordre, écrit-il, si je chantais ici la louange des dictatures. Elles ne peuvent être regardées que comme le remède très pénible d'un mal très profond, l'expression rudimentaire de l'ordre quand il s'oppose au chaos; elles se justifient surtout par ce qu'elles ont empêché et c'est précisément un des griefs les plus graves que l'on puisse faire à la démocratie, que de rendre nécessaire ce régime où elle se continue encore, quoiqu'il ait l'air de la démentir. Ennemi des démagogues, le dictateur n'est en quelque chose qu'un démagogue géant... » —

Il n'est pas beaucoup plus tendre pour les ligues. Sans doute il reconnaît l'utilité de cette élite groupée d'honnêtes gens. « Il n'y en a pas moins un cruel contraste entre ce que ces hommes valaient et ce qu'ils ont pu : on dirait qu'au dernier moment un mauvais sort les annule. C'est que l'armée des hommes de cœur est aussi l'armée des hommes sans tête. »

En suivant cette partie du livre, on a le sentiment qu'à travers ces décombres du régime, M. Bonnard va nous mener vers une issue ouverte sur le jour. Comme la fin d'un tunnel s'entrevoit dans un fil de lumière, une première lueur nous avertit. L'auteur nous dit que le Six-Février lui a paru comme l'espoir d'un retour à l'ordre : espoir vite déçu. « Celui qui se replace dans la vie politique d'aujourd'hui y aperçoit une clarté clignotante : c'est le souvenir presque éteint du Six-Février. Il n'est pas douteux que ce moment a donné des espérances que rien n'a suivi. Encore une fois les meilleurs Français se sont trompés sur les conditions d'un retour à l'ordre. » Il s'agissait de changer l'âme du régime et cette tâche herculéenne a tourné en mystification. Ces paroles, comme tout le livre de M. Bonnard, sont à la fois claires et un peu sibyllines. L'abus du bon langage le gêne pour parler politique : il n'y peut pas descendre, et les mots trop purs qu'il emploie le laissent dans l'atmosphère de la philosophie et de la morale.

Et quand enfin il nous donne non plus sa pensée critique, mais sa pensée constructive, on voit bien qu'elle est celle d'un moraliste. « Ce livre serait bien mal entendu, nous dit-il, si l'on n'apercevait qu'il n'est qu'une louange en sourdine du caractère. » Le grief principal de M. Bonnard contre les modérés, c'est en effet leur faiblesse. Il fait le même reproche aux conducteurs de ligues, qui n'ont que des sentiments négatifs, et une moitié de courage. « Ils veulent renaître sans oser changer... Tout finit par une offrande de fleurs aux idoles qu'on avait prétendu d'abord renverser. » C'est cette résurrection de caractère qu'il loue chez ces jeunes Français qui valent mieux que leurs pères. « Un antique instinct, réveillé en eux, les avertit qu'ils ne reprendront le sentiment de leur puissance que sur des obstacles. Ils aspirent à retrouver cet antagonisme amical des choses qui permet à l'homme de faire ses preuves... » — Il ne faut pas chercher bien longtemps dans le texte de

M. Bonnard pour trouver que cette réforme du caractère n'est pas différente d'une réforme de l'esprit. Ce qui manque aux Français d'aujourd'hui, c'est d'être assez énergiques pour rejeter les fausses doctrines auxquelles ils ne croient plus. « Ils respectent encore les noms qui désignent les choses dont ils sont dépris. Engagés dans la voie qui les mènera aux vérités nécessaires, près de retrouver les lois de la politique autant qu'ils reviennent à la connaissance de l'homme, intimement convaincus que la République est mauvaise en soi et incorrigible, ils s'effarent si on leur crie qu'ils ne sont plus républicains, et, pour prouver qu'ils le sont restés, rentrent précipitamment dans toutes les erreurs dont ils venaient de sortir. » La mollesse du caractère se mêle lamentablement à la corruption de l'esprit. On n'aura rien fait si on ne guérit pas l'un et l'autre. Il faut que l'insurrection des âmes aboutisse à l'affranchissement des intelligences.

Nous pouvons maintenant dessiner un chemin à travers tout le livre. Au début, une affirmation de poète. C'est que l'ordre et la poésie ne font qu'un. L'ordre social est une espèce de poésie, et M. Bonnard cite là-dessus un texte assez imprévu de Gneisenau. Il en résulte évidemment que la société doit réaliser un idéal d'ordre. Cet idéal, elle l'aurait, nous dit-on, réalisé en France, avant deux siècles de perversion. De sorte que pour se régénérer, il suffit que le Français d'aujourd'hui rètrouve, par delà le Français d'hier, le Français d'autrefois. Ce schéma est bien loin de nous donner toute la pensée de M. Bonnard qui est luxuriante et faite de toutes sortes d'essences. C'est seulement un sentier sous les arbres. Par endroits, ce sentier glisse un peu. Mais les arbres sont magnifiques.

***

M. Jean Vignaud est, parmi les écrivains, un des plus distingués et des plus sensibles. Le nouveau roman qu'il nous donne, *l'Ange du treizième jour*[1], est fondé sur un texte des actes des Apôtres. Il est dit que, saint Paul se rendant à Rome, le bateau fut assailli par une tempête obstinée. « Il semblait, dit le commentateur que cite M. Vignaud, qu'une horde de

1. Albin Michel.

démons s'animait à l'exaspérer. Ni soleil ni étoiles n'avaient lui. On ne savait plus où l'on allait... Les courages défaillaient, les hommes se jugeaient perdus; Paul avait grand'peine à soutenir sa vaillance; il sentait les puissances du mal plus que jamais acharnées sur sa route. Il priait éperdument, demandant un signe. Un jour, le treizième, un ange apparut et le réconforta. »

Imaginez un romancier rêvant sur ce texte. Oui, songerait-il, il y a des anges dans les tempêtes, et ils apparaissent le treizième jour. Il imaginerait donc un personnage longtemps ballotté d'épreuve en épreuve et sauvé enfin par l'apparition d'un être, sans doute pareil aux autres, mais qui lui paraîtrait surnaturel. Déjà nous apercevons cette image : elle sera blonde avec de longues jambes, des bras un peu maigres et une jeune poitrine; ainsi sont les anges dans les romans.

L'écrivain, ayant considéré cette créature de son esprit, soupirerait. Ah! songerait-il, l'ange arrive toujours trop tard. Et le salut apporté par cet être charmant au héros du livre serait en même temps le signe de sa mort. Après quelques jours de bonheur, un coup de revolver achèverait cette vie qui aurait eu ses plus beaux jours au moment de s'éteindre. Telle est la férocité des romanciers. Après bien des traverses, ils permettent parfois à leurs créatures d'être heureuses, mais ce n'est jamais pour longtemps. Comment en serait-il autrement? Un ange vient et un homme est heureux : quel fade optimisme! Et si l'auteur était optimiste, quel besoin aurait-il de faire venir un ange? Cette invention miraculeuse ne peut être due qu'à un esprit mélancolique, qui prendra sa revanche dans un dénouement cruel. N'est-ce pas la vie? Les trop beaux jours finissent mal.

Voilà le roman debout : l'ange du treizième jour s'appellera Sophie Winkler. Le personnage sauvé, puis perdu, s'appellera François Journet; mais il nous reste à savoir dans quelle tempête on engagera ce nouveau saint Paul. Ici l'auteur n'a que l'embarras du choix. De cet embarras, il reste même quelques traces. M. Vignaud, excellemment doué pour peindre des scènes et faire vivre un récit, ne prend pas un égal plaisir à construire, comme on dit, ses personnages par le dedans. C'est en les voyant agir que nous les connaissons, et ils sont

ce qu'est le déroulement de leur vie. Nous apprendrons donc à connaître François Journet peu à peu, et par l'événement.

Il est le fils d'un commissaire de police d'Oran et il a fait ses études de droit à Alger. M. Vignaud connaît bien cette Afrique du Nord et une bouffée d'air méditerranéen passe parfois dans le roman : « François alla s'asseoir dans le minuscule jardin. Un beau matin d'Afrique. Un air fluide, sans poids. La rosée nocturne avait saupoudré de diamants les cornets blancs des arums, les glaives des aloès. » — Ou bien c'est une figure qui anime le tableau, comme celle du bon nègre Yacoub. « Yacoub remplissait depuis vingt ans chez les Journet tous les emplois : concierge, appariteur, jardinier, porte-clefs, bonne d'enfants; il était l'ami de François. Cher vieux Yacoub! Par sa bonne face noire, par sa gaieté, par son obligeance, il rendait acceptable la justice des blancs. Malgré la défense du caïd, chacun des prisonniers — on ne les gardait pas plus de vingt-quatre heures au commissariat — était, grâce à lui, pourvu de sa ration quotidienne de tabac, mais pas d'anisette, mon ami, pa que l'acôôl, ça rend fou. En l'honneur de François sans doute, il avait mis une ancienne veste de tirailleur qui s'entr'ouvrait délicatement sur une chemise saumon sans col. Il était pieds nus. »

A Alger, François a habité une pension juive, et il est devenu l'amant de la fille de ses hôtes, Rachel. A Oran, des juifs ont été accusés d'un crime rituel : une dactylographe, Norah Kensum, aurait été assassinée par sa propre famille, selon des pratiques de magie; le père de François, le commissaire de police, rude, glorieux, épais, mais honnête homme, a seul osé faire un rapport où il chargeait un employé de banque nommé Devaux. Le roman commence dans le tohubohu de l'affaire. Dix silhouettes vives passent devant nos yeux : le vieux Sichem, père de Rachel, une espèce de prophète biblique parti en campagne pour venger Israël, mais en même temps humble patron d'hôtel : Rachel elle-même, jolie fille amoureuse, mais non sans ruse ni sans calcul; le commissaire de police, avec son appétit de dogue et sa jovialité atroce; sa femme, la mère de François, suppliciée par ce mari, rendue folle par la mort d'un enfant, réfugiée dans le spiritisme et tombée au pouvoir du pasteur Müller; le frère et les sœurs de

François; Sophie Winkler elle-même, fille d'un médecin douteux, et qui fait à François l'effet d'une pimbêche; tout un petit monde à caractères opposés, avec ses passions et ses intérêts, et qui se chamaille. Tout ce début du livre, si animé, si divers et dans le mouvement de la vie, est excellent.

Mais l'auteur a d'autres ambitions. La vie continue à se dérouler devant nos yeux, mais sur un autre rythme et, pour ainsi dire à un autre plan. Nous avions vu en Afrique de petits tableaux qui se suivaient. Mais dès la seconde partie, le film nous montre des scènes interrompues, des personnages qui reparaissent après des éclipses, des événements dont le fil passe irrégulièrement dans nos mains. Le commissaire de police est mort pendant la guerre; François a été blessé et il cherche un emploi. On lui donne celui de commissaire spécial à Saint-Julien dans la Gironde. Après avoir haï la destinée de son père, voici qu'il est policier comme lui. Et après avoir haï son caractère, voici qu'il lui ressemble, inflexible serviteur de l'État comme lui. La foule qui vit de tripotages et de complaisances le haïra pour son intégrité. Ceux qu'il défend le persécuteront, avec leur ingratitude ordinaire. Et les ennemis de la société, auxquels il s'oppose, finiront par le tuer. En vain essaie-t-il d'être humain et de les traiter en hommes. Une première fois, à Saint-Julien, il manque, au mépris de la foi jurée, être assommé par les socialistes. Blessé, il s'éprend de la jeune fille qui l'a soigné et il l'épouse; mais Marthe est la fille d'un fou et candidate elle-même à la folie. D'ignobles bourgeois gouvernent la ville; l'un d'eux reçoit deux balles d'un de ses bâtards. Pour avoir trop vivement éclairé cette affaire, le commissaire est déplacé. On l'envoie à Cervera, sur la frontière espagnole.

C'est là que Marthe, ayant accouché d'un enfant mort, devient folle. Les épreuves du commissaire sont à leur comble. C'est vraiment la tempête du treizième jour. Et voici l'ange. Sophie Winkler, que François avait autrefois dédaignée à Oran, qu'il a revue deux ou trois fois à Paris, courageuse et gagnant sa vie (elle est maintenant dessinatrice de modes) s'arrête à Cervera en allant à Barcelone, et n'en part plus. Est-ce vraiment la lumière après les nuées d'orage? Sophie Winkler, de même qu'elle a un père fâcheux, a un frère

détestable, qui prépare la révolution en Catalogne. Or, il y a, à Cervera, un révolutionnaire catalan réfugié, l'illustre professeur Mataro, qui gêne fort le gouvernement français. Pour avoir une raison de l'expulser, le préfet imagine une comédie ridicule. Mataro aurait reçu une caisse d'armes camouflées. En vain, Journet refuse-t-il de s'associer à ce complot de police. C'est lui, le commissaire, que le parti tout entier rend responsable de la dénonciation. Et le frère de Sophie vient tout exprès le tuer. Avant d'avoir pu s'expliquer, au moment de donner sa démission, François est abattu d'un coup de revolver. Éternellement calomnié, il meurt pour une calomnie de plus. Il tombe sans un cri, « la phrase coupée au ras des lèvres. S'expliquer : toute sa vie, il avait voulu s'expliquer, se faire comprendre au lieu de se faire obéir, comme si l'on pouvait jamais changer les jugements et les passions des hommes. C'est de vouloir s'expliquer qu'il avait gâché sa destinée et qu'il mourait ». Ainsi cette Sophie qui a paru lui apporter tardivement le bonheur, sans le savoir lui apportait aussi la mort. On voit de combien de thèmes désespérés l'œuvre est tissée. Soyez humains, vous serez méconnus. Soyez honnêtes, vous serez calomniés. Cet homme à l'âme exigeante ne trouve point d'âme pour répondre à la sienne. Pas une de ces amitiés d'homme dont sa solitude morale a besoin. Marthe qui l'aime ne lui apporte rien qu'une soumission d'esclave. Et quand l'amour heureux semble enfin sourire, il n'est que le déguisement de la mort.

***

Il est évident que le meilleur du livre de M. Vignaud est dans les tableaux, et que c'est l'univers extérieur qui lui sert de signe pour s'aventurer dans le monde intérieur. Mais ce qui est fort remarquable, c'est qu'on peut en dire autant d'un certain nombre de nos meilleurs romanciers. Combien ont des dons de journalistes! Décrire une scène, animer une action, dessiner fortement une silhouette, voilà où ils excellent. Le reportage devient sans que nous y prenions garde la forme universelle du roman. Ce qui ne tient pas seulement à ce que beaucoup de romanciers écrivent aussi dans les feuilles. Ils

seraient contaminés sans cela. L'énorme diffusion des journaux suffit à imposer leur exemple. La photographie à son tour, sous toutes ses formes, nous donne l'habitude et le besoin de la scène exacte et bien en page, du documentaire bien pris. De là le glissement du roman. Nous avons vécu pendant des années sous la tyrannie de l'œuvre balzacienne, considérée comme le prototype même du roman. Et la production contemporaine garde encore l'apparence balzacienne. L'apparence, et rien de plus. La forte unité intérieure est depuis longtemps rompue. Et sans changer d'aspect, la littérature se transforme. Cette transformation est pareillement sensible dans le livre de M. Joseph Peyré, *l'Homme de choc*[1]. Après avoir reçu le prix Goncourt pour *Sang et lumières*, qui était le tableau de la révolution à Madrid, M. Peyré nous la montre à Oviedo. Son livre est moins un roman qu'un tableau romancé du siège de la ville, en octobre 1934. Ce tableau est excellent : colère, pathétique, animé de figures vivantes. Mais en même temps l'auteur a sacrifié aux dieux anciens, en introduisant dans son livre une figure principale, autour de laquelle l'ouvrage vient, comme on dit, se centrer : un mineur aux cheveux déjà gris, qui est contraint d'abord de faire le siège du poste défendu par son beau-frère, puis qui conduit contre la cathédrale une équipe de dynamiteurs, et qui est blessé, soigné par une jeune fille ardente et héroïque... Qui ne voit pointer les poncifs du roman d'aventures? Ainsi le livre est comme à la limite de deux temps : le temps de la littérature individuelle, où le drame collectif ne pouvait être que le décor derrière un personnage, — et le temps qui s'annonce d'une littérature où l'aventure personnelle ne serait plus qu'un trait du drame universel. Dans le roman même, comme dans toute la société, l'individu est menacé. Car la littérature, même sans le vouloir, suit le temps, comme les marins disent que le vent hâle le soleil.

HENRY BIDOU

1. Grasset.

TABLEAUX DE CE PRINTEMPS

Orlamonde. — Un mécène dont la fortune n'était rien moins que stable et qui prodiguait l'argent sans compter dans des spéculations plus qu'aléatoires, avait, entre autres entreprises, commencé l'édification, en fer et ciment armé, d'une immense construction cavée et accrochée, colmatée, non sans hardiesse, à flanc d'une partie de la côte, située entre Nice et Villefranche.

Les travaux de ce casino, « de grand luxe », disait-on, s'élevaient dans le voisinage d'une demeure qu'on appelle encore, sans pouvoir lui trouver d'acquéreur, le *château de l'Anglais*. Ses constructions roses, abracadabrantes, faites en apparence de coquillages et de stuc, et surmontées de statuettes puériles et dansantes, se trouvent encore environnées par des jardins touffus.

Je crois avoir entendu raconter la vie dramatique et sédentaire de cet « Anglais », mais j'en ai tout oublié de précis pour ne conserver que cette sorte de saveur sensuelle que nous cause la vue de certaines demeures qui tranchent sur le commun et que le proche horizon de la mer, les essences d'arbres odoriférants, la profusion des fleurs, enfermées entre des murs jaloux, achèvent de confiner dans une impénétrable léthargie.

La crise survint. Le mécène qui poussait dans le voisinage du *château de l'Anglais*, la construction de son casino à flanc de rocher, se figurait que répandre sans réflexion l'argent à mains ouvertes prépare une moisson; il dut bientôt abandonner les travaux de ce palais pour fêtes tarifées et plaisirs pris en commun, avec lesquels il se vantait de supplanter les fastes de Monte-Carlo.

Quelques années durant, nous devinâmes, entre Nice et Villefranche, devant l'immensité, sur la droite de la route qui suit la mer jusqu'à Menton, à flanc de rocher, entre ciel et mer, les travaux entrepris et abandonnés. Un réseau de fils barbelés que personne n'eût songé à franchir les protégeait, sur une plate-forme en ciment armé d'une centaine de mètres de long.

Depuis trois ou quatre ans, à l'extrémité de la plate-forme, enfin débarrassée des matériaux que le soleil et les pluies reprenaient chaque jour à leur destination première, quelques jeunes cyprès avaient été plantés à la courbe d'une voie qui paraissait conduire en contre-bas à l'édifice demeuré à l'état d'ébauche. Entre deux piliers de maçonnerie une grille vint fermer le chemin en spirale, où le souffle du large balançait parfois les cyprès juvéniles. Puis, enfin, sur les piliers une plaque fut scellée où nous lûmes ces syllabes chantantes et sibyllines : *Orlamonde.*

Quelle princesse ou quel ermitage désignait ce nom? Nous pensons qu'il faut respecter le mystère. *Orlamonde,* poétique altération, sans doute de *hors le monde,* nous obligeait à passer sans tenter de rien apprendre.

Les *Coquelicots* ou les *Troènes,* Villa *Joséphine* ou *Propriété Caligula* peuvent autoriser un regard, une interrogation. Mais, *Orlamonde?* Aucune habitation de garde ne se montrait, d'ailleurs. Nous n'y pensâmes plus qu'accidentellement...

... Cet après-midi, je franchis la grille ouverte à mon intention. L'auto descend entre les cyprès juvéniles qui ont grandi à la courbe déclive du chemin. La route nationale que nous quittons est oubliée. A flanc de rocher des terrasses dominent la mer. Entre les cyprès, dans une habitation entrevue à l'extrémité du chemin, une porte cloutée. Un jardinier l'ouvre.

Orlamonde! Le vide silencieux, le muet reflet du jour sur des géométries de marbres rares, une étroite et très longue galerie précieuse, au flanc d'une salle immense que termine une large et haute baie vitrée, défendue par une grille, copiée ou inspirée des Florentins ou des Pisans du XVIe siècle. Au delà des arabesques de fer forgé, se déploient dans un jour inhabituel, les tapis verts, les floraisons, le demi-cercle des cyprès, les

allées d'un jardin réservé et exubérant, que traverse le vol de pigeons blancs ou tachés de brun.

Le plafond de cette salle, à travers laquelle nous avançons avec la crainte de glisser, est à quinze mètres d'élévation. A gauche, au-dessus du revêtement de marbre, la muraille nue semble attendre une de ces tourbillonnantes décorations italiennes qui laissaient apercevoir à travers leur foule bigarrée, des décollations, des princes agenouillés aux pieds de déesses tenant le sceptre royal ou, près de quelque fontaine, une humble fleur, à demi-muée, déjà, en adolescent. Sur la paroi opposée, à hauteur d'un premier étage, les rideaux entr'ouverts d'une large loggia permettent de deviner le cercle azuré d'un plafond peint que le jour éclaire violemment par des fenêtres, pour nous invisibles et ouvrant sur la mer.

Tout ce qui filtre de lumière printanière dans la pénombre de la longue salle et fait luire le sarrancolin, le bleu turquin, le languedoc, le vert antique, par l'entrebâillement des portes, les baies vitrées, par l'ouverture des lourdes draperies de la loggia, — nous vient de la mer, que nous dominons sans l'apercevoir d'ici. Ces galeries de palais, identiques à celles où la Renaissance transportait les dieux et les héros de la mythologie, comme elle donnait pour décors et figurants aux scènes de l'Évangile les terrasses de ses doges, les colonnades de ses amiraux et de ses podestats, semblent un présent de la mer au brûlant rivage. Nous nous trouvons, en descendant d'automobile, brusquement au milieu d'un de ces fastueux vestibules où Pâris Bordone nous montre un pêcheur qui rapporte au doge l'anneau ducal retiré de ses filets alourdis par les algues et la vase dans laquelle se sont enchâssés les poissons.

Mais voici, — une frange de cheveux blancs épais barrant le front comme un lourd bonnet de soie blanche, — le maître de ce logis. Il est en pantoufles. Ses yeux couleur de pervenche sourient avec l'éclat de la jeunesse et l'embellie dont les hommes supérieurs jouissent à la maturité. Un philosophe nous accueille, comme dans un de ces logements paisibles qui environnent le Panthéon sur la « montagne » Sainte-Geneviève ou qui se sont dressés au milieu des verdures d'Auteuil et de Passy. M. Bergeret pourtant serait différent de ce Flamand au sang vigoureux et au clair regard de poète.

Nous sommes entraînés par M. Maeterlinck vers un couple de pigeons, dans le réduit voisin du cabinet de travail dont les livres recouvrent les murs de leur écorce fauve ou claire comme l'épiderme annuel des platanes au printemps. Sur le long bureau, des papiers sont amoncelés dans l'ardeur du jour réverbéré par la mer.

Une porte étroite, parmi les livres. Cette dernière pièce, exiguë en comparaison de celles que nous venons de franchir et garnie de rayons, sert à classer provisoirement d'autres livres. Ils ont été depuis peu recouverts de journaux, car voici, amoureusement blottie dans un casier vidé pour elle, la pigeonne rare, présent d'un maharajah, que M. Maeterlinck étudie depuis qu'elle lui parvint des Indes. Le mâle de cette espèce précieuse est là. Il dévore des graines répandues et se gave, sous le regard indifférent de la femelle aux ailes rassemblées sur ses œufs.

Tourner doucement le bouton de la porte suffit à M. Maeterlinck pour surprendre sur le vif l'existence du ménage, dans lequel il introduisit ces derniers jours, à plusieurs reprises, des femelles étrangères, sous les yeux mêmes de l'épouse retenue par la douce température des œufs auxquels elle communique la chaleur de son sang.

— Oui, croyez-vous, tout simplement, devant sa femme! Quelles mœurs, ces pigeons! — dit Maeterlinck en accompagnant son exclamation d'un sourire qui me semble ajouter quelque allusion directe à la cruauté des mâles de toute autre espèce.

Ce n'est pas la première fois que l'auteur de *la Vie des Abeilles* étudie les pigeons. Le document devait le tenter. Mais il va compléter de ses observations nouvelles les notes précédentes. Et nous serons probablement redevables à l'admiration d'un prince hindou pour les œuvres de Maeterlinck, de *la Vie des Pigeons*.

Madame Maeterlinck vient nous surprendre, penchés sur la liliale et muette couveuse, dont les yeux restent fixés sur nous, pareils à des semences de perles de jais, brûlant de haine, à blanc.

Nous retraversons la bibliothèque et longeons le bureau que le travail et les repos, les veilles comme les langueurs ont bouleversé.

Une table de travail déserte, ordonnée, repoussante d'harmonie géométrique, m'a toujours semblé l'indice, sinon de l'impuissance, du moins d'un travail mécanique, trop ordonné pour un esprit que la vie sollicite et inquiète, qu'elle enthousiasme et déçoit toujours. Mais, peut-être M. de Chateaubriand, les pieds dans un récipient débordant d'eau froide, afin de congestionner le cerveau, écrivait-il sur une table rase, les pages en apparence fiévreuses et spontanées, de ces *Mémoires d'Outre-Tombe*, monument considérable, qu'il passa les vingt dernières années de ses jours à brunir.

Les jeux des marbres les plus rares, les mieux assemblés comme les plus contrastés, créent dans la surprise et l'émerveillement, la constante orchestration de la visite de cette demeure, soit dans les pièces de son rez-de-chaussée, soit dans celles du premier étage. Salle à manger ou chambre à coucher, salle de bain ou chambre d'ami, les pieds ne se posent, ne glissent, n'avancent que sur les rectangles, les losanges, les bordures de ces froids tapis que le climat méditerranéen fit surgir dans les premiers palais que les Grecs dressèrent à la gloire des dieux et dans ces fraîches demeures aérées où les philosophes se réunissaient pour discourir à la clarté lucide des étoiles.

Il faut avoir vécu dans une habitation, non pour en connaître les inconvénients, mais les possibles joies — et même parfois longtemps vécu, car les habitants eux-mêmes ne les découvrent qu'avec le temps.

L'ordonnatrice de cet ensemble impressionnant est madame Maeterlinck. Elle s'y plaît, s'y complaît, ose, s'engoue, raffine. Son mari apprécie, mais, sans doute, sait-il, et trop parfaitement, pour avoir habité déjà d'autres demeures qui n'ont rien gardé de sa solitude et de son génie, combien les logis vomissent facilement ceux qui les ont le plus chéris et comblés.

Entre ces marbres, dans ces pièces surprenantes, dans ce cadre qu'il ne se fût point créé, mais qui le présente extraordinairement, Maeterlinck se réfugie dans un étroit cabinet en désordre, parmi des journaux maculés, sous lesquels sont enfouis des livres : il se penche sur des pigeons, s'agenouille devant la femelle qui couve, surprend l'égoïsme du mâle qui, lui, ne couve jamais plus de deux heures sur vingt-quatre,

pour permettre à sa compagne de haleter et de se nourrir. Vivrait-il différemment sous un chaume?

Mais nous voici au seuil du jardin, dont la sourde clarté m'avait frappé, au delà de la grille finement ouvragée, dans la salle immense du rez-de-chaussée. Ce jardin devait être la salle des fêtes du casino projeté par le mécène failli. La dalle de ciment qui en formait le plafond est demeurée à des hauteurs de théâtre italien. A l'abri de ce toit, madame Maeterlinck a planté des orangers, des daphnés, des cyprès et des roses. Elle surveille avec amour ce rectangle vert dont tout un côté laisse voir, entre de hautes arcades de pierre que l'on dirait édifiées par Vitruve, le tain vaporeux, à peine azuré de la Méditerranée et le ciel de mai.

M. Maeterlinck lance des grains, à la volée. Aussitôt, des hautes poutres de ciment qui soutiennent le *plafond* du jardin, jaillissent des pigeons, ceux de race, les blancs à la queue en éventail et les autres, tachés de brun, les bâtards, dans leur robe rouanne.

Et puis, nous découvrons une herbe, une mousse, une plante naine et féconde, amie de la pénombre et de l'humidité, j'en arrache une poignée, Maeterlinck en fait envelopper des mottes dans une boîte.

Ce soir, lorsque je la montrerai à un jardinier, il me dira qu'il en a tant chez lui qu'il la détruit, qu'elle pousse et se développe au voisinage de l'eau, etc.

Les pigeons, cette herbe commune, si douce aux semelles, d'un vert si éclatant, ai-je rien gardé de plus rare de ce radieux palais que ces impressions et le sourire juvénile, le frémissement de Celle qui a rendu ces choses habitables, par amour? Et, encore, la vision du génie aux épais cheveux argentés, qui erre, en pantoufles, dans ce décor évoquant Morosini ou Sforza, pour aller s'enfermer, soudain, devant un couple de pigeons couvant leur chimère.

***

Devant Grasse. — Un coin de jardin comme abandonné, parmi les mimosas et les bambous, mais où les fleurs, annuelles ou vivaces, par taches mêlées à l'herbe, étalent les tapis du

printemps, devant l'horizon aux creux verdoyants, aux courbes arides et harmonieuses, qui épaulent la montagne de Grasse, dans cet aspect éternel qu'on trouve aux toiles de Poussin, mais dont le premier plan serait de Renoir ou de Berthe Morisot.

— Où se trouve ce que j'ai maintes fois entendu appeler le col Napoléon?

— A la vérité, nulle part. L'Empereur est parti de Grasse et a suivi cette ligne, devant vous, marquée par la « route Napoléon », inaugurée il y a deux ans. Une administration, à tort sourcilleuse, inquiète des protestations que des populations attirées par des programmes extrémistes pourraient soulever, a fait supprimer certaines bornes ornées d'aigles impériales. Ces aigles, cependant, plaisaient aux touristes qui franchissent en six heures la distance qui sépare Cannes de Grenoble. L'Empereur mit plus de dix jours à la parcourir, au milieu de difficultés inouïes. L'armée improvisée qui l'escortait s'enflait à chaque étape de combattants enthousiastes et intrépides. Le souvenir de Napoléon honore la France. Il est bon d'en dresser la mémoire devant ceux qui nous visitent. Au temps de sa splendeur, Napolon n'avait jeté bas de leurs socles ni les statues des rois Louis XIV et Henri IV, ni anéanti aucun des souvenirs qui rappelaient la monarchie. Seule, la place Louis XV, débaptisée pendant la Révolution et à laquelle le Directoire offrit le privilège illusoire de devenir la place de la Concorde, garda ce nom, voilà tout.

— Il est plaisant d'évoquer le souvenir de Napoléon et l'enthousiasme avec lequel les Grassois vinrent à sa rencontre, le lendemain de l'élection de M. Jonas!

— J'ai vu, en venant, les troncs des vieux platanes de la ville de Fragonard surchargés d'affiches portant le nom de cet antiquaire parisien. J'avoue comprendre difficilement qu'un commerçant, dont une partie de l'existence s'est passée à vendre place Vendôme, au centre d'un Paris ne vivant que du luxe, des meubles anciens, à des prix qui ne pouvaient intéresser que des capitalistes de premier rang, vienne se présenter comme candidat du Front populaire.

— Ses électeurs doivent être à la vérité fort ignorants de son passé. Ils n'ont écouté que ses diatribes contre le capital

et regardé, sans trop les parcourir, ses placards multicolores et multipliés, avec une surprenante indifférence du gaspillage, ou ses appels à « ses amis communistes ».

— Je me suis laissé dire que les antiquaires, et de la meilleure foi du monde, se trouvaient attribuer à une statue ou à un tableau, une époque ou une date qui n'étaient pas exactement celles auxquelles l'œuvre avait été exécutée.

— On en a même vu consentir à vendre, à d'excellents prix, d'ailleurs, des objets fabriqués de toutes pièces par des faussaires aussi habiles ouvriers qu'audacieux filous, et qu'ils croyaient pertinemment vrais, les ayant possédés et montrés dans leur collection personnelle.

— Des membres de l'Institut eux-mêmes se sont trompés, ainsi au musée du Louvre, jadis...

— Dans ces conditions, nous comprenons davantage qu'un antiquaire puisse s'affirmer d'un *front*, alors que sa vie dément ses opinions.

— Nous avons vu des possesseurs de meubles de Boule qui prétendaient les tenir de leur famille depuis le roi Louis XIV, alors qu'il ne s'agissait, malheureusement, que de copies exécutées sous le roi Louis-Philippe, quelque chose comme un siècle et demi plus tard.

— A Cannes, l'élection du citoyen Pourtalet ne s'est faite que grâce à la venue, le samedi précédant le vote, d'un citoyen-orateur expédié de Paris. L'éloquence de ce virtuose qui découvrit que Jésus-Christ était socialiste, et même communiste, porta la température de ses auditeurs au-dessus de 38°. Une dame m'a dit que son coiffeur, qui réussit les *permanentes* à merveille, l'assura qu'au sortir de cette réunion il n'était plus possible de ne pas devenir communiste et de ne pas voter pour l'horticulteur Pourtalet.

— Oui. Et avant-hier dimanche on a pu voir grimpé, en compagnie de son épouse, sur le kiosque à musique environné de platanes, l'élu de Cannes qui remerciait ses électeurs, mais ceux-ci paraissaient déjà clairsemés, et une partie seulement avait gardé intact l'enthousiasme du samedi soir.

— Rien ne semblait devoir désigner particulièrement cet homme agreste à voter pour ou contre les sanctions ou donner un avis compétent sur les possibilités de sortir des

difficultés financières inextricables dans lesquelles la France est engagée.

— Il fallait un financier, on nous envoie des horticulteurs.

— Si j'étais aujourd'hui député, je voudrais devenir horticulteur, mais qu'un horticulteur souhaite d'aller s'asseoir sous la coupole si pauvrement lumineuse du Palais-Bourbon, je ne l'aurais pas imaginé.

— Achètera-t-on encore à Cannes des rosiers, des cyprès, des arbustes coûteux et des mimosas, lorsque le pays sera devenu communiste?

— Je me suis laissé dire que M. Pourtalet y pensait déjà et avait entrepris de petites tournées parmi ses électeurs, pour les assurer de ses sentiments modérés, et se montrer moins terrible qu'on pouvait le craindre, en témoignant qu'il se rendait compte des « véritables intérêts du pays ».

— Souhaitons, alors, qu'il y ait beaucoup d'horticulteurs au Palais-Bourbon.

— Ne semble-t-il pas inexplicable que le Front national ayant en France rassemblé autant de voix que le Front populaire, celui-ci dispose d'une si importante majorité?

— Les candidats en présence ne voulaient, du moins l'affirmaient-ils, qu'une chose, une seule : le bien du peuple, réjouissons-nous donc, puisque nous n'avons tous que ce même désir!

— Peut-être obtiendrait-on plus promptement ce résultat en ne creusant point si profondément des tranchées entre les classes et en laissant les Français s'inspirer de maximes et de programmes à leur usage, exclusivement. C'est en demeurant nationaux, c'est-à-dire unis, que les peuples ont toujours eu le plus de chance de réaliser — et qu'ils ont réalisé — les gains dont l'humanité se fait honneur et qui ne sont pas sujets à des retraits subits qui nous laissent diminués, en présence des autres nations et devant le progrès.

— Au cours du siècle dernier, les esprits les plus avancés, les plus généreux, — ne cessèrent de penser français. C'est ce qui maintint toujours, en dépit des extrêmes, une réelle cohésion, dans d'apparentes incohérences. De M. Thiers à Gambetta, et de Jules Ferry à M. Clemenceau, les fins n'étaient que françaises.

— Clemenceau! Les morts vont vite.

— Oui, leurs leçons ne servent plus. Qui a lu les *Origines de la France contemporaine* ou *l'Histoire de France* de Michelet?

— Demandez plutôt qui possède les plus élémentaires notions de politique étrangère, qui se souvient des faits, des dates, qui voit les dangers? Les nuances ne sont ou n'étaient pour ainsi dire que peu de choses, lorsque seuls les intérêts de la France étaient envisagés. Si nous n'étions plus ni dirigés ni conduits, nous roulerions vers les catastrophes, sans yeux ni frein.

— Voyez-vous, pour le plus noble des ambitieux, il fait bon d'être disparu et d'avoir pu installer sa situation de « mort », aux temps où la confusion naissante permettait encore d'établir quelques génies ou plus humainement quelques talents, à des places où quelques-uns de nous savent encore les retrouver, les choisir et leur rendre hommage...

***

Le Puits de Solitude. — En 1934, le livre d'un auteur anglais, Radclyffe Hall, un roman qui prenait un air d'autobiographie, *The well of lonesomeness*, avait donné au lecteur qui aime à s'enfoncer dans des chemins qui ne paraissent tortueux ou obscurs que parce qu'ils ont été longtemps négligés des psychologues, l'impression d'une vérité rarement affrontée avec cette ardeur. La traduction du *Puits de Solitude* avait été revue par l'auteur, qui connaît le français et par une amie qui le connaît mieux encore et qui accompagne aujourd'hui Radclyffe Hall, lady Townbridge, dont le mari, l'amiral Townbridge, fit couler son navire dans les Dardanelles, pendant la guerre.

Le *Puits de Solitude* était ainsi dédié, sous une forme ambiguë : *A nous trois.*

Le troisième personnage est là, lui aussi, — entre Radclyffe Hall et lady Townbridge, — c'est une jeune fille russe, sur laquelle les claies placées sur des traverses filtrent l'ardeur du jour, comme un sable fuyant. Les cheveux sont châtain foncé, les yeux vifs, le sourire par instants douloureux. Le nez marque la race, le slave lointainement mêlé d'asiatique,

un nez qu'en l'exagérant on dirait triangulaire, mais qui *ne dépare pas* le visage et ajoute du caractère à ce masque inquiet et endolori, tour à tour, et dont les yeux s'illuminent entre les cils, dans le visage appuyé au dossier d'un fauteuil de jardin.

Lady Townbridge, — on eût dit, au XVIIIe siècle, de son visage qu'il était *piquant*, — l'œil noir vif, intelligent, précis et soudain futile, les cheveux blancs, presque trop jeunes et d'un argent brillant, emprisonnés dans une sorte de bonnet tricoté, à peine nuancé de bis. Elle porte une veste de sport de cuir rouge vif qui prend devant les feuillages de mai un éclat direct, presque agressif. Les perles des oreilles, des rangs d'autres perles devinées au creux de la gorge dans les revers de cuir rouge, les bagues, insinuent des féminités que vient contredire, fixé sur l'œil droit par une invisible armature, un monocle cerclé d'or, auquel pend un ruban de moire noir.

Nous voudrions être peintre et fixer l'image de lady Townbridge. Elle semble ainsi un pastel de La Tour égaré aux *Indépendants*. La jupe courte et les jambes croisées montrent des bas fins, des souliers blancs et de cuir brun, d'une forme allongée, mais au bout carré, particulière. Une cigarette à la main, s'exprimant avec un très léger et charmant accent, les lèvres carminées, le nez évoquant Réjane, elle révèle une précieuse connaissance des éditeurs et des traités à exiger d'eux.

— ... C'est lady Townbridge qui s'est occupée de tel de mes livres, dit Radclyffe Hall.

— Cent soixante mille mots! réplique la lady, en rejetant la fumée de sa cigarette... Miss Radclyffe Hall n'est pas un auteur qui produise des ouvrages que l'on peut vendre quinze francs; il faut éditer à vingt ou vingt-cinq francs, c'est trop, pour le temps actuel. »

Les coudes aux genoux, des lunettes d'écaille devant des yeux dont le regard semble avoir perdu, pendant le travail nocturne, sa vivacité à la brûlure des lampes, le principal personnage de ce trio fixe quelque point vague de l'horizon, qui l'intéresse autant que tout autre — ou ne l'intéresse pas, car nous devinons dans cette âme, une vie intérieure pri-

sonnière, comme un condamné dans une cellule nue et que jamais plus n'apercevront les humains.

La forme de la tête de Radclyffe Hall est belle, elle est harmonieuse, nous pouvons en considérer à loisir le volume et les sinuosités, car peu d'hommes (les Allemands à crâne ras exceptés), portent les cheveux plus courts. La nuance en est d'un blond qui fonce en s'effaçant, peut-être prêt à grisonner bientôt. Peu importe à ce front bien découvert, à ce nez droit, à ces oreilles collées aux tempes, le lobe traversé d'un mince anneau, à ces lèvres dont les commissures tombent le plus souvent et que ne redresse le sourire (même joyeux, subit, juvénile) que pour montrer plus vivement à l'observateur la froide pénombre que dissimulerait une claire draperie, soulevée soudain.

Dans le veston droit et la courte jupe d'étoffe grise de tailleur, une chemise d'homme à col souple rabattu, une cravate, dite régate, de surah jaune paille, semée de petits disques verdâtres et briques, Radclyffe Hall offre un contraste curieux avec la douceur du timbre de sa voix et l'orientation naturelle de la causerie. Elle fait à peine de gestes et demeure assise, les mains rapprochées, dans ce minimum de contours que les Égyptiens donnaient à ces scribes accroupis, taillés dans le basalte et dont les yeux demeurent ouverts devant le soleil et l'infini, sans ciller.

L'auteur du *Puits de Solitude* est catholique. Elle aime à s'entretenir à Grasse, où elle passe un certain temps à l'hôtel, avec l'organiste de l'église. Elle fait le projet d'aller rendre visite à des Clarisses. C'est un ordre qu'elle connaît, car un de leurs couvents existe dans le voisinage de sa demeure, en Angleterre. Quelle que soit la rigueur de l'hiver, les religieuses n'y ont droit qu'à une heure de feu par jour, pour le repas de midi. Leurs pieds sont nus dans des sandales. Quelques tourières ou converses communiquent seules avec le dehors. Les autres, cloîtrées et silencieuses, travaillent et prient, une partie de la nuit et du jour.

Le prisonnier, la prisonnière, que trahit le fixe et mélancolique regard à peine dissimulé par les larges lunettes, — se plaît au voisinage de ces créatures invisibles, glacées l'hiver, qui doivent ignorer le soir si elles subsisteront le lendemain,

qui observent l'interdiction de recéler quelques provisions, et ne peuvent accepter que des dons en nature.

A plusieurs reprises, notre conversation reviendra sur les religieuses cloîtrées.

Radclyffe Hall aime la France, elle y a fait de longs séjours, elle y apprit le provençal, en écrivant près d'Avignon, un roman dont la première partie se joue là et pour laquelle elle étudia la langue mélodieuse que Mistral a fixée. Ce livre, *le Maître de la Maison*, n'est pas encore traduit.

— Cent quarante mille mots! — lance lady Townbridge, du fauteuil où elle est accoudée.

Elle semblait poursuivre avec un ami une conversation étrangère à la nôtre, en fumant.

L'écrivain ne paraît pas avoir entendu l'exclamation de sa *manager*. Ses romans auront le nombre de mots qu'exigera le sujet. Elle n'y peut rien. Elle serait bien incapable d'y rien changer!

Comme je l'interroge sur ses possibilités de travailler dans un hôtel, à Grasse, dont elle dit les cloisons transparentes et les chambres exiguës, mais qui vient de fermer pour l'été, ce qui l'a conduite au Grand Hôtel, d'une construction heureusement moins récente, aux murs plus épais, aux pièces plus vastes :

— Oh! les voisins ne me gêneront pas, je commence vers dix heures du soir à travailler et ne quitte ma table, souvent, qu'à sept heures du matin.

Devant la surprise de ses auditeurs :

— Mais je me mets au lit aussitôt, et, à dix heures, je suis réveillée pour ma journée!

— Vous ne pourrez supporter longtemps ce régime.

— Je le sais!

Radclyffe Hall esquisse un geste d'indifférence. Les mains qui tiennent délicatement la cigarette sont belles, allongées, paisibles.

— Je serai malade?... Je mourrai?...

Elle sourit de ses yeux gris, derrière ses lunettes; les commissures de ses lèvres essaient en vain de se redresser. Elle penche la tête pour regarder sa cravate et, d'un petit geste rapide qui devient machinal, s'assurer que l'ordonnance

n'en a point dévié. Ne surveille-t-elle pas de ce même regard quelque poussière ou insecte tombés sur sa jupe courte? La préoccupation de rectitude, le souci comme la crainte de dépendre sans s'en douter de quelque emprise qu'elle n'aurait point voulue, me frappent. La défense continuelle de l'individu autour de son prisonnier intérieur se marque à tout instant, jusque, peut-être, dans l'extrémité de ces souliers en peau de crocodile qui sont, comme ceux de lady Townbridge, coupés droits, dans l'inconsciente préoccupation d'éviter que ne s'enfuie, par elle, un fluide secret.

Il me semble avoir trouvé chez peu de contemporains horreur du bruit égale à celle que professe Radclyffe Hall. Son visage s'éclaire lorsqu'elle condamne la T. S. F., les rumeurs des phonos, ces tumultes jaillis autour d'elle de boîtes invisibles, dans la petite ville ou dans les habitations essaimées entre les vignes et les cultures de jasmin et qui détruisent l'harmonie que les solitaires se plaisent à maintenir et retrouver dans la nature.

J'entends lady Townbridge au teint clair et rose, dont la chair est printanière entre les boucles d'argent et le cuir vermillon :

— ... J'ai fait mettre cette clause dans son traité... *The well of lonesomeness* a été traduit dans toutes langues, comment voulez-vous que je puisse vérifier l'exactitude du texte, en scandinave ou en japonais? Mais il est spécifié que toute adaptation doit être intégrale. Figurez-vous qu'une traduction avait soixante-dix pages *de moins*, c'était la hollandaise! Ce qui se passe à Versailles avait été supprimé.

— Oh! Versailles n'intéresse pas les Hollandais, me répondit l'éditeur... J'ai dû faire rétablir tout ce qui avait été coupé.

— ... *Le Maître de la Maison*, qui se passe en France, est le seul livre qui n'ait pas été traduit en français, me glisse à mi-voix la jeune Russe, vers laquelle, en l'entendant se mêler à la conversation, Radclyffe Hall a tourné les yeux, avec un charmant sourire, dont la finesse est intraduisible.

***

PEINTRE 1890. — Jean Béraud, dont l'une des deux sociétés qui composent le *Salon* annuel de 1936, a organisé une *rétro-*

spective, était un gentleman très prisé dans un certain monde de bourgeoisie élégante, une société encore aristocratique et de finance israélite (ce dernier *monde* il le fréquentait moins, car il était « nationaliste » et s'était montré avec violence du parti de ceux qui croyaient à la culpabilité, dans l'affaire Dreyfus). Lorsque je le vis chez madame Madeleine Lemaire où il était assidu, il avait déjà passé cinquante ans et je pense même qu'il approchait la soixantaine. Il portait beau, comme on disait alors. Large d'épaules, les traits puissamment pétris dans une face massive, il me semblait une sorte de réplique du marquis de Dion. Il avait un peu une allure d'officier retraité. Il servait de témoin dans des rencontres, fréquentait la salle d'armes avant de se rendre aux cinq heures de quelques dames qui accompagnaient son entrée d'exclamations, de ce brouhaha spontané mais vide, de certaines femmes qui ont pris, à la fréquentation du monde, une aisance et des libertés particulières que d'autres n'oseraient se permettre, craignant de ne savoir s'y maintenir toujours à point.

Il ne montrait dans ses façons et sa tenue, à peu près rien d'un peintre, pas beaucoup plus (dans ce que nous croyons être la véritable peinture) que dans ses tableaux.

M. Carolus-Duran, quelque manière de *caballero* qu'il s'efforçât de nous offrir, sentait l'atelier, il émanait de lui des senteurs de palette et une atmosphère de costumier. Ses premiers dons avaient, d'ailleurs été réels, solides, mais le goût du faste et une trop prompte renommée le gâtèrent.

Jean Béraud, qui ne l'égalait point comme peintre, certes, avait meilleures façons; aucune recherche dans l'habillement n'en faisait une sorte de déguisé corporatif.

Pour nous qui, jeune, fréquentions les expositions, les ateliers, courions le monde et regardions les vitrines des marchands de tableaux, l'art de Jean Béraud, c'était, à jamais, la vendeuse de violettes, tendant un bouquet à une dame élégante descendant de son coupé, devant la Madeleine, dans la brume opaque et grise toute faite, que les peintres parisiens prêtaient à février.

A dîner, M. Béraud était placé non loin sinon à côté de maîtresses de maison, en compagnie desquelles, on ne sait

pourquoi (cette impression m'est souvent venue, alors, de mes bouts de table), j'imaginais qu'il avait fait, jadis, dans un des coupés qu'il avait aimé peindre, maints tours du lac au Bois-de-Boulogne. Il racontait avec bonhomie et un ton assez gaulois des choses du moment, sans grand intérêt, mais il s'interrompait parfois de mâcher à fortes dents pour décocher des épigrammes, qui n'avaient pas la saveur empoisonnée de celles de Forain, lesquelles rejoignaient Degas et Daumier, — mais qui étaient tout de même, dans leur franchise parisienne, empoisonnées. Au milieu des dames agitant leur éventail, la nuque épaisse, bovine, l'œil fin, l'appareil des muscles habillant lourdement les épaules, il semblait secouer son rire sans éclat, comme disperse sa mousse blanche le taureau qui attaque.

Ces fortes mains, ces fortes épaules, cette nuque lourde, ces larges reins, ces cuisses épaisses, dans l'habit noir, avec la cravate blanche n'étaient point, en vérité, ce qu'on peut appeler vulgaires, et M. Jean Béraud évoquait plutôt certains hommes de cercle d'Albert Guillaume, et quelque bon bourgeois indépendant sans préoccupations de fortune. Je n'aurais su l'imaginer les pinceaux à la main, peignant au chevalet l'une de ces petites toiles, chères à sa clientèle.

Il laissa, dans une médiocre et trop rapide production qui n'évoluait pas, quelques toiles d'un genre quasi anecdotique auxquelles on se référera comme à des illustrations du temps où il vécut. L'une d'elles doit appartenir au musée du Luxembourg et représente une première représentation à la Comédie-Française. Alors, les spectateurs seulement, non les spectatrices, étaient admis aux fauteuils d'orchestre, ainsi qu'à l'Opéra. Le premier rang de balcon y gagnait d'être, ainsi que les loges, très brillamment rempli par des dames en robe entr'ouverte, car elles ne fussent pas venues au théâtre bras nus, sinon à l'Opéra!

Les fauteuils et aussi les baignoires de la Comédie-Française, M. Béraud les avait fréquentés, il en avait dans l'œil le rouge, les demi-teintes des velours, les ombres. Ce devait être sous le règne de M. Perrin, l'Administrateur dont le nom est resté à la Maison de Molière, comme celui des frères Cambon lié à la diplomatie.

Il a emprisonné dans ces toiles une vague atmosphère de roman d'adultère, qui subit l'influence du Bourget de *Mensonges* et de *Cruelle Énigme*. Béraud savait assez son métier pour aller plus loin qu'il n'alla. Mais il se satisfaisait de ces petits tableaux dont un public se ragoûtait. Ce bon vivant n'était effleuré d'aucune inquiétude, il ignorait le mystère que recèle une porte ouverte ou fermée, une petite cour, un vestibule déserts, tels que les ont peints Pieter de Hooch, Terborg ou Ver Meer, comme il ne connut point la mélancolie des beaux objets rassemblés dans le jour d'hiver que laissent passer les petites vitres d'une fenêtre. Ses femmes sont sans regard et ses hommes n'ont à nous léguer qu'une chaîne de montre en or. Peut-être le temps qu'il a fixé trouvait-il en lui le peintre qu'il méritait? Je ne crois pas, car même médiocres (et *tout un temps* n'est jamais médiocre), les hommes et les choses doivent toujours être regardés avec les mêmes yeux.

Un jour, à un *Salon*, où je ne vais guère, il y a peut-être cinq ou six ans, j'avais remarqué de Béraud, que je ne voyais plus nulle part et qui, âgé, ne sortait plus, une petite étude — tout était toujours petit de ce que produisait cet homme épais et si largement bâti; elle devait dater de sa jeunesse. Il s'agissait d'une modeste cheminée encombrée de menus objets familiers, mais non « garnie », dans un coin de chambre également sans apprêt. Le feu s'était consumé dans le foyer noir. Si le peintre avait été là, je lui aurais demandé d'acheter cette étude. Elle trahissait ce qu'il pouvait faire, ailleurs que dans le joli qui plaisait aux salons. Cette cheminée, cette œuvre des débuts, brossée dans un moment de découragement et d'ennui peut-être, c'est tout ce que j'aurais voulu retenir de l'œuvre de Béraud. Et que le feu y fût mort, les bûches calcinées, les cendres froides, semblait le symbole de ce qu'était devenu ce talent qui avait si vite fait fausse route.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Après les séances inquiètes et tourmentées qui ont suivi les élections législatives, la Bourse s'est ressaisie vers le milieu du mois. Cette détente a été justement attribuée aux déclarations modérées que le chef, désigné par l'opinion, du prochain gouvernement n'a pas hésité à prodiguer.

Cependant, si les cours de nombreuses valeurs — les rentes en tête — ont pu se relever assez sensiblement, ils ne récupèrent encore qu'une partie de la chute qu'ils avaient dû subir en une période qui avait, un moment, frisé de près la panique. En outre, bien que l'atmosphère soit rassérénée, les transactions, sur le marché, demeurent fort restreintes, de sorte que la Bourse se tient, visiblement, en position d'attente.

Les légères fluctuations de la tendance au jour le jour n'ont donc, pour le moment, que bien peu d'importance et l'observateur le plus attentif ne saurait y puiser aucune directive sérieuse.

Bien qu'à la suite des dispositions préventives prises pour faciliter la liquidation du 15 mai, la situation technique du marché apparaisse comme fort assainie et qu'on ne conçoive aucune appréhension pour celle de fin de mois, la spéculation professionnelle ne saurait trouver, actuellement, aucun état sérieux pour engager des opérations à longue échéance. Elle ne pourra y songer que quand elle sera en présence d'un programme gouvernemental précis et qu'elle aura été en mesure d'en démêler les conséquences éventuelles sur les mouvements ultérieurs des capitaux.

Quant à ceux-ci, leurs préoccupations demeurent entières mais, encore moins que la spéculation, ils n'osent prendre une détermination. Assurément, ils savent gré à M. Léon Blum de s'être efforcé de rassurer l'épargne et le crédit et ils seraient prêts, sans doute, à lui faire confiance — comme il le sollicite — s'il

n'y avait à redouter, pour un temps plus ou moins proche, une recrudescence de dépenses démagogiques sous la pression des promesses antérieures — pour la plupart follement imprudentes — qu'il faudra bien tenter de réaliser, au moins en partie, afin de ne pas mécontenter trop vite les masses électorales qui les ont enregistrées comme argent comptant.

C'est cela qui risque de déséquilibrer à nouveau, bien fâcheusement, le marché financier.

On a vu, durant la première quinzaine de mai, l'hémorragie de l'or s'accélérer. Plus de 2 700 millions sont sortis en huit jours. Les mesures habituelles, renforcées par quelques dispositions exceptionnelles adroitement imposées, ont entravé l'exode qui, à cette cadence, risquait de devenir catastrophique. Mais il ne faudrait pas qu'il pût se renouveler.

Depuis une quinzaine de mois, c'est 30 milliards d'or, en chiffre rond, que la Banque a perdu en trois étapes qui, chacune, ont été caractérisées par des événements de la politique intérieure.

D'autre part, nous assistons, depuis quelques mois, à un gonflement intempestif du portefeuille de la Banque. Comme on ne peut raisonnablement l'attribuer à des besoins commerciaux inusités, il ne peut être expliqué que par des appels indirects de l'État qui entraînent, d'ailleurs, parallèlement, un accroissement de la circulation des billets. Tous ces mouvements sont préoccupants et ils paraissent bien constituer, en fin de compte, une dangereuse hypothèque sur la solidité du franc actuel.

Les capitaux vigilants ne peuvent s'en désintéresser. Il leur est, évidemment, encore impossible de préjuger l'avenir. Toutefois, certaines mesures préliminaires de sauvegarde doivent être envisagées en vue d'une prompte mise en action le cas échéant. Il est toujours préférable d'avoir pris des précautions d'avance, même inutilement, plutôt que de se laisser surprendre par des événements fâcheux.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).